

BOISSY

LE

BABILLARD

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1725

LE MÉDECIN PAR OCCASION

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1745

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE BABILLARD



PERSONNAGES

LÉANDRE, amant de Clarice.
VALÈRE, son rival.
CLARICE, veuve.
CÉPHISE, sa tante.
DAPHNÉ, sa voisine.
HORTENSE, sœur de Daphné.
ISMÈNE, amie de Céphise.
MÉLITE, DORIS, } babillardes.
NÉRINE, suivante de Clarice.
LA FLEUR, laquais.

(La scène est à Paris, chez Clarice.)

SCÈNE I

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre : ah ! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux :
Il n'a pas déparlé pendant une heure entière ;
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il fallait, sans façon,
Lui donner son congé. Si j'avais été crue,
Vous l'auriez fait, madame, à la première vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train ;
Qui babille, habille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrètement la chaleur qui la guide ;
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, et souvent se trahit;
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
En vain. Tel est l'esprit de notre capitaine :
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce temps me semble un siècle ; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui.
Étant si différents d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverais son parent préférable ;
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable,
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je pense comme toi : tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh ! madame, de grâce,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oui ; mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager ;
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismène, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui pour sa valeur
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grâce.
Quand même le contraire arriverait enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE.

Mon cœur est incertain.

NÉRINE

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce soir sans plus longtemps attendre.
Quel maître ! Il voudrait seul parler dans le logis.
Ce serait un tyran qui, tout le jour assis,
Usurperait nos droits, qui ferait notre office ;
Et je mourrais plutôt que d'être à son service.
Il me serait trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion ?
Dis.

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même temps de votre léthargie ;
Agir, faire parler une commune amie ;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon,
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NÉRINE.

L'une et l'autre s'avance.

SCÈNE II

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, à Clarice.

Quoi ! vous vous mariez, et ne m'en dites rien.
A moi, votre voisine ! Oh ! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher ? Soyez plus naturelle.

Vous sortez du veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain au plus tard vous épousez Léandre.

HORTENSE.

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE.

Il est bon là, ma foi!

CLARICE.

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais, pour m'obtenir, qu'il fait agir Ismène,
Mais je ne croyais pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, aurait dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution :
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle ;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Écoutez cependant, je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission,
Mais il ne quitte pas sitôt une maison.
Il dit toujours: Je sors, et toujours il demeure.

Ne parlât-il qu'au Suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié ?
A dîner l'autre jour quand vous l'avez prié,
Il fut voir le matin Doris, grande parleuse ;
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara pas qu'à cinq heures du soir.
Il jaserait encore, si le discret Léandre
N'avait appréhendé de se trop faire attendre :
Croyant se mettre à table, il vint (j'en ai bien ri)
Une grosse heure après qu'on en était sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvait personne ?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE.

Ma sœur et moi, nous allons au palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ.

Quelqu'un monte ; c'est lui, car j'entends parler haut.
Sortons par ce côté ; sauvons-nous au plutôt.

(Elles sortent.)

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCÈNE III

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, parlant tout seul sans voir Nérine.

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,

Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe et toujours on apprend quelque chose ;
Et ne dît-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait ; et comme le marquis
Me disait l'autre jour en allant chez Julie...

NÉRINE.

A qui parle monsieur ?

LÉANDRE.

C'est toi ! Bonjour, ma mie,
Comment te portes-tu ? Fort bien, j'en suis ravi ;
Ta maîtresse de même, et moi fort bien aussi.
Elle m'avait prié d'aller voir Isabelle
De sa part ; mais, morbleu ! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais ; j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étais parti.
Hier encore, hier, je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.
Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement ;
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent ;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre ha-[leine,
Au faubourg Saint-Antoine, et tout près de Vincenne ;
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis ;
Du faubourg Saint-Denis dans le Marais, et puis
En cinq heures de temps faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Isle ;
De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain ;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, l'interrompant avec volubilité.

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue :
De la rue au marché ; puis je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier ;
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage ;
Pour madame et pour moi fait chauffer un bouillon ;
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,

Pendant qu'un cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, et que pour s'en guérir,
Tout à l'heure, monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familière,
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne respectais la maison où je suis,
Parbleu ! je saurais bien... Profitez de l'avis ;
Et, parlant à des gens qui passent votre sphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre, à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice, tantôt, je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère;
Et tu devrais savoir qu'en la passe où je suis,
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très-haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme ;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi ;
Que Clarice aurait tort de préférer Valère,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une manière ;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti ;
Que de Julie enfin je ne suis point haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse :
Tu maîtresse a trente ans, et moins de gentillesse ;
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout à fait nouvelle,
Et je vous dois, monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon gouvernement.
Oh ! Valère en sera la dupe sûrement.
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.

(Elle sort.)

LÉANDRE, à part.

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse.
Il n'est, pour se haïr, que d'être un peu parent.

SCÈNE IV

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

Ah ! vous voilà, monsieur ; j'en suis charmé, vraiment.
C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse ;
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement
Qui, par la mort d'Enrique, est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant,
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taisez ?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, monsieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant de vous mettre en courroux ;
Vous savez que je suis officier comme vous.

LÉANDRE.

Officier comme moi ! Tu te moques : à d'autres !
Oses-tu comparer tes services aux nôtres ?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet ;
Quand j'étais lieutenant, tu n'étais que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt siéges, six batailles ;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles ;
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats ;
Et, bourgeois, je me suis ennobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma première campagne ;
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... c'était en sept cent trois,

A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très-vive, et j'y fis des merveilles,
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment;
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connais-tu bien sa femme? elle est encor piquante:
J'étais hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen?
Elle est belle. Je vais ten faire ici le plan
En deux mots.

VALÈRE.

Mais, monsieur, vous battez la campagne
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne.
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce.
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre partout, à l'Etat très-utile,
Officier à la cour, espion à la ville;
Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une lettre aujourd'hui d'un certaine dame
Qui connaît le ministre, et peut tout sur son âme;
Parente de Cloris: je ne dit pas son nom,
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle, ce matin, sans plus longtemps remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALÈRE, à part.

Parente de Cloris! c'est Constance, ma foi!
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappelé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée;
Et quand même la cour, par un coup de bonheur,

De Quimper-Corentin vous ferait gouverneur,
Je n'en serais pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALÈRE.

Elle vous rend justice.
Votre...

LÉANDRE.

Votre? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALÈRE.

Dites encor le plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux:
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu pourtant;
Et si j'avais voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat j'aurais plaidé moi-même
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême
Car il dit ce qu'il veut, il est orateur né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré ;
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille ;
Et je ne vois personne au Palais, aujourd'hui,
Qui parle plus longtemps ni plus vite que lui.

VALÈRE.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire :
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler,
Et sache qu'en amour, aussi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire.
Par là l'on persuade et l'on se fait aimer ;
On méprise ces gens qui, lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALÈRE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi bien qu'en amours,
Agir quand il le faut vaut mieux que les discours:

Le trop parler, monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulais mes mots avant le temps,
Et m'expliquais si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours qui passaient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée
Me prit entre ses bras.

VALÈRE.

Quel est donc ce laquais ?

SCÈNE V

LÉANDRE, VALÈRE, LA FLEUR.

LA FLEUR, bas à Léandre.

Monsieur l'abbé m'envoie; il vous attend.

LÉANDRE.

J'y vais.

(Continuant son discours.)

Puis me tint ce propos.

VALÈRE, bas.

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, revenant sur ses pas.

Monsieur, il va sortir ; dépêchez.

LÉANDRE.

Tout à l'heure.

(La Fleur s'en va.)

SCÈNE VI

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent ;
Ce qu'on retient alors reste profondément :
C'est une cire molle où tout ce qu'on applique
S'écrit... Si, comme moi, vous saviez la physique,
Je vous mettrais au fait ; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,

Des atômes...

VALÈRE, à part

Il va se perdre dans le vide.

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit ;
La matière subtile, elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire ;
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu :
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre ;
Et Darius le Grand, qui mit Thebes en cendre...
Dans la vivacité je crois que je confonds.

VALÈRE.

Ma foi ! vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matières
Par des transitions insensibles, légrèes.
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE.

Il me brouille toujours.

SCÈNE VII

LÉANDRE, VALÈRE, NÉRINE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie :
Mais il entre, messieurs, nombreuse compagnie.
La tante de Clarice arrive maintenant:
Ismene l'accompagne ; Hortense au même instant
Rentre, et sa sœur la suit ; Doris avec Mélite
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.
(S'adressant à Léandre.)
Vous les entretiendrez, elles ne sont que six ;
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice :

Je vole vers la tante et je cours l'embrasser,
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.
Adieu, monsieur.

SCÈNE VIII

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.
Que croire ?
NÉRINE.
Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protége, et cela vous suffit.
VALÈRE.
Et ta maîtresse ?
NÉRINE
Elle est pour vous, sans contred
Si le gouvernement...
VALÈRE.
Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir ;
Dans le temps que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.
NÉRINE.
Rentrons, j'entends nos gens qui parlent en chorus.

SCÈNE IX

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÉNE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE

DORIS et MÉLITE, entrant les premières.
Nous nous rendons, madame, et ne disputons plus.
HORTENSE, à Céphise.
Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, se plaçant au milieu.

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie :
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter ;
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ.

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature.
(Bas, à Hortense.)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, avec poids et lenteur.

Elle vous sied.

LÉANDRE.

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arrière saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal, c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Bon. Racontez-nous-la : plus qu'on ne sauroit croire
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter ?

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien que je suis tout oreille.

(a part.)
Son ton de voix m'endort, et déjà je sommeille.

LÉANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE et DORIS.

Paix.

LÉANDRE.

Paix!

CÉPHISE, lentement.

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'Opéra.

CÉPHISE.

Sans doute. Un mousquetaire
L'attirait en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre.
Ce sont de verts messieurs.

CÉPHISE.

La dame en question,
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise.

ISMÉNE, à part.

Il va, par son babil, indisposer Céphise.

CÉPHISE.

Un instant; attendez : celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE.

C'est Chloé.

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*
L'étrange caractére.
MÉLITE.
C'est Clorinde.
LÉANDRE.
Ou Lucile.
CÉPHISE.
Eh ! d'un esprit moins prompt...
LÉANDRE.
Mais, sans vous interrompre.
CÉPHISE.
Encore il m'interrompt !
LÉANDRE.
Permettez-moi...
CÉPHISE.
Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.
LÉANDRE.
Moi, madame ? j'en suis incapable.
CÉPHISE.
Il suffit.
DORIS.
Pour bien faire, parlons tour à tour.
LÉANDRE.
C'est bien dit.
La conversation doit être générale.
MÉLITE.
Le moyen, si monsieur saisit toujours la balle ?
LÉANDRE.
Je n'ai pas entamé seulement un discours.
DAPHNÉ, *bas à Léandre.*
Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.
DORIS.
Mesdames, irez-vous à la pièce nouvelle ?
LÉANDRE.
Le titre, s'il vous plaît ?
ISMÈNE.
Dit-on qu'elle soit belle ?

MÉLITE.

Le Babillard, monsieur.

LÉANDRE.

Oh ! je veux voir cela,
Et je ferai ce soir faux bond à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurais souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu ! j'y veux mener le chevalier Caquet
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là pourtant je ne vais guère.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, monsieur, qu'ayant tant de lumière...

LÉANDRE.

Je pourrais, il est vrai, passer pour connaisseur ;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste.
« Tiens, tiens, voilà le coup. »

MÉLITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh ! j'y ris, sur ma foi,
Du meilleur de mon âme, et sans savoir pourquoi.
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau sem-
[blable ?
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant ?
Polichinelle encore est fort divertissant.
Ma foi ! vive Paris ! c'est une grande ville.

MÉLITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, bas à Léandre.

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

DORIS et MÉLITE.

M dame, elle est...

LÉANDRE.

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE.

Il tient bien sa parole.

DORIS.

Celui-là est donc trop fort.

Mariée à Philinte !

MÉLITE.

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

DORIS.

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, à Céphise.

Vous l'a-t-on dit ?

LÉANDRE.

Avec votre permission...

CÉPHISE.

Eh ! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie...

DAPHNÉ, à Léandre.

Défendez-vous.

LÉANDRE.
Un mot.
MÉLITE.
Elle est en Picardie...
LÉANDRE.
Oh! je suis son cousin...
DORIS.
Par le dernier courrier...
LÉANDRE.
Au troisieme degré.
MÉLITE.
Jusqu'au mois de janvier...
LÉANDRE.
Je sors d'un sang bourgeois.
DORIS.
Elle vient de m'écrire
MÉLITE.
Je dois...
LÉANDRE.
Et je me fais un honneur de le dire.
CÉPHISE.
Mais...
MÉLITE.
Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...
LÉANDRE.
Je le suis...
DORIS.
Elle épouse un conseiller d'Amiens...
MÉLITE.
Je dois aller bientôt...
LÉANDRE.
Du côté de ma mère.
DORIS.
C'est un riche parti...
MÉLITE.
Je pars avec mon frère...
CÉPHISE.
Mesdames...

LÉANDRE.

Il est sûr...

CÉPHISE.

Mais, monsieur...

DAPHNÈ, à Léandre.

Tenez bon.

LÈANDRE, MÉLITE, DORIS.

Madame...

DAPHNÉ, à Léandre.

Allons, poussez, car vous avez raison.

(Léandre, Mélite, Doris, Céphise et Ismène parlent ensemble.)

LÉANDRE.

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon père me l'a dit.

MÉLITE.

Comme je la connais dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance
Ne pouvant me parler, elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie ;
Et si je n'espérais de bientôt revenir,
Je ne pourrais jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE.

Il ne se vit jamais une chose semblable !
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable ;
Et c'est un procédé, monsieur, des plus choquants,
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère.
J'en suis scandalisée, et par votre caquet
Vous détruisez, monsieur, tout ce que j'avais fait.

MÉLITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.
Vous connaissez Chrisante.

LÉANDRE.
Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon :
Lequel Orgon était propre neveu d'Argante,
Célèbre partisan, et frère de Dorante :
Lequel Dorante avait en hymen clandestin
Epousé par amour Guillemette Patin :
Laquelle Guillemette était, ne vous déplaise,
Fille du second lit d'Angélique la Chaise :
Et laquelle Angélique...

(Il tousse.)

MELITE.
Oh! laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir.

(Elle sort.)

SCÈNE X

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, continuant son discours.
Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, était sœur d'Hippolyte.

(Il crache.)

DORIS, bas, en s'en allant.
Qu'une nazarde... Mais il vaut mieux que je quitte.

SCÈNE XI

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, poursuivant toujours
Et ladite Hippolyte était sœur, d'autre part,
De l'avocat Martin, dit Babille ou Braillard,

Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etait mon trisaïeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille.
Fuyons; sauve qui peut.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XII

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, reprenant son discours.

J'ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort. On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc, j'oubliais de vous dire
Que ce fameux Martin sortait d'une Delphire;
Laquelle descendait du vicomte de Querre,
Bas-Breton de naissance, et seigneur de Quimper;
Ce vicomte de Querre, remarquez bien de grâce...

(Il éternue.)

ISMÈNE, bas.

Que monsieur est un sot. J'abandonne la place.

(Elle sort en colère.)

SCÈNE XIII

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, continuant toujours.

Fut grand homme de guerre, et de mestre de camp,
Donna dans le commerce et devint trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille était oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin,
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(Il se mouche.)

CÉPHISE.

Ah! j'expire.
J'étouffe, et je m'en vais.

(Elle sort.)

DAPHNÉ.

Moi, je crève de rire.

(Elle suit Céphise.)

SCÈNE XIV

LÉANDRE, poursuivant seul.

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avait, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne; et pour toute famille,
De son épouse Alix n'avait eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée un an avant sa mort,
Qui promettait beaucoup, et qu'il chérissait fort.

SCÈNE XV

LÉANDRE, NÉRINE, qui vient se mettre derrière lui pour l'écouter.

LÉANDRE, sans apercevoir Nérine.

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimait pas le vin et haïssait les femmes :
Je le dis à regret, excusez-moi, mesdames,
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, derrière la chaise.

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE.

Ah! Nérine, c'est toi. Mais je suis seul ici :
Je m'en serais douté. Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles;
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais.
Ces bavardes, surtout, bon Dieu! que je les hais!
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Surtout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! monsieur, quel exploit! Avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! la braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise et la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de commère?

LÉANDRE.

Voyez la médisance. A peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents.
Mais je sors.

NÉRINE.

Attendez, voici certaine lettre
Qu'on vient de me donner, monsieur, pour vous [remettre.

LÉANDRE.

Elle vient de l'abbé; voyons ce qu'elle dit.
(Il lit tout haut.)

« Comme on ne saurait vous parler, monsieur, je « prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer « dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et « n'avoir pas assez agi, et faute de vous être rendu « chez moi quand je vous ai envoyé mon laquais. « Vous n'en sauriez douter, puisque Valère vient d'ob- « tenir le gouvernement par l'entremise de la personne « chez qui je devais vous mener ce matin. »

L'abbé Briffart.

NÉRINE.

J'approuve cette lettre, et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE.

L'injustice est criante, et je devais peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller partout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernements.

SCÈNE XVI

LÉANDRE, VALÈRE, CÉPHISE, CLARICE, NÉRINE.

CÉPHISE, parlant à Valère.

Vous saurez devant lui quels sont mes sentiments
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment j'attends votre suffrage.

NÉRINE, à Céphise.

De Quimper-Corentin Valère est gouverneur.

CÉPHISE, s'adressant à Valère.

Je viens d'en être instruite, et fais choix de monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentiments que vous faisiez paraître?...

CÉPHISE.

Je n'avais pas alors l'honneur de vous connaître,
Et je ne savais pas que vous étiez enfin
Arrière petit-fils du célèbre Martin.

VALÈRE.

Vous serez de ma noce.

CLARICE.

Ami, maîtresse, affaire.
Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

NÉRINE.

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.

LÉANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

(Au parterre en revenant sur ses pas.)

Messieurs, un mot avant que de sortir;
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir,

Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot,
N'imitez pas mon caractère.



LE

MÉDECIN PAR OCCASION



PERSONNAGES

MONTVAL, officier.
LE BARON.
LA MARQUISE, sa sœur.
LUCILE, fille du baron.
CLÉON, vieux garçon, ami du baron.
LISETTE, suivante de Lucile.
CHAMPAGNE, valet de Montval.

(La scène est en Champagne, dans un château, chez le baron.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — CHAMPAGNE.

Sous ce déguisement, en personne discrète,
Glissons-nous dans la place, et parlons à Lisette.
Mon apparition vraiment la surprendra.
Elle me croit défunt ; ses yeux... Mais la voilà.

SCÈNE II. — CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami, qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit-là m'est acquis : je vends, sous le manteau,
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je sais qu'à la campagne on en est très avide
Pour combattre l'ennui qui souvent y réside.
Je vais de bourg en bourg, tout en me promenant,

Moins pour mon intérêt que pour l'amusement
Des gens d'esprit qui sont éloignés de la ville;
Toujours, à juste prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE.

(A part)

Rien n'est plus obligeant. Plus je le vois de près,
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits...

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous?

LISETTE.

Ma surprise est extrême :
C'est la voix de Champagne!

CHAMPAGNE.

Et c'est aussi lui-même.

LISETTE.

Tu n'es donc pas mort?

CHAMPAGNE.

Non, puisque je suis ici.
Je dois en être cru, quand je te parle ainsi.
Je reviens tout exprès pour essuyer tes larmes.
J'ai quitté sans retour le tumulte des armes
Pour prendre le parti des belles-lettres.

LISETTE.

Toi!

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illustre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le souffleur tient à la comédie.

CHAMPAGNE.

Mon cher maître, en mourant, m'a légué son génie,
En dépit des Pandours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé seul leur rage, et ne l'ai point vengé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il est bien regrettable.
Lucile, qui l'adore, en est inconsolable.
Elle est, depuis six mois qu'elle le sait péri,

Occupée à pleurer cet amant si chéri.
La douleur qui l'accable est d'autant plus cruelle,
Que son secret n'est su que de moi seule et d'elle.

CHAMPAGNE.

Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le sien.
L'amour que j'ai pour elle est l'unique lien
Qui peut me retenir dans cette solitude:
Je lui préférerais le couvent le plus rude.
On rit, on voit du moins des hommes au parloir;
Mais tout est morne ici du matin jusqu'au soir.
Ses parents, en un mot, deviennent si bizarres,
Que j'aimerais autant servir chez les Tartares.
Sa tante, qui s'écoute, est malade en santé.
Elle ressent toujours quelque incommodité.
Aujourd'huit, c'est la tête, et demain, la poitrine.
Mais son mal est au fond l'ennui qui la domine.
Elle hait la campagne et chérit le plaisir.

CHAMPAGNE.

Son père?

LISETTE.

C'est un homme étrange à définir.
Il était autrefois prévenant, doux, affable;
Il est présentement noir, brusque, inabordable;
Je ne sais quel démon lui travaille l'esprit;
Mais, depuis quatre mois, tous les jours il maigrit.
Sa sœur n'y conçoit rien, et du mal qui le mine
Les médecins eux-même ignorent l'origine.
Il est vrai qu'en province ils sont très-ignorants;
Et madame, tout haut, s'en plaint depuis longtemps.
Vive ceux de Paris, dont je l'entends sans cesse
Vanter le grand savoir avec la politesse.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces messieurs sont jolis maintenant;
S'ils dépêchent le monde, oh! c'est en badinant.
Je ne m'étonne plus que tout Paris en use:
Leur art tue, il est vrai; mais leur jargon amuse.
J'entrevois cependant, sans être médecin,

Ce qui peut de ton maître exciter le chagrin.
Plusieurs procès perdus ont épuisé sa bourse ;
Et voilà de son mal la véritable source.

LISETTE.

En ce cas son état n'est pas désespéré.
Par son ami Cléon il sera réparé.
Aux Indes il a fait une fortune immense :
Il est même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entends du bruit, on ouvre, et j'en frémis d'effroi !

LISETTE.

Ah ! c'est monsieur qui vient ; j'en tremble plus que toi.

CAMPAGNE.

Où me cacher ? Où fuir ?

LISETTE.

Je ne sais ; je suis morte.
De sa chambre aujourd'hui pourquoi faut-il qu'il sorte !

SCÈNE III. — LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, au fond du théâtre.

Oui, ma sœur a raison, c'est trop vivre enterré ;
La solitude aigrit le mal qui me consume.

LISETTE.

Mais son regard n'est pas si noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des vers ne sert qu'à le nourrir.
Evitons désormais ce dangereux plaisir,
Et partons pour la chasse, afin de me distraire ;
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne saurait mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah ! plût au ciel, y fusses-tu déjà !

LE BARON, apercevant Champagne.

Que demande cet homme à qui tu parles là ?
A quel titre chez moi vient-il de s'introduire ?

CHAMPAGNE.

Le désir de vous plaire est le seul qui m'attire.
Si des écrits du temps vous êtes amateur,
Monsieur, j'en suis fourni.

LE BARON.

Vous êtes colporteur ?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire-là.

LE BARON.

Vous osez me le dire.

CHAMPAGNE.

Je croyais que les vers. . .

LE BARON.

Non ; je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux et qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle est séduisant !

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord,
Voulez-vous du permis ?

LE BARON.

Oui ; lui seul peut me plaire.
L'esprit qui fait rougir excite ma colère.

CHAMPAGNE.

J'ai là de quoi choisir.

LE BARON.

Je cède malgré moi.
Montrez-moi tous les vers qu'on a faits pour le roi.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voici du tout un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu ! quelle brochure ! Ah ! plus je la contemple,
Plus j'admire en secret son énorme grosseur.

CHAMPAGNE.

On doit la respecter, c'est l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainsi que vous, monsieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont là pourtant que les vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné !

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils sont comme les vins ;
Plus ils sont abondants, monsieur, moins ils sont fins.

CHAMPAGNE.

Oh ! la fécondité toujours est un mérite.

LE BARON.

C'est plutôt dans les vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs français ils prouvent dans le fonds
L'abondance du zèle.

LE BARON.

Ou plutôt leur disette.
Tout le monde est auteur, personne n'est poëte.
Et je voudrais, morbleu, qu'un édit dans Paris
Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.
(A part.)
J'en parle par dépit, et j'en crève de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur est trop grande.

LE BARON.

Elle est juste, elle est sage.

CHAMPAGNE.

Monsieur...

LE BARON.

Retirez-vous avec votre recueil.
De ma porte jamais ne regardez le seuil.
(A part.)
Avec plus de fureur mon chagrin se rallume...

CHAMPAGNE, à part.

Il est fou...

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce volume ?

CHAMPAGNE.

Six francs, monsieur.

LE BARON.

Donnez, puisqu'il faut tout avoir:
Je l'achète six fois plus qu'il ne peut valoir.
Rentrons vite. Je brûle et frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans son premier délire.

SCÈNE IV. — LE BARON, LA MARQUISE, CHAMPAGNE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Tout est prêt pour la chasse ; il est temps de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi pour ne plus en sortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'est pour redoubler l'ennui qui vous surmonte.
Votre sœur est en droit de vous représenter...

LE BARON.

Adieu. Tous les discours ne font que m'irriter;
Et quiconque viendra, je n'y suis pour personne.
Tout le monde est compris dans l'ordre que je donne.

SCÈNE V. — LA MARQUISE, LISETTE, CHAMPAGNE, caché.

LA MARQUISE.

Je ne puis rien comprendre à ce mal singulier.
Je ne sais plus enfin quel remède essayer.
Si j'étais à Paris, je serais à la source ;
Mais, dans ce lieu désert, je n'ai nulle ressource.
Il était cependant plus calme ce matin.
Parle, qui peut avoir réveillé son chagrin ?

Le sais-tu?

LISETTE.

Comme vous, madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour surcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma nièce est languissante, et cache aussi son mal.
Tout sert à m'affliger, Lisette, en général.
Ma santé s'affaiblit presque à chaque quart d'heure;
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le cœur bon, qu'on a des sentiments,
Le mal d'autruit nous tue; on ne vit pas longtemps.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs, il faut qu'on les assomme.
Vous avez, par malheur, l'âme d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir! Tu sais depuis un mois
Que je l'attends, Lisette, avec impatience.
J'ai mis dans son appui toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'est pas toujours aisé.

LA MARQUILE.

Lucile cette nuit a-t-elle reposé?

LISETTE.

Point du tout: nous avons pleuré de compagnie.
Longtemps après l'aurore elle s'est assoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois; ses tourments inconnus,
(Elle tousse.)
Le chagrin du baron, et ma toux par-dessus.
N'as-tu pas pénétré le sujet de sa peine?

LISETTE.

Jusqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrais le savoir pour y remédier.
Près d'elle, de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à tour va du père à la fille;
Et, sans l'être, je sens en mère de famille.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VI. — CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

Nous pouvons à présent sortir de notre coin.
Ton maître extravagant, que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers ! on n'y peut rien connaître.
Passe encor pour la tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'esprit au défaut de raison.

LISETTE.

Elle est folle parfois; mais, lorsqu'elle s'égare,
Elle a, dans une femme, une qualité rare :
C'est de l'apercevoir, d'en convenir d'abord,
Et, dans le même temps, de réparer son tort.

CHAMPAGNE.

Il est grand, il est beau de manquer de la sorte.
Ne s'écarter jamais est d'une âme moins forte.

LISETTE.

On pourrait te surprendre. Adieu, retire-toi.
Tu n'as plus rien à dire ?

CHAMPAGNE, l'arrêtant.

Attends, pardonne-moi.
Il faut auparavant que je te désabuse.
Mon récit était faux; je te demande excuse.
Mon maître n'est pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit?

CHAMPAGNE.

C'est par son ordre exprès, pour être mieux instruit,
Pour voir si sa mémoire à Lucile était chère,
Et s'il était pleuré d'une façon sincère.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter présentement.

CHAMPAGNE.

D'accord.
Aussi vais-je te faire un fidèle rapport.
Dans un détachement, monsieur fit des merveilles.
Moi-même à deux goujats j'ai coupé les oreilles.
Tout pliait devant nous, lorsqu'un revers fatal

Renversa, par malheur, mon maître de cheval.
L'ennemi, sans vouloir disputer la victoire,
Se saisit du butin et nous laissa la gloire.
Nous revenons vainqueurs, mais pâles et défaits;
Toujours plus amoureux et plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chère maîtresse, ah ! la bonne nouvelle !
Quelle sera sa joie ! elle serait mortelle,
Si je l'en instruisais sans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer sagement.
Mais, parle, en quel endroit as-tu laissé ton maître ?

CHAMPAGNE.

Dans la forêt voisine. Avant que de paraître,
Il détache les siens, en chef judicieux.
Je suis venu pour lui reconnaître les lieux :
Pour tromper les regards j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil personnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y suis pas neuf, et j'ai servi deux ans
Un libraire chez qui j'ai poli mes talents.
Ils ont avec succès paru même au spectacle,
Où j'ai crié souvent. *Zaïre*, *Inès*, *l'Oracle*.
Mon capitaine après a broché sur le tout.
Il fait des vers lui-même, et m'a formé le goût.
De son bonheur présent je cours vite l'instruire,

LISETTE.

Attends : mon embarras est comment l'introduire.
Je voudrais réussir sans que l'on en sût rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'esprit ; et je suis informée
Qu'il sait infiniment pour un homme d'armée.

CHAMPAGNE.

Il est riche en mérite, en science, en talent ;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à madame, elle y sera trompée,
Qu'il est un médecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en campagne.

CHAMPAGNE.

À la cour,
A la ville, plus d'un l'arbore chaque jour :
Il est même par là digne qu'on le préfère.
On meurt avec honneur des mains d'un militaire,

LISETTE.

Ton maître, sous ce nom, sera reçu des mieux :
Tout le monde a besoin de son aide en ces lieux.
La tante est vaporeuse, et le père hypocondre :
Pour le mal de la fille, oh ! j'ose bien répondre
Que personne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à se montrer devant elle aujourd'hui,
Il sera dissipé par sa seule présence.
Ce coup établira d'abord la confiance.
C'est le grand point ; tous deux se verront sans danger.
Son amour, à loisir, pourra tout ménager.
Ses traits sont inconnus à toute la famille ;
Et, par un grand bonheur, il n'a vu que la fille,
Quand j'étais avec elle en un cloître éloigné.

CHAMPAGNE.

Je l'ai, dans ce couvent, vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais pour un docteur l'annoncer à madame,
Et de Lucile après je disposerai l'âme.

CHAMPAGNE.

Sa tante a donc beaucoup d'autorité céans ?

LISETTE.

Oui, vraiment ; la marquise est veuve et sans enfants.
C'est elle qui soutient la maison de son frère,
Et que ton maître ici doit gagner la première.
Va, cours le prévenir sur son emploi nouveau.

(Elle rentre.)

SCÈNE VII. — CHAMPAGNE.

Nous serons installés bientôt dans ce château.

Quand un amant est pauvre, il a besoin de ruse :
L'esprit est sa ressource, et l'amour son excuse.



ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.
Jamais valet ne fut plus impatientant.
CHAMPAGNE.
Que votre amour est prompt !
MONTVAL.
Et que ton zèle est lent!
Si je n'étais venu, tu m'aurais fait attendre
Jusqu'au soir dans le bois.
CHAMPAGNE.
Avant que de m'y rendre,
J'ai cru, pour vous servir, devoir m'instruire au long.
MONTVAL.
Eh bien ! parle : as-tu vu Lisette? Réponds donc.
CHAMPAGNE.
Oui ; c'est elle qui m'a retenu plus d'une heure.
MONTVAL.
Que fait Lucile ? dis.
CHAMPAGNE.
Nuit et jour elle pleure,
Depuis qu'elle vous croit descendu chez les morts.
MONTVAL.
Je ne puis à ces mots retenir mes transports.
Le bruit de mon trépas est payé de ses larmes!
Que ce discours, Champagne, est pour moi plein de [charmes !
Regretté de Lucile, honoré de ses pleurs !
Ah ! j'oublie, ou plutôt je bénis mes malheurs;
Et je cours...

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante
A sa tante, avant tout, il faut qu'on vous présente,
Décoré, qui plus est, du nom de médecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non : rien n'est plus certain.
Ce n'est qu'à la faveur de ce nom respectable
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable,
Et tromper les regards des parents soupçonneux.
Un amant sans fortune est un monstre pour eux.
Son mérite ne sert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me résoudre à cette indigne feinte ;
Et ma délicatesse...

CHAMPAGNE.

Oh ! pour la ménager
Prenez la qualité d'un illustre étranger,
Qui, pour son plaisir seul, et par goût pour la France,
Exerce dans Paris cette utile scicnee.
Cela vous donnera, monsieur, un grand vernis,
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc, malgré moi, vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Préparez-vous ; voilà sa tante qui s'avance.
Lisette la conduit.

MONTVAL.

Je tremble à son aspect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendrait suspect.
Prenez du médecin le front inaltérable.

SCÈNE II. — MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

Madame, le voilà.

LA MARQUISE.

Lisette, il est aimable;
Et l'œil en sa faveur est d'abord prévenu :
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en est plus couru.

LA MARQUISE, à Montval.

Monsieur est de Paris ?

MONTVAL.

Non, madame.

CHAMPAGNE.

Mon maître
Est un noble prussien, et Berlin l'a vu naître;
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon français. Sa réputation
S'établit tous les jours, surtout parmi les femmes.
On l'appelle à la cour le médecin des dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas pressant.

CHAMPAGNE.

Il guérit sans remède.

LISETTE.

Et sans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, bas à Lisette.

Cet article est de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'est agir noblement. Mon estime redouble.
J'attends tout de votre art, et j'implore vos soins;
Mais je vous veux, monsieur, consulter sans témoins.

MONTVAL, à Champagne.

Passez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez-vous, Lisette.

(Lisette et Champagne sortent.)

SCÈNE III. — MONTVAL, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rien n'est égal, monsieur, à ma peine secrète.

MONTVAL.

Madame me paraît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le suis au point qu'on ne le fut jamais.
Car un rien m'incommode ; et, deux fois la semaine,
J'ai, sans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'estomac qui m'attaquent le cœur.
L'anéantissement succède à la douleur.
Je suis dans des états si fâcheux et si rudes,
Des malaises si grands, et des inquiétudes !
Oh ! pour les concevoir, il faut les ressentir ;
Et ce sont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, madame,
Quand ce poison subtil s'est glissé dans une âme,
La dissipation peut seule l'en ôter.
Tous les autres secours ne font que l'irriter.
Quels sont vos goûts? le jeu, les fêtes, la musique?

LA MARQUISE.

Oui.

MONTVAL.

Suivez tour à tour le plaisir qui vous pique.
N'en épuisez aucun, mais effleurez-les tous.

LA MARQUISE.

Avec un médecin aussi charmant que vous,
On est flatté, monsieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez aussi la promenade?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour est beau, que le monde est brillant.

MONTVAL.

La danse ?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La table ?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le spectacle?

LA MARQUISE.

Beaucoup ; surtout la tragédie.

MONTVAL.

Volez vite à Paris, et vous serez guérie :
Son séjour est pour vous une nécessité ;
Ses plaisirs variés vous rendront la santé,
Pourvu qu'incessamment l'un à l'autre succède.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, je le sens, il n'est que ce remède;
Et personne, avant vous, n'avait connu mon mal.
L'air de Paris, pour moi, vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain suivre votre ordonnance !
Mais un destin fatal fixe ici ma présence.
J'aime beaucoup mon frère, et ma nièce encor plus.
Par leur état présent mes pas sont retenus.
Tous deux sont consumés d'une langueur obscure.
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un silence fatal.

MONTVAL.

Mais leur tristesse a-t-elle un caractère égal ?

LA MARQUISE.

Non: elle est différente autant qu'elle est profonde.
La douleur de mon frère est noire, et toujours gronde.
Le chagrin de ma nièce est plus attendrissant ;
S'il éclate à nos yeux, ce n'est qu'en gémissant.
Dans son abattement, elle a même des charmes ;
On se sent jusqu'au cœur pénétré de ses larmes.

MONTVAL.

Le seul récit, sur moi, produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en secret.
J'ai, quoique médecin, l'âme infiniment tendre.
Mais pour vous consoler, je veux bien vous apprendre
Que déjà je démêle et suis prêt à saisir
La cause de son mal.

LA MARQUISE.

Pourriez-vous l'en guérir?

MONTVAL.

J'y compte; je puis même en faire la promesse,
Pourvu que vos bontés secondent mon adresse.
Madame, c'est de là que dépend le succès :
Me le promettez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en réponds, au moins, que sur votre parole :
Tenez-la bien, mon art ne sera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerais mon sang pour conserver ses jours.
Parlez. Que faut-il faire, et quel est le secours?

MONTVAL.

Madame, il n'est pas temps encor de vous le dire;
Je dois auparavant la voir seule et m'instruire.
Par ses propres discours, si j'ai bien rencontré ;
Par ses regards encor je veux être éclairé ;
Et pour rendre aujourd'hui sa guérison plus sûre
Je veux sur sa présence asseoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Et mon frère, monsieur, vous ne m'en dites rien?
Ce silence m'alarme et fait mourir ma joie.

MONTVAL.

Pour en raisonner juste il faut que je le voie.

LA MARQUISE.

C'est la difficulté. Sa chambre est comme un fort
Qu'on ne peut pénétrer par art, ni par effort.
Vous êtes étranger : sur ce titre peut-être
Il sera moins sauvage et voudra vous connaître.
Il a beaucoup d'égards à cette qualité;
Tout ce qui vient de loin est par lui respecté :
Ce passeport lui seul peut vous ouvrir sa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout seul, renfermé de la sorte ?

LA MARQUISE.

Mais, les trois quarts du temps, il lit ; dans ses accès
Il brouille du papier qu'il met en pièce après.

Tantôt il est plongé dans une léthargie ;
Et tantôt on dirait qu'il entre en frénésie.
Il menace tout haut ; puis, tout bas, il se plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits, je le croirais atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fièvre est bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah! que dites-vous là !

MONTVAL.

Soyez moins alarmée. On vit avec cela.
Ce poison répandu vient de la capitale.

LA MARQUISE.

Et comment nommez-vous cette fièvre fatale?

MONTVAL.

C'est la métromanie.

LA MARQUISE.

Ah ! quel nom effrayant!
Il me fait frissonner.

MONTVAL.

On l'appelle, autrement,
La fureur de rimer, dont la France est saisie.
Depuis sept ou huit mois tout Paris versifie.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là son mal. J'aurais moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t-il pas pour les vers une certaine ardeur?

LA MARQUISE.

Oui ; mais s'il en faisait, j'en saurais quelque chose;
Et je n'ai jamais vu de lui ni vers, ni prose.
Un auteur se trahit. S'il travaille en secret,
Il lit l'ouvrage au moins à quelque ami discret.
Mais, pour mon frère, il garde un silence modeste.

MONTVAL.

Qu'est-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne sais : rien ne reste,
Nul vestige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.

Plus que ma nièce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un et l'autre à leur mélancolie :
Une sœur, une tante ici vous en supplie.
C'est à leur salut seul que j'attache le mien ;
Dès qu'ils seront guéris je me porterai bien.

SCÈNE IV. — LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Madame, en ce moment, grande, grandenouvelle.
Si je vous interromps pardonnez à mon zèle.
Cléon, de l'Amérique, est enfin de retour :
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus en lisant cette lettre.
Un courrier vous l'apporte.

LA MARQUISE, à Montval.

Ah ! daignez me permettre
De l'ouvrir devant vous, monsieur, et de la voir.
C'est un ami parfait ; son retour fait l'espoir
De toute ma maison. Voilà son caractère.
Je reconnais les traits d'une main aussi chère.

(Elle lit.)

« J'arrive enfin, madame, et ma première attention « est de vons en donner avis. Je pars de Marseille en « même temps que ma lettre ; je vous prie de ne pas « la lire au baron votre frère, je veux avoir le plai- « sir de le surprendre. Est-il aussi triste qu'il l'était « quand je suis parti ? pour moi, je suis toujours gai « à mon ordinaire, et je reviens expres pour dissiper « son chagrin et pour partager ma fortune avec lui. « Et ma petite femme, comment se porte-t-elle ? »

(Elle s'interrompt.)

C'est ma nièce, monsieur, qu'il appelait ainsi.
Lucile avait dix ans, quand il partit d'ici.
S'il savait son état, sa douleur serait vive.

LISETTE.

Monsieur l'en tirera.

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE, reprend.

« Et ma petite femme, comment se porte-t-elle? Il « me tarde de la voir et de l'embrasser. Elle doit être « à présent une beauté parfaite ; elle ne me recon- « naîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vu. Plus « j'approche, et plus mon amitié s'augmente pour elle. »

(Après avoir lu.)

Mon frère, pour le coup, va dérider son front,
Et ma nièce rompra son silence profond.
Cléon, en arrivant, va les rendre accessibles ;
Il vous en coûtera des efforts moins pénibles.
Vous pourrez, grâce à lui, leur parler et les voir ;
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir si pressant il faut que je m'acquitte,
Et vous m'excuserez, monsieur, si je vous quitte :
Je reviendrai bientôt. Lisette, en attendant,
Vous conduirez monsieur dans mon appartement.
Il s'y reposera.

SCÈNE V. — MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchante.
La marquise de vous me paraît très-contente.
Vous voilà médecin.

MONTVAL.

Oui, par occasion,
Lisette, ou, si tu veux, par conversation.

LISETTE.

Eh ! l'est-on autrement ? Soyez, avec souplesse,
Flatteur près de la tante et tendre avec la nièce,
Grave devant le frère, et vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre soin, Lisette, occupe mon esprit.
Quel est donc ce Cléon, cet ami de ton maître ?

LISETTE.

C'est un homme, monsieur, excellent à connaître.
Riche, sur le retour, garçon et sans parents,
Il fait cas de l'esprit, il chérit les talents;

Et, dès qu'il vous verra, je gagerais ma vie
Qu'il va prendre pour vous une estime infinie.
Avec lui fortement tâchez de vous lier.
Plût au ciel qu'il vous fît un jour son héritier!

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me soit plus nuisible qu'utile.
Le grand empressement qu'il fait voir pour Lucile
Alarme mon amour.

LISETTE.

C'est un riche barbon.
Vous n'êtes, par malheur, qu'un cadet de maison.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah! frivole espérance!
De quoi sert le savoir, à quoi bon la naissance,
La figure, l'esprit, les grâces, la vertu,
Quand tout cet assemblage est d'argent dépourvu?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il est réciproque,
Sait suppléer à tout.

LISETTE.

Discours dont on se moque!
Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait; mais quand il est sans bien,
C'est le comble, monsieur, de toutes les misères.

MONTVAL.

Par tes réflexions, ah! tu me désespères!

LISETTE.

Consolez-vous, monsieur, car Lucile, entre nous,
Est encor plus fidèle ou plus folle que vous.
Pour elle, franchement, sa constance m'alarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, et ce discours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout quand elle vous croit mort.
Quel sera de son cœur le noble et digne effort,
Sitôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah ! mon âme ravie.
Sent renaître à présent le plus flatteur espoir !
Mon cœur vole vers elle et brûle de la voir.
Conduis-moi...

LISETTE.

Je ne puis, monsieur.

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Elle dort. Vous savez qu'elle aime la peinture,
Et dessine aussi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oui, je sais qu'elle unit tous les talents divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont son âme est frappée,
Elle est, depuis huit jours, constamment occupée,
Du matin jusqu'au soir, à faire le portrait...

MONTVAL.

Lisette, de qui donc ?

LISETTE.

D'un très-aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet ? Apprends-moi...

LISETTE.

Monsieur, c'est de vous-même.

MONTVAL.

De moi !

LISETTE.

Jugez par là si Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah ! ce trait met le comble à mon ravissement.
Je cours à ses genoux...

LISETTE.

Je vais auparavant
Savoir si la malade est à présent visible,
Et ménager près d'elle un instant si sensible ;
De peur qu'en vous voyant, un transport indiscret
N'aille de vos deux cœurs révéler le secret.

MONTVAL.

Nous serons sans témoins, ne crains rien, s'il échappe
L'amant sera caché sous les traits d'Esculape.
Viens, partons, qu'au plus tôt j'aille remplir l'emploi,
Le plus intéressant et le plus doux pour moi.



ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

Approchez. Votre nom ?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolsquil, pour vous servir. Disposez de mon zèle.

LA MARQUISE.

Votre maître, parlez, comment se nomme-t-il ?

CHAMPAGNE.

C'est monsieur... monsieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vite, Kolsquil :
Dites à monsieur Bromps qu'il vienne en diligence,
Que le cas est pressant.

CHAMPAGNE.

J'y cours ; mais il s'avance.

SCÈNE II. — LA MARQUISE, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher monsieur Bromps, à vous seul j'ai recours;
Et l'état de ma nièce a besoin de secours.
Elle vient de passer la nuit la plus horrible,
Et son pouls, ce matin, marche d'un pas terrible.

Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surprise de la voir dans cette émotion,
Je lui dis, pour tâcher de la rendre tranquille,
Qu'il venait d'arriver un médecin habile,
Et qu'elle se calmât... mais, à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit et se trouve plus mal.
Cet accident m'étonne autant qu'il m'inquiète.
Je viens de la laisser dans les bras de Lisette,
Qui m'a promis, tout bas, de calmer ses esprits
Et de la disposer à suivre vos avis.
J'attends tout de votre art et de votre sagesse.
Voyez-la sans tarder, monsieur ; le péril presse.

MONTVAL.

Je suis impatient, plus que vous, de la voir.
Mais comme mon aspect pourrait trop l'émouvoir,
Par Lisette il est bon qu'elle soit prévenue ;
Elle aura moins de peine à soutenir ma vue.
Cette fille est zélée, et nous avertira
Quand il en sera temps... Madame, la voilà.

SCÈNE III. — LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LA MARQUISE.

Ma nièce, maintenant, comment se trouve-t-elle ?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, et j'ai fait, dans mon zèle
Du médecin prussien un portrait si flatteur,
Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQUISE.

Consent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui ; mais comme elle est lasse
De rester dans sa chambre, et veut changer de place,
Elle consultera monsieur dans ce salon.

LA MARQUISE.

J'y serai.

LISETTE.

Pardonnez : soit caprice ou raison,

Elle ne veut que moi pour toute compagnie,
Et ne peut qu'à monsieur dire sa maladie.

LA MARQUISE.

Elle est donc résolue à déclarer son mal ?

LISETTE.

Oui ; la douleur la force à cet aveu fatal.
Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,
Et je ne réponds point du succès sans cela.

LA MARQUISE.

La chose étant ainsi, monsieur, je me retire,
Et de cet entretien je reviendrai m'instruire.

MONTVAL.

J'aurai bientôt l'honneur de vous en informer,
Et sur l'événement vous pouvez vous calmer ;
Il sera très-heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je sors moins agitée, et ce mot me rassure.

(Elle sort.)

SCÈNE IV. — MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter,
Et de tout médecin elle fuit la présence.

MONTVAL.

Mais tu sais que son mal est de ma compétence.
Tu devais l'éclaircir et détromper son cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté sans fruit. Son aveugle douleur,
Quoi que j'aie avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, monsieur, lui paraît une histoire
Imaginée exprès pour calmer son esprit.
Un songe l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce songe,

La vérité d'abord détruira le mensonge.

LISETTE.

Ce moment est critique ; il vous sera plus doux,
Tout bien examiné, de le filer pour vous.
Il serait dangereux de le brusquer pour elle.
Monsieur, d'une façon plus sage et plus nouvelle,
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel est donc ce moyen ?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce salon, monsieur, Lucile va se rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
Comme il fait plus obscur dans son appartement,
Cet endroit est toujours celui qu'elle préfère.
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.
Voilà son atelier qu'il faut ici dresser.
Voici votre portrait, et je vais le placer.
Mettez-vous là.

MONTVAL.

Dis-moi : que prétend ta folie ?

LISETTE.

Cacher l'original derrière la copie.
Là, vous aurez, monsieur, le plaisir ravissant
D'être devant Lucile invisible et présent,
De connaître son cœur par sa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir sa main charmante animer le pinceau,
Vous donner sur la toile une seconde vie,
Y peindre, y caresser votre image chérie,
Sa bouche la baiser dans un léger transport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur suprême,
Et j'aimerais bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous serez à portée, et ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donne-moi ce pinceau que ses doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante :
Qu'en attendant j'y porte une lèvre pressante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les amants sont fous !
A baiser ce pinceau quel plaisir prenez-vous ?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flamme ;
J'en tiens un nouvel être et lui dois une autre âme.
(Il regarde son portrait.)
De mes traits embellis je demeure enchanté.
Que je me trouve beau ! c'est sans fatuité.
Dans mon portrait, au fond, ce n'est pas moi que j'aime;
C'est la main qui l'a fait, c'est Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir ? les Grâces et l'Amour
Ont peint et retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient, cachez-vous ; goûtez en amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.

SCÈNE V. — MONTVAL, caché derrière son portrait; LUCILE, LISETTE.

LUCILE, à Lisette, qui court au-devant d'elle.

Lisette, soutiens-moi ; j'ai besoin de ton bras :
Je me sens déjà lasse, et n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous serez beaucoup mieux quand vous serez assise.

LUCILE.

Ah ! je suis mal partout ; rien ne me tranquillise.
N'importe, donne, approche un peu ce fauteuil-là.
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délassera.
(Elle peint.)
Cher Montval ! attendant le bonheur de te suivre,
J'aime sur cette toile à te faire revivre.
Ton portrait est fidèle, il est d'après mon cœur ;
Et c'est le seul plaisir qui flatte ma douleur.
Que ne peux-tu, des lieux où repose ton âme,

Ah! que ne peux-tu voir ces marques de ma flamme!
Que ne peux-tu porter tes regards jusqu'à moi,
Sentir ce que je sens, ce que je fais pour toi!
Dans mes justes regrets que ne peux-tu m'entendre!
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre!

LISETTE.

Il l'est, mademoiselle, il l'est dans cet instant.

MONTVAL, bas à Lisette, par un coin du portrait.

Je vais...

LISETTE, bas, à Montval.

Non, cachez-vous.

(À Lucile.)

Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE, peignant toujours.

Loin d'apaiser par là mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne se repaît pas d'un discours aussi vain.

LISETTE.

Supposons, un moment, qu'il respirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE.

Ah! j'en mourrais de joie!
Mais ce n'est plus un bien que le ciel me renvoie.
Pour jouir de sa vue et de son entretien,
Il ne me reste plus que ce faible moyen.

(Elle repeint.)

Ma main seule à mes yeux peut retracer ses charmes,
Et sa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déjà dit, votre amant n'est pas mort;
Et si vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convaincrais d'une façon si claire...

LUCILE.

Depuis six mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un songe, encore un songe...

LISETTE.

Ah! le jour qui vous luit
Est fait pour dissiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin sont toujours vrais, Lisette.
(Elle quitte le pinceau.)
J'ai vu, j'ai vu l'objet de ma douleur secrète ;
Je l'ai vu tout sanglant qui s'avançait vers moi,
Et me tendait sa main pour recevoir ma foi ;
Il me la demandait d'une bouche expirante,
Comme le juste prix de son ardeur constante.
En l'arrosant de pleurs, j'ai reçu cette main,
Et la mienne a lié mon sort à son destin.
J'ai juré de rester fidèle à sa mémoire ;
Je tiendrai mon serment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel j'emploîrai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
A côté de Montval je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une épouse qui l'aime.
D'un nœud fait par l'amour l'hymen nous unira,
Et loin de le briser, la mort le serrera.
Pour remplir ce projet dont mon âme est ravie,
Rendons de mon amant la figure accomplie :
Donnons, sans plus tarder, à des traits si chéris,
Donnons toute leur grâce et leur vrai coloris.
(Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-dessus son portrait, et Lisette lui fait signe de se cacher.)

LISETTE.

Déjà la ressemblance est à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas ; je crains d'être distraite.
Souvent, à notre esprit, un mot fait échapper
Le vrai qu'il saisissait, et ne peut rattraper.
Voilà, voilà sa bouche, et son tendre sourire ;
Voilà ses yeux, son air. Ah ! mon amant respire !
C'est lui, je le revois, et j'embrasse Montval !

LISETTE, ôtant le portrait qui cache Montval.

Embrassez-le lui-même en propre original.

LUCILE, voyant Montval à ses genoux.

Où suis-je ? juste ciel ! quel objet ! quelle vue !
La joie et la frayeur me tiennent suspendue.

MONTVAL.

Ah ! Lucile !

LUCILE.

Ah ! Montval ! est-ce vous que je voi ?
Est-ce vous que j'entends ?

MONTVAL.

Oui ; reconnaissez-moi.

LUCILE.

Quoi ! vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui, vivant et fidèle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, mademoiselle.

LUCILE.

Mes sens, de la douleur, passent rapidement
A l'excès de la joie et du ravissement.
Un moment ; arrêtez ; souffrez, que je respire :
Un si grand bien m'accable, et je ne puis rien dire.

MONTVAL.

O jour ! ô jour heureux ! ô moment enchanteur !
Qui répare trois ans de peine et de malheur !
Mon bonheur est si grand aussi bien que ma gloire,
Que j'en suis étonné, que j'ai peine à le croire.
Vous m'aimez !

LUCILE.

Pour juger de ma sincère ardeur,
Regardez-moi, Montval, et voyez ma pâleur ;
Voyez le triste état où vous m'avez réduite :
Sur mon front abattu ma tendresse est écrite ;
Consultez ce portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits et ma flamme éclatent tour à tour ;
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le songe, le serment que vous venez d'entendre ;
Demandez à Lisette à qui j'ouvre mon cœur,
A qui j'ai confié mes rêves de bonheur :
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche, tout haut, vous le répète encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon sang versé ;

Tout ce que j'ai souffert est trop récompensé.
Tant de traits éclatants d'un amour véritable,
A mes yeux enchantés vous rendent adorable.
Je dois avec raison chérir ma fausse mort,
Et je voudrais subir encor le même sort,
S'il devait m'attirer cette preuve sensible...

LUCILE.

Gardez-vous de former un souhait si terrible;
Le bruit de ce trépas m'allait priver du jour.
Que dis-je ? il l'avait fait jusqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fausse nouvelle,
Mes yeux s'étaient couverts d'une nuit éternelle.
J'avais cessé de vivre. A présent, je vous vois,
Je renais, je respire une seconde fois :
Un seul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'est de cet instant que je date ma vie.

LISETTE.

Il est vrai que monsieur est un grand médecin.

LUCILE.

Mon cœur avait besoin de son art souverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez j'en possède le titre ;
Et des jours des mortels je suis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes médecin ?

MONTVAL.

Oui, je le suis pour vous.

LISETTE.

C'est lui qu'on a prié de vous tâter le pouls :
Je l'ai donné pour tel tantôt à la marquise.

LUCILE.

A-t-il sa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'est toute acquise.
Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir sans cesse en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen est charmant ; mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

Oui ; cette cure-là va me combler de gloire.

SCÈNE IV. — LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Cléon, mademoiselle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empressement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre ;
Cette brusque arrivée aurait pu nous surprendre.

CHAMPAGNE.

Mais, vraiment, la malade est en bonne santé ;
Les médecins de Prusse ont de l'habileté.
La guérison est prompte.

LISETTE.

Elle l'est trop peut-être
Et je crains les soupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la chose un air de vérité,
Il faut qu'elle paraisse avoir moins de gaîté,
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accréditer ici ma mascarade,
Je vais, de mon côté, jouer le charlatan :
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider...

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je fasse ?
Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous, de grâce :
Sitôt que la marquise et Cléon paraîtront,
Feignez d'être plongée en un sommeil profond.

CHAMPAGNE

Vous pouvez tout risquer dans votre emploi sublime;
On a pour monsieur Bromps une si haute estime,
Qu'en faveur de son nom, tout passe...

LISETTE.

Que dit-il ?

Monsieur Bromps !

CHAMPAGNE

C'est mon maître, et moi je suis Kolsquil.
Un nom bien étranger rend plus considérable :
Plus il est ostrogoth, plus il est respectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon :
Tant mieux ! la médecine est un vrai pharaon :
Pour y faire fortune il faut qu'on y hasarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien ; le reste me regarde.

SCÈNE VII. — LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

CLÉON, au fond du théâtre.

Je veux rendre la joie à toute la maison,
Faire rire Lucile, égayer le baron.
Mais je vois là quelqu'un qui ressemble à Lisette.

LISETTE.

Oui, c'est elle, monsieur. Votre santé ?

CLÉON.

Parfaite.
Et celle de Lucile ?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.
Vous la voyez qui dort. Voilà son médecin.

CLÉON.

Mais, pour une malade, elle est assez vermeille.

LISETTE.

Parlons plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un sommeil si parfait,
Il ne finira pas qu'il n'ait eu son effet.

CLÉON.

Durera-t-il longtemps?

MONTVAL.

Mais, une heure et demie.

CLÉON.

Qu'elle est belle en dormant ! et comme elle est grandie !

Plus je la vois de près, plus j'en suis enchanté.
Comment est-elle donc lorsqu'elle est en santé?
Elle charme les yeux, quand même elle repose;
Que sera-ce éveillée?

MONTVAL.

Eloignez-vous, pour cause:
Il est très-dangereux d'en approcher si fort;
Mon remède, à présent, fait son plus grand effort;
Vous prendriez son mal.

CLÉON.

J'entends ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur, il est mortel aux hommes de votre âge.

CLÉON.

J'en veux courir les risques; et si je ne craignais
D'éveiller la malade, ah! je l'embrasserais...

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLÉON.

Au péril de ma vie,
Et je brave la mort, quand elle est si jolie.
Mais de ce mal, monsieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous?

MONTVAL.

J'ai des préservatifs, monsieur, pour m'en défendre;
Le mauvais air sur nous n'ose rien entreprendre:
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi, je ne crains rien, pourvu que votre soin,
Comme on doit l'espérer, si cela continue,
Nous la rende bientôt telle que je l'ai vue.

CLÉON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,
Je m'en contenterai; je suis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah! quel feu surprenant dans vos yeux étincelle!
Votre cœur est frappé d'une atteinte mortelle.

CLÉON.

Monsieur le médecin, vous êtes connaisseur.

MONTVAL.

Je me connais surtout aux mouvements du cœur,
Et c'est à les régler que mon art s'étudie.
La médecine vraie est la philosophie.
Il faut des passions arrêter le progrès;
La mauvaise santé provient de leurs excès...
C'est la sagesse en tout, monsieur, qui fait la bonne.

CLÉON.

C'est le tempérament plutot qui nous la donne.
L'honnête homme a souvent quelque incommodité,
Et je vois des coquins qui crèvent de santé.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès est contraire,
Même celui du bien, mais il ne règne guère;
Et, dans l'ordre commun, le mal et la douleur
Vient du déréglement de l'esprit ou du cœur;
Des souffrances du corps l'âme est toujours la source,
Il faut les chercher là, pour arrêter leur course;
Ses travers, ses erreurs, produisent le chagrin:
C'est lui qui de la fièvre allume le levain,
Qui calcine le sang jusque dans les artères,
Met la bile en fureur et brûle les viscères.
Quand l'âme est en santé, le corps se porte bien;
Sitôt qu'elle est malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve souvent, rien n'est plus véritable;
Monsieur Bromps est vraiment un homme incom-
[parable.

SCÈNE VIII. — LA MARQUISE, LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE, à Cléon.

Pardon, si je vous ai laissé pour un moment:
Mais ma nièce repose; ah! l'heureux changement!
Dans les bras du sommeil elle semble renaître.

La fraîcheur de son teint commence à reparaître;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non; c'est un élixir qui fait à ses esprits
Puiser dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas! Heureuse léthargie!

CLÉON.

Vous aviez pour Lucile alarmé ma pitié;
Mais, madame, à présent je suis moins effrayé.
Ou bien, si je le suis, c'est moi seul qu'il faut plaindre,
Et sa beauté qui dort n'en est pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, monsieur, vu tantôt son état,
(Se tournant vers Lisette.)
Il vous eût pénétré. Vois-tu cet incarnat?
Lisette, qu'en dis-tu?

LISETTE.

J'admire...

LA MARQUISE.

Ah! le grand homme!

LISETTE.

Il n'a pas son egal de Paris jusqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais, c'est miraculeux!

CLÉON.

La voilà qui sourit :
Quelque songe amusant lui réjouit l'esprit.

MONTVAL.

Madame, à son réveil elle ira mieux encore;
J'en réponds maintenant. Chaque instant fait éclore
Sur sa joue émaillée une nouvelle fleur;
De sa convalescence elle est l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, au plus tôt achevez le miracle :
Vous avez surmonté déja le grand obstacle.

MONTVAL.

Patience, un moment; le réveil n'est pas loin.

LA MARQUISE.

Pressez-le, et sans tarder, que j'en sois le témoin;
Que je puisse embrasser une nièce si chère :
Ma tendresse est égale à l'amour d'une mère;
Mon cœur vole déjà.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, soit.
Je n'ai qu'à lui serrer le bout du petit doigt.

LUCILE, feignant de s'éveiller.

Ah! je respire enfin. Que je suis soulagée!
Du poids qui m'accablait je me sens dégagée :
Je n'ai plus aucun mal, Lisette!

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante : avertis-la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi; tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! ma tante!

LA MARQUISE.

Ah! ma nièce! ah ! tu m'es donc rendue?
Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non ; je vis maintenant,
Et c'est pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche et plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, et que je suis ravie!
(A Montval.)
C'est à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma tante, embrasser de bon cœur.
(Elles l'embrassent.)

CLÉON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zèle,
Et le plaisir que j'ai de vous revoir si belle.

LUCILE.
Excusez-moi, monsieur; je ne vous connais pas.
CLÉON.
Je vous ai mille fois portée entre mes bras.
LA MARQUISE.
C'est Cléon.
LUCILE.
Pardonnez à mon impolitesse;
N'imputez cet oubli qu'à ma seule jeunesse.
Quand vous êtes parti, je n'étais qu'une enfant.
CLÉON.
Puisque je vous embrasse, oh! je suis trop content.
LA MARQUISE.
Venez vous présenter au baron l'un et l'autre;
Sa gaîté va renaître à l'aspect de la vôtre.
LUCILE, à Montval qui lui donne la main.
Ne m'abandonnez pas; venez, mon médecin.
LA MARQUISE.
Oui, sans votre secours, notre effort serait vain.
Songez qu'après la fille il faut guérir le père.
MONTVAL.
Madame, je m'en fais un devoir nécessaire.

SCÈNE IX. — CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.
Dans ces heureux instants, chacun s'embrasse ici.
Lisette, trouve bon que je t'embrasse aussi.
LISETTE.
La santé de Lucile excuse cette ivresse,
Et, pour te refuser, j'aime trop ma maîtresse.
CHAMPAGNE, en l'embrassant.
De sa convalescence, oh! je suis très-joyeux,
Et je sens à présent que je m'en porte mieux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — LE BARON, rêvant dansun fauteuil, une plume à la main, lecoude appuyé sur un bureau qui est devant lui.

Devais-je t'acheter, ô fatale brochure!
Non, rien n'est comparable au tourment que j'endure;
Et mon esprit, malgré les efforts que je fais,
Est toujours en travail, et n'enfante jamais.

SCÈNE II. — LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL, au fond du théâtre.

Nous avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le père de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monsieur, le voilà seul; parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint; écoutons, j'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche auteur de *Mérope*, ah ! je te porte envie.
Les bons vers, sans efforts, coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuissants,
Même la faculté d'en faire de méchants.
La nature aujourd'hui n'est pas en tout avare;
L'art des vers est commun, si le génie est rare.
Je ne demande au ciel, pour unique présent,
Que la fécondité des rimeurs d'à présent.
On ne peut pas former un souhait plus modeste :
Qu'il m'accorde la rime, et garde tout le reste ;
Que je fasse des vers, n'importe qu'ils soient plats.
Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon; voilà qui m'apprend au vrai sa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en est plaisant; permettez que j'en rie.
Ah! la rime le tient : je plains son embarras,
Car je me suis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en désordre,
Renverser et briser les meubles innocents,
Et, pour trouver la rime, écraser le bon sens;
Je n'en ai, pour tout prix, que la douleur secrète
D'extravaguer beaucoup, sans devenir poëte.
O ciel! puisque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte-m'en le désir;
Ce désir malheureux, qui sans fruit me consume.

CHAMPAGNE.

Éloignons-nous; je crains sa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raison, ce matin, l'avait su réprimer;
Ce funeste recueil vient de le rallumer.
Grands et petits, la cour, la ville et la province,
Toute la France, enfin, a rimé pour son prince :
Malheureux! moi tout seul, pour lui je n'ai rien fait;
Moi qui suis, dans le cœur, son plus zélé sujet!
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pu mettre au jour un seul quatrain de suite,
Et les vers que je fais sont tout estropiés :
L'un est court d'une jambe et l'autre a quinze pieds.
Telle est la cruauté de ma barbare étoile;
Aux yeux de tous encore il faut que je la voile.
Je ne puis, dans ma peine, avoir un confident,
Et je suis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne pénètre ma honte.
Un mal si ridicule, et qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs,
Que je suis sur le point de me battre moi-même;
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui se présenteront!

(Il se lève avec fureur.)

CHAMPAGNE.
Ce ne sera pas moi; des sots s'y frotteront.
MONTVAL, l'arrêtant.
Demeure, ce n'est là qu'un transport poétique.
CHAMPAGNE.
On ne badine pas avec un frénétique.
MONTVAL.
Le voilà qui se calme.
(Le baron se remet sur son siége et rêve de nouveau.)
CHAMPAGNE.
Ah! je tremble toujours.
Lisette, heureusement, vient à notre secours.

SCÈNE III. — LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, LISETTE, qui fait signe, en entrant, à Montval et à Champagnede se retirer.

LISETTE, au baron.
Monsieur...
LE BARON.
Qui parle là?
LISETTE.
C'est votre humble servante.
Madame, qui vous cherche, est très-impatiente.
Un fameux médecin...
LE BARON.
Qu'on me laisse en repos;
Je ne suis point malade . il vient mal à propos.
LISETTE.
Il a ressuscité votre fille expirante :
La nouvelle partout...
LE BARON.
Nouvelle extravagante!
Et ce médecin-là n'a jamais existé.
LISETTE.
Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.
LE BARON.
Non, non; je l'en dispense.

J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh! c'est un médecin comme on n'en a point vu;
Vous l'aimeriez, monsieur, s'il vous était connu.
Il joint au grand savoir tous les talents aimables;
Il fait des vers...

LE BARON.

Des vers!

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
Il traite en gentilhomme, et sans rien exiger,
Poli comme un Français, quoiqu'il soit étranger.

LE BARON.

Quoi! c'est un étranger!

LISETTE.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Qu'il paraisse..
Je lui dois des égards et de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami;
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami! je n'en ai point. Ne prends pas cette peine.

LISETTE.

Cléon l'est à bon titre, et permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il est de retour?

LISETTE.

Oui.

LE BARON.

Je dois le prévenir.

LISETTE.

Attendez-le plutôt; je sors pour l'avertir.
Voilà cet homme illustre à qui rien ne ressemble;
Voyez-le en attendant, et raisonnez ensemble.

(Elle sort.

SCÈNE IV. — LE BARON, MONTVAL.

MONTVAL.

Monsieur, comme étranger, je parais devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, monsieur, des étrangers célèbres.

MONTVAL.

Mon nom fût-il caché, monsieur, dans les ténèbres,
L'honneur que je reçois suffirait aujourd'hui
Pour répandre du jour et du lustre sur lui.
Les gens de lettres sont dans votre estime encore,
Et c'est la qualité dont surtout je m'honore ;
Je la préfère à tout.

LE BARON.

Avec juste raison :
Moi-même je voudrais en mériter le nom :
Il relève surtout l'éclat de la naissance :
Malgré l'erreur commune...

MONTVAL.

Elle n'est plus en France.
Tout le monde, à présent, y pense comme vous ;
Les arts y sont chéris et cultivés de tous :
Le seigneur, le premier, sait en donner l'exemple ;
L'hôtel du financier est devenu leur temple ;
Lui-même il est Mécène et Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois.
L'esprit a répandu partout la politesse ;
Le jeune militaire a pris l'air de sagesse ;
Au spectacle, à l'étude, il donne ses loisirs,
Et consulte le goût, même au sein des plaisirs.

LE BARON.

Oh ! pour le coup, monsieur, votre pinceau nous flatte
Et c'est un beau portrait, que la vérité gâte.
Pour les auteurs, en France, on a trop de mépris ;
On l'étend, sans nul choix, sur les plus applaudis,
Eux qui mériteraient l'estime la plus haute.

MONTVAL.

S'ils y sont méprisés, c'est souvent par leur faute :

Ils font tout ce qui sert à les humilier ;
Le plus vil artisan élève son métier,
L'auteur seul a la rage, ou plutôt la bassesse,
De rendre ridicule un talent qu'il professe ;
Et, si sur le théâtre il met un bel esprit,
C'est pour le dégrader, jusque dans son habit,
Par mille traits usés, dont la redite assomme,
Qui font rire le sot et rougir l'honnête homme.
A ternir ses rivaux appliquant ses efforts,
Il s'avilit lui-même, et flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révère,
Je voudrais qu'on en fît un exemple sévère.

MONTVAL.

A ce noble courroux, qui trahit votre cœur,
Je juge qu'en secret vous en êtes, monsieur.

LE BARON.

Plût au ciel qu'il fût vrai, comme je le désire !
Je ne sentirais pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, monsieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus.
Je vois de votre mal le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe !

MONTVAL.

Oui, mon œil le démêle ;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.
Je suis le médecin du cœur et de l'esprit,
Et c'est en conversant que mon art les guérit.
Soit dans leur mouvements, soit dans leur fantaisie,
Je les suis pas à pas, et je les étudie.
Un coup d'œil me suffit pour y voir leur tourment ;
Par exemple, j'ai lu le vôtre en un moment.
Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai su le connaître,
Vous brûlez d'être auteur, et vous ne pouvez l'être.
Cette inutile ardeur vous tourmente l'esprit,
Et c'est elle en secret, monsieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir et me taire.
Pour vous désavouer, je suis né trop sincère :
Votre savoir m'étonne et confond ma raison.
Je passe de l'estime à l'admiration.
Vous n'ètes pas un homme ; il faut être un génie
Pour avoir pénétré ma secrètemanie.
Jugez présentement, jugez de bonne foi,
S'il est quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine étoit sue, ah ! j'en mourrais de honte.
Tout ce que je demande, et sur lequel je compte,
Gardez bien mon secret, et déplorez mon sort.

MONTVAL.

Je veux et puis pour vous faire un plus grand effort :
Tout singulier qu'il est, ce mal qui vous transporte,
Je prétends le guérir, ou pallier de sorte
Que vous recouvrerez la joie et la santé :
Je réponds du remède et de sa sûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez poëte ? O ciel ! puis-je le croire ?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il suffit pour ma gloire.
Ah ! je voudrais avoir au théâtre un succès,
Et m'entendre applaudir lorsque je paraîtrais.
Je crois déjà m'y voir, et mon âme est charmée ;
Je suis, je suis égal au général d'armée
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y servir.

LE BARON.

Doucement ; vous m'allez étouffer de plaisir.

MONTVAL.

Pour modérer, monsieur, cette joie excessive,
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le général d'armée est quelquefois battu.

LE BARON.

Oh ! l'exemple console ; Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monsieur, à ce prix-là, soyez sûr de la chose.

LE BARON.

Faites-moi vite auteur, et ne fût-ce qu'en prose.

MONTVAL.

Vous l'allez être en vers, en voici le brevet ;
Adoptez cet écrit sous le sceau du secret ;
Nul autre que nous deux ne saura ce mystère.

LE BARON.

Quoi ! des enfants d'autrui je serai donc le père ?

MONTVAL.

Consolez-vous, monsieur ; nombre de beaux esprits
Ressemblent sur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'est un vol secret qui tient de l'imposture.

MONTVAL.

Non ; il ne blesse pas les lois de la droiture.

LE BARON.

On trompe en se parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh ! qui brille aujourd'hui de sa propre clarté ?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fausse lumière ;
Et tout est charlatan, ou tout est plagiaire.
Comme chaque talent, songez que chaque état
D'une main inconnue emprunte son éclat.
Un grand doit son esprit à son seul secrétaire ;
Le robin, au palais, et l'orateur, en chaire,
Ne débitent souvent que ce qu'un autre écrit ;
Le marchand vend pour sien ce qu'il prend à crédit ;
L'homme d'intrigue usurpe et vole au vrai génie
La gloire d'un projet que son art s'approprie.
Depuis l'homme de cour jusques à l'artisan,
Tout trompe, tout est geai sous les plumes du paon.

LE BARON.

Je me rends ; ce discours lève enfin mon scrupule :
Je puis me dire auteur, sans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux instant ;
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez poëte, et je vous dois ma gloire.

Vous consacrez mon nom au temple de mémoire

MONTVAL.

Je voudrais que mes vers fussent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, sans les avoir vus, je soutiens qu'ils sont bons.
J'irai les réciter avec la même ivresse
Que si j'étais l'auteur en effet de la pièce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes aussi Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.
Lisez-les moi d'abord, pour me donner le ton.

MONTVAL, lit.

Vers au Roi.

Grand roi, pardonne à mon silence,
Il prouve mon respect autant que ma prudence;
Et le grand nombre aurait dû m'imiter;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre :
C'est cet écueil fatal, c'est cet exemple à craindre
Qui m'a retenu malgré moi :
Les Alexandres, les Achilles,
N'ont rien de commun avec toi.
A quoi bon te prêter, en peintres malhabiles,
Les traits d'autrui rebattus tant de fois?
Ta valeur, qui t'est propre, a pour soi la justice:
Que dans la vérité leur pinceau la saisisse,
Et l'offre pour modèle à tous les autres rois.
L'humanité, dans tes pareils si rare,
Te suit partout jusque dans les combats;
Ce n'est point pour jouir d'un triomphe barbare
Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas;
C'est pour y ménager le sang de tes soldats,
Dont tu sais que le ciel veut que tu sois avare :
Voilà comme un vrai roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les temps fabuleux,
Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare?

Notre histoire présente aux yeux
Un parallèle moins bizarre,
Et c'est à tes propres aïeux
Qu'il est juste qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un seul trait ressemblant:
Ton aïeul fit des rois et soutint leur puissance ;
Tu fais des empereurs et tu prends leur défense.
Père du peuple ensemble et conquérant,
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouse,
La gloire de Louis le Grand
A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces vers-là. C'est peu de la santé,
Je suis sûr à présent de l'immortalité;
Je les vais, de ce pas, envoyer au *Mercure*.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voie est peu sûre :
Ce qui me flatte, moi, qui juge en médecin,
C'est votre état présent. Vous avez l'air serein,
Le teint clair ; dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oui ; je vais me montrer aux yeux de ma famille.
Tout le monde sera bien étonné, je croi.

SCÈNE V. — LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE.

LE BARON.

Approchez-vous, marquise, et considérez-moi.
Comment me trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille ;
Mes yeux sont enchantés ; je doute si je veille :
Je ne vous ai pas vu si frais depuis longtemps;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin c'est l'ouvrage admirable :
Sa façon de guérir doit paraître incroyable,

D'autant mieux qu'elle n'est que l'opération
D'une heure tout au plus de conversation.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus surprenant ; mais puis-je être éclaircie
Du sujet qui causait votre mélancolie ?

LE BARON.

La chose est à présent inutile à savoir :
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir.
J'ai l'esprit gai, content ; j'ai l'âme satisfaite ;
C'est assez pour jouir d'une santé parfaite.
Je voudrais que ma fille...

LA MARQUISE.

Elle est guérie aussi.

LE BARON.

Je suis impatient de la voir.

LA MARQUISE.

La voici.

SCÈNE VI. — LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

Ma fille, comme moi te voilà rétablie ;
En voyant ta santé, la mienne est raffermie.

LUCILE.

A mon bonheur, mon père, il ne manque plus rien.

LE BARON.

Dans ton libérateur tu vois aussi le mien.
Pour combler les bienfaits que le destin m'envoie,
Cléon vient partager et redoubler ma joie.
Quel plaisir !

SCÈNE VII. — LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE, CLÉON.

CLÉON.

Cher baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux.

Mon rétablissement et celui de ma fille
Marquent votre retour au sein de ma famille :
(Montrant Montval.)
Monsieur en est l'auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile et dans moi deux miracles de lui;
Nous étions...

CLÉON.

J'en sais plus qu'on ne peut m'en apprendre,
Après ce que j'ai vu rien ne peut me surprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, monsieur, croire aussi mes avis,
Vos maux, comme les leurs, seraient bientôt guéris.
Plus que vous ne croyez je puis vous être utile.

CLÉON.

Non ; quoique vous soyez un médecin habile,
J'ai résolu pour moi d'en choisir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me surprenez fort. Eh ! qui donc ?

CLÉON.

C'est monsieur.

LE BARON.

Oh ! s'il dépend de moi, la guérison est sûre.

CLÉON.

Ce discours m'encourage et m'est d'un bon augure.
Puisqu'il faut, sans détour, vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui, dans ce salon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie :
Sa beauté m'a frappé d'abord, quoique assoupie ;
Elle s'est réveillée ; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait jusqu'au fond de mon cœur.
La langueur de ses yeux a passé dans mon âme ;
L'amour, à soixante ans, m'a fait sentir sa flamme
Pour la première fois. Je soupire, en un mot :
Mais je soupire au point que je meurs comme un sot
De ce feu violent qui vient de me surprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de gendre.
C'est le remède seul qui peut sauver mes jours,
Et c'est de votre main que j'attends ce secours.
Votre sœur m'a flatté que j'y pourrais prétendre,

Et, pour vouloir ma mort, votre fille est trop tendre.
Vous gardez le silence, et vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joie, et ma fille est à vous.

LISETTE, à part.

Voilà le médecin réduit à l'agonie.

CLÉON.

Mon âme est transportée.

LE BARON.

Et la mienne est ravie.

MONTVAL, d'un air troublé, au baron.

Vous lui donnez Lucile !

LE BARON.

Oui. Vos soins généreux
Ne pouvaient me la rendre en un temps plus heureux,
Et je veux, dès ce soir, que leur noce soit faite.
Je vous prîrai, monsieur, pour la rendre parfaite,
Comme en tout vous avez un goût supérieur,
D'en vouloir bien vous-même être l'ordonnateur.

LUCILE.

Ce soir.

CLÉON.

Belle Lucile, oui, vraiment, ce soir même.
Vous ne sauriez trop tôt faire mon bien suprême ;
Jugez de mon amour par mes soins empressés.
Votre tante, informée, a dû... Vous pâlissez !
Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui. Soutiens-moi, Lisette.
(Elle se laisse aller sur un fauteuil.)

MONTVAL, à Cléon.

Votre ardeur, pour le coup, monsieur, est peu discrète.
À peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui proposez un nœud si surprenant ;
Qui plus est, dans une heure on veut qu'il s'exécute :
Voilà qui lui peut seul causer une rechute.
Ce sont là de ces coups où l'on ne s'attend pas :
Les révolutions qui se font dans ce cas
Ébranlent tous les sens et sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais, à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art
Pour la bien rétablir.

CLÉON.

Les fille la plupart,
A l'aspect d'un époux qui s'offre et qui s'empresse,
Font paraître leur joie, et non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, monsieur, il faut, dans ces occasions,
Considérer le temps et les positions.
Eloignez-vous, de grâce, et les uns et les autres.

LE BARON.

Oui, sortons : nos secours, monsieur, nuiraient aux [vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains.

CLÉON, à Montval.

Monsieur...

MONTVAL, avec colère.

Votre présence est tout ce que je crains.
Sortez.

(Cléon sort avec la marquise et le baron.)

SCÈNE VIII. — MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Votre courroux est plaisant.

MONTVAL.

Il est juste.

LISETTE.

Oui : voilà pour tuer le corps le plus robuste.
(A Lucile.)
Vous avez bien joué l'évanouissement.

LUCILE.
Oui; car je l'ai joué très-naturellement :
Contre de tels revers on manque de constance.

MONTVAL.
Comme vous, j'ai pensé tomber en défaillance.

LUCILE.
Quel remède employer? et que deviendrons-nous?

MONTVAL.
Je suis de ce malheur plus étourdi que vous.

SCÈNE IX. — LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, à Montval.
Descendez au plus tôt, monsieur, on vous demande.

MONTVAL.
Et qui donc?

CHAMPAGNE.
Tout le monde; et la foule est si grande,
Que la cour du château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas; hâtez-vous de venir.

MONTVAL.
Es-tu fou? Quel public?

CHAMPAGNE.
Le public de Champagne.
C'est peu que votre nom vole dans la campagne,
De Créteil jusqu'à Troyes il vient d'être porté :
On vient vous consulter ici de tout côté.

MONTVAL.
La chose est ridicule.

LISETTE.
Elle est des plus plaisantes.

CHAMPAGNE.
Comment! elle est pour vous, monsieur, des plus bril-
A leurs empressements venez vous présenter. [lantes.

MONTVAL.
Va leur parler toi-même et me représenter.

CHAMPAGNE.
Je pourrai faire face aux manants du village;

Mais les honnêtes gens qui sont du voisinage,
Parmi lesquels on voit comtesses et marquis,
Veulent votre présence ainsi que vos avis.
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-mêmes.

MONTVAL.

J'enrage !

LUCILE.

Paraissez; vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos docteurs à la mode en savent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne suis médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre art est pour le père, et vos soins pour la fille.

LUCILE.

Par là, de mes parents vous aurez mieux le cœur,
Et l'estime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vite ;
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oui; tenez le destin : s'il vous trompe, en tout cas,
Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette, ici, daignez donc me promettre
D'accomplir, malgré tout, votre songe à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi :
Me punisse le ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel serment, ma gloire est infaillible ;
Et, pour vous mériter, tout me sera possible;
Vous m'en tiendrez compte ?

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.
Amour! tu m'en paîras; je l'exerce pour toi.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

Un moment; laisse-moi, laisse que je respire :
Je suis gonflé d'orgueil, et je crève de rire.
Monsieur Bromps a bien fait des dupes aujourd'hui
Je l'ai bien secondé, j'ai trompé d'après lui ;
Et de la faculté tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi! tu n'es tout au plus qu'un docteur d'antichambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem ! comment va ce pouls? j'ai droit de le tâter;
Je suis le médecin de toutes les soubrettes,
Et singulièrement je m'attache aux Lisettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, et tu n'es qu'un nigaud.

CHAMPAGNE.

Eh! ce sont là pour moi les malades qu'il faut;
Mais tu me connais trop ; sans cela mon audace
T'eût subjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout sur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirais pas, si je ne l'avais vu ;
Ah ! que la renommée est une belle chose,
Et qu'au public crédule aisément on impose!
Dès qu'elle est favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'esprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'est sur le bonheur que son éclat se fonde.

LISETTE.

Oui, qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent? mais c'est l'occasion.
La faveur d'un instant ou d'une circonstance

Suffit pour l'établir ou lui donner naissance :
Ton maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut ;
Quand on a de l'esprit, on est tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplaît, la foule l'importune ;
Mais, s'il le voulait bien, nous y ferions fortune ;
En mon particulier, Lisette, à son insu,
J'ai là plus d'un louis que j'ai déjà reçu.

LISETTE.

Il devait préférer la médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oses-tu proposer?

LISETTE.

A tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des guerriers tels que nous devenir médecins!
Abuser à la fois et tuer les humains !

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh! c'est sans perfidie ;
En attaquant leurs jours, on expose sa vie ;
Si nous les égorgeons, c'est du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en sont pas moins morts : un médecin souvent
Les guérit par hasard ; il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicatesse est là-dessus extrême.
Son succès cependant à tel point est porté,
Qu'il attache à son char tout le sexe enchanté,
Et c'est à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre
Qui, pour se l'arracher, sont prêtes à se battre :
Une femme titrée et fière de son rang
Est la plus acharnée et veut tout mettre à sang.

SCÈNE II. — LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

Il faut que, pour le coup, Montval m'ait oubliée·

Il tarde trop longtemps, et j'en suis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il est, mademoiselle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous il en sent de l'ennui.

(Il sort.)

SCÈNE III. — LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE.

LA MARQUISE, à Lucile.

Je te cherche partout; ta santé m'inquiète ;
Elle paraît meilleure, et j'en suis satisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paraît, mais elle ne l'est point.

LA MARQUISE.

Ton visage me rend tranquille sur ce point ;
Un autre soin m'agite. Apprends que la comtesse
Prétend nous enlever ton médecin, ma nièce.

LISETTE.

Ah ! quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue est générale, on veut nous l'arracher;
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet homme;
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme ;
Si je faisais un choix, il tomberait sur lui.

LUCILE.

On doit le préferer, vous en convenez ?

LA MARQUISE.

Oui.

Sa figure prévient, et son savoir étonne ;
C'est un je ne sais quoi dans toute sa personne
Qui donne de la grâce au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite on nous tourne l'esprit ;
Dès qu'on est à la mode, on devient notre idole ;
La plus sage y succombe, ainsi que la plus folle ;
L'exemple entraîne tout, il est contagieux,
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice ;
Mais ce n'est pas un droit pour qu'on nous le ravisse.
La comtesse le peut consulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide, aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,
Veut lui faire épouser une veuve opulente
Qui n'est jeune ni vieille, et qu'on dit sa parente.

LUCILE.

Mais rien n'est plus affreux! Que dit-il à cela?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y consentira!

LA MARQUISE.

Je ne sais : la comtesse est au fond si pressante,
Que je crains qu'il ne cède à sa poursuite ardente.

LUCILE.

Ma tante, agissez donc pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, si je pouvais...

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La santé du logis s'y trouve intéressée,
Et c'est un procédé dont je suis offensée.

LUCILE.

J'en suis outrée ; il est tout des plus violents.
Vient-on dans les maisons pour enlever les gens,
Dans le temps que leur art nous est si salutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud nécessaire?
Nous retomberons tous dès qu'il sera parti ;
C'est un assassinat digne d'être puni.

LISETTE, à la marquise.

Votre nièce a raison, j'approuve sa colère ;
C'est vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui, nous devons tout faire
Pour fixer près de nous notre aimable Prussien.

Cherchons toutes les trois un prompt et sûr moyen.

LUCILE.

Il vous serait aisé, si vous vouliez, ma tante,
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprends-moi donc comment j'y pourrai réussir.

LUCILE.

Je crains...

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir;
Il me tarde déjà d'exécuter la chose.
Parle donc. Qui t'arrête?

LUCILE.

Excusez-moi, je n'ose.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur et cet embarras-là?

LUCILE.

Lisette, qui le sait, pour moi vous l'apprendra;
Je la laisse avec vous pour qu'elle vous le dise.

(Elle sort.)

SCÈNE IV. — LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, puisqu'il faut que je vous en instruise,
Le moyen d'arrêter ce grand homme chez vous
Est de vous l'attacher par un nœud des plus doux;
Et, puisqu'on lui propose ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'est pas si mal trouvé.

LISETTE.

Cet hymen est sortable, il doit être approuvé.
Votre nièce craignait...

LA MARQUISE.

Elle avait tort, Lisette.
Si je me détermine à ce qu'elle souhaite,
C'est pour ma guérison, moins que pour sa santé;
Il est vrai que j'y vois de la difficulté;

Mais pour elle il n'est rien que mon cœur n'aplanisse ;
Laissez-moi seule ici pour que j'y réfléchisse.
Ne dis rien à ma nièce encor sur ce parti ;
J'irai l'en informer quand je l'aurai choisi.

(Lisette s'en va.)

SCÈNE V. — LA MARQUISE.

Ce lien, dans l'instant où Lucile est promise,
Où son hymen s'apprête, où l'heure même est prise
Pour l'unir à Cléon dans cette même nuit,
Ne peut la regarder ; c'est moi, sans contredit,
C'est moi seule qui dois, au défaut de ma nièce,
Renverser ton projet, orgueilleuse comtesse ;
Et, plutôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au médecin prussien.
Je me sacrifîrai pour la santé commune ;
Je puis lui présenter ma main et ma fortune,
Dans un jour où Cléon enrichit tous les miens.
Mon âge et mon esprit sont assortis aux siens ;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante ;
La veuve qu'on propose en doit avoir cinquante :
Elle est riche, dit-on ; mais je le suis assez
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéressés.
Je suis sûre d'ailleurs qu'il m'estime d'avance,
Et j'ose me flatter d'avoir la préférence.
Voilà mon parti pris : mais la difficulté
Est d'en faire l'aveu sans blesser ma fierté.
Je le vois qui paraît, et je sens à sa vue
Une timidité qui m'était inconnue.

SCÈNE VI. — MONTVAL, LA MARQUISE.

MONTVAL.

Je m'arrache à la fin à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment ; et votre vanité
Doit se trouver, monsieur, extrêmement contente:
La comtesse vous offre une riche parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la comtesse.

MONTVAL.

Moi ! m'éloigner de vous ? moi ! quitter votre nièce ?

LA MARQUISE.

On vient de m'assurer que vous l'accompagniez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.
Où pourrais-je être mieux qu'auprès de vous, madame ?
Je vous suis attaché jusques au fond de l'âme.
Je voudrais me lier encore de plus près.
Je voudrais en ce lieu me fixer pour jamais ;
Passer tous mes instants en votre compagnie,
Et conserver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi ! notre médecin veut s'allier à nous ?

MONTVAL.

Oui, ma santé soupire après un nœud si doux.
Le médecin se meurt, si son mal ne vous touche,
Et son bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez ; cet état blesse sa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop soumis et trop tendre ;
J'ai besoin d'indulgence, et je vais vous surprendre.
Apprenez mon amour et mes vrais sentiments.

LA MARQUISE.

Épargnez-vous ce soin, monsieur, je les entends ;
Je vous dirai bien plus, je n'y suis pas contraire :
Mais la décence veut que j'en parle à mon frère.
Adieu. Vous n'aurez pas à languir bien du temps ;
Nous allons, de concert, rendre vos vœux contents.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII. — MONTVAL.

Quel discours enchanteur! faut-t-il que je le croie ?
Je demeure interdit de plaisir et de joie!
Lucile, vos parents vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas je serai possesseur.
Mon cœur rend, pour le coup, grâce à la médecine,
Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.

SCÈNE VIII. — MONTVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Je n'en puis plus, monsieur, je rentre épouvanté !
Notre vie, en ce lieu, n'est pas en sûreté.

MONTVAL.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, monsieur.

MONTVAL.

Quelle est cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous soupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'est un fait que j'ai trop entendu;
Ce bruit, dans tout le bourg, vient d'être répandu.
Voilà le sort qui suit la grande réussite :
On admire d'abord, on se déchaîne ensuite.

MONTVAL.

Oh ! le plaisant péril, pour en être effrayé.

CHAMPAGNE.

Je craindrais moins pour vous; mais je suis de moitié.
Comme, à vingt pas d'ici, je sifflais dans la rue,
Un manant dit tout bas, fixant sur moi sa vue :
Il appelle le diable, il faudrait le noyer;
Ou plutôt le rôtir, dit l'autre; il est sorcier.
Je m'éloigne à ces mots; leur troupe m'accompagne :
Ils allaient me saisir; c'était fait de Champagne,

Si la comtesse alors, qui parut à propos,
N'eût, avec tous ses gens, écarté ces marauds.
J'ai loué mille fois son heureuse rencontre :
Les femmes sont pour nous si les hommes sont contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos. Va, je n'ai pas le temps
De perdre, à t'écouter, de précieux instants;
Je les dois aux transports que mon bonheur m'inspire.
J'obtiens enfin Lucile, et je cours l'en instruire.

CHAMPAGNE.

Comment! on vous l'accorde?

MONTVAL.

Oui : je vais l'épouser

CHAMPAGNE.

Le sort vient jusque-là de vous favoriser?

MONTVAL.

Oui : juge de ma joie.

CHAMPAGNE.

Ah ! mon cœur la partage.
Son père vient : son air est d'un heureux présage.

SCÈNE IX. — LE BARON, MONTVAL CHAMPAGNE.

LE BARON.

Je viens tout transporté. Ce que m'a dit ma sœur
Est-il bien vrai ? parlez, mon cher libérateur !
Vous allez être à nous tout entier, sans partage;
Je bénis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdons pas, et j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur j'en avais l'âme atteinte;
Le ciel vient pour nos jours de vous bien conseiller;
Vous serez à portée en tout temps d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma première et ma plus chère étude;

J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poëte et médecin, que de ressource en vous ! [doux?
Pouvons-nous faire un choix plus commode et plus
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dînée.
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma sœur.
Pour toute ma maison quel plaisir ! quel bonheur !
Un nœud si fortuné ne peut trop tôt se faire,
Et je brûle déjà de vous voir mon beau-frère.

MONTVAL, à part.

Qu'entends-je, juste ciel ?

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, CLEON.

LE BARON.

Cher Cléon, savez-vous
La nouvelle faveur qui se répand sur nous ?
Monsieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre sœur, que je quitte,
Vient de m'en informer, et je vous félicite.
On nous attend tous trois : le notaire est là-bas.

LE BARON.

Allons vite; au lieu d'un, il fera deux contrats.

(Il sort.)

SCÈNE XI. — CLÉON, MONTVAL.

MONTVAL, à part.

Ne ménageons plus rien dans cet instant funeste,
Et risquons tout pour rompre un nœud que je déteste.
(Retenant Cléon qui s'en va.)
Arrêtez; votre état, monsieur, me fait frémir;
Malgré vous-même enfin je veux vous secourir.
Je puis vous guérir seul du mal qui vous possède.

CLÉON.

L'amour m'en guérira, sans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien si fatal;
Le remède cent fois est pire que le mal.

CLÉON.

C'est l'amour qui l'ordonne, il sera salutaire.

MONTVAL.

Monsieur, encore un coup, l'amour vous est contraire.

CLÉON.

Mais, si l'on vous en croit, l'amour n'est jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela; c'est selon la saison.
Dans la jeunesse il est, s'il faut ne vous rien taire,
Il est bon, excellent, qui plus est nécessaire.
De vingt ans jusqu'à trente il est un agrément,
Et même une vertu quand il est sentiment;
Mais il ne convient pas que je vous dissimule
Qu'à soixante...

CLÉON.

J'entends; il est un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeste à vous non-seulement,
Mais à Lucile encore, ainsi qu'à son amant.

CLÉON.

Son amant!

MONTVAL.

Oui, monsieur, l'amant le plus fidèle.

CLÉON.

Le connaissez-vous?

MONTVAL.

Fort.

CLÉON.

Lucile l'aime-t-elle?

MONTVAL.

Puisqu'il faut vous l'apprendre, éperdûment, monsieur.

CLÉON.

Chaque mot est un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon; pour le guérir, il faut que je le blesse.

CLÉON.

Votre secours, monsieur, est d'une étrange espèce;
Et jamais...

MONTVAL.

Le remède est violent, d'accord;
Mais naturellement vous avez l'esprit fort.
Je risque, sur un cœur aussi grand que le vôtre,
Ce que je n'oserais essayer sur un autre.
Sa générosité du succès me répond :
Consultez-la, monsieur, l'effet en sera prompt.
Courage; ce soupir m'est d'un flatteur augure.

CLÉON.

La vertu de Lucile, après tout, me rassure;
Elle oublîra l'amant.

MONTVAL.

Non, ne l'espérez pas.
Son absence a pensé lui coûter le trépas.

CLÉON.

Que dois-je faire? ô ciel!

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance.
Prenez, monsieur, prenez pour guide la prudence;
Signalez vos vertus par un effort nouveau;
Etouffez sagement l'amour dans son berceau,
Et de deux vrais amants protégez la constance;
Je vous réponds, monsieur, de leur reconnaissance.
Vous goûterez le bien de faire des heureux;
En est-il un plus grand pour un cœur généreux?
Le bonheur qui suivra cette gloire infinie
Va, de dix ans au moins, vous prolonger la vie.

CLÉON.

Je rougis...

MONTVAL.

Bon; tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de sa faiblesse est bien près d'en guérir.

CLÉON.

Je surmonte la mienne, et je sens qu'à mon âge
L'amour est un écueil et l'hymen un naufrage.
Instruisez-en Lucile, et son amant aussi.

MONTVAL.

Il l'est déjà, monsieur; vous le voyez ici.

CLÉON.

Comment! serait-ce vous?

MONTVAL.

Oui, mon âme ravie
Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je suis Français, monsieur: la guerre est mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être officier.
Montval est mon vrai nom; tout le reste est l'ouvrage
D'un amour qui n'a pas la richesse en partage.

SCÈNE XII. — LE BARON, CLÉON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE.

CLÉON, au baron, à la marquise et à Lucile.

Approchez tous les trois; venez, soyez témoins
Du prodige nouveau qu'ont opéré ses soins:
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flamme,
D'un amour ridicule il a purgé mon âme;
Nous voilà tous guéris par son art souverain;
N'en soyez plus surpris, il n'est plus médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma sœur est détrompée,
Et je suis enchanté qu'il soit homme d'épée.
Il est toujours poëte, et c'est ce que je veux.

CLÉON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux;
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O générosité qu'on aura peine à croire!

LA MARQUISE.

J'ai fait une méprise et viens de m'égarer;
C'est peu de l'avouer, je veux la réparer.

(A Cléon.)
Votre exemple, monsieur, est des plus héroïques;
Je le suis : ils seront mes héritiers uniques.

LE BARON, à Cléon.

Nous devons...

CLÉON.

Vous devez me faire compliment
D'allier aujourd'hui ce qu'on joint rarement,
Et qu'on devrait toujours joindre par préférence :
J'unis le vrai mérite à la rare constance,
La gloire à la beauté, l'esprit aux sentiments,
Les grâces au savoir, les vertus aux talents;
Puis-je de mes trésors faire un meilleur usage ?
(A Montval et à Lucile, qu'il unit ensemble.)
Mes enfants, formez vite un si bel assemblage;
Soyez riches tous deux par mes justes bienfaits :
Ce don vous manquait seul, et vous voilà parfaits.



PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

BOISSY

L'AUTEUR SUPERSTITIEUX

A-PROPOS EN UN ACTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1732

L'HOMME DU JOUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1740

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

L'AUTEUR SUPERSTITIEUX



PERSONNAGES

CLITANDRE, amant d'Hortense.
DAMON, ami de Clitandre.
ARLEQUIN, valet de Clitandre.
UN LAQUAIS d'Hortense.

(La scène est à Paris, chez Clitandre.)

SCÈNE I

CLITANDRE, DAMON.

DAMON.

Qui vous fait brusquement quitter ainsi la table
Au milieu d'un repas et d'une troupe aimable?
Pouviez-vous être mieux que parmi vos amis,
Et près du tendre objet dont vous êtes épris?
Toute la compagnie en a paru choquée ;
Mais Hortense, surtout, doit en être piquée,
Elle que vous aimez, et qui donne à dîner :
Un procédé semblable a lieu de m'étonner.

CLITANDRE.

Cher ami, c'est l'effet d'une faiblesse extrême,
Que je ne puis dompter, dont j'ai honte moi-même,
Dont à d'autres que vous mon cœur n'ose parler,
Qu'aux yeux même d'Hortense il a soin de voiler.

DAMON.

Mais, quoi que vous disiez, une telle faiblesse
N'a pas dû vous porter à cette impolitesse
Que la raison, monsieur, ne saurait excuser.

CLITANDRE.

C'est elle cependant qu'on doit en accuser ;

Et, puisqu'il faut vous faire un aveu véritable,
Nous étions... j'en rougis... nous étions treize à table,
Et l'on nous a servi treize plats à la fois.

DAMON, *d'un air railleur.*

Ajoutez qu'aujourd'hui c'est le treize du mois.

CLITANDRE.

Moquez-vous de ma peur, Damon, je le mérite,
Mais elle n'est pas moins la cause de ma fuite.

DAMON.

Se peut-il qu'un auteur, qui veut railler autrui,
Par un faible si grand donne à rire de lui?

CLITANDRE.

Je me suis déjà fait les mêmes remontrances;
Mais je suis dans un cas et dans des circonstances
Où malgré ma raison tout alarme mon cœur.
Elles doivent servir d'excuse à ma terreur.

DAMON.

Qui vous inspire donc les frayeurs d'une femme?
Parlez.

CLITANDRE.

Tout ce qui peut tyranniser une âme.

DAMON.

Mais encor?

CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire, avec l'amour,
Ils m'occupent tous trois ; et dans ce même jour
On juge mon affaire, on doit jouer ma pièce,
Et je suis sur le point d'épouser ma maîtresse.
Jugez s'il est quelqu'un en proie à plus de soins!

DAMON.

Je n'ai plus rien à dire. On tremblerait à moins.

CLITANDRE.

Tous mes sens sont émus d'une façon terrible.
Pour l'intérêt, ami, je suis très-peu sensible.
Si je perds mon procès, comme je le crois fort,
Je m'en consolerai, sans faire un grand effort.
Pour l'amour et la gloire il n'en est pas de même;
Tous deux me font sentir leur ascendant suprême,
Tous deux d'un feu pareil enflamment mon désir,

Et font en même temps ma peine et mon plaisir.
Dans mes sens agités leur cruelle puissance
Fait succéder la peur sans cesse à l'espérance.
Plaire à l'objet que j'aime, et me voir son époux,
Offre à mon cœur sensible un triomphe bien doux :
Mais la crainte de perdre un bien si plein de charmes,
Y porte au même instant les plus vives alarmes.
Par un brillant ouvrage assembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les esprits,
Malgré tous les efforts que tente la critique,
Captiver par son art l'attention publique,
Forcer deux mille mains d'applaudir, à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix,
Présente à mon esprit la plus haute victoire ;
D'un guerrier qui triomphe ou égale la gloire.
Mais si l'honneur est grand, le revers est affreux :
Du parterre indigné les cris tumultueux,
Sa fureur qui maudit et l'auteur et l'ouvrage,
La tristesse et l'ennui peints sur chaque visage,
Tous les brocards malins qu'on vous donne en sortant,
Et votre nom en butte au mépris éclatant,
Le désert qui succède à la foule écartée,
Accablent à leur tour mon âme épouvantée;
Je crains des deux côtés d'avoir un sort fâcheux;
D'être amant traversé, comme auteur malheureux.
Le public qu'on ennuie est un juge sévère.
Hortense, quoique veuve, attend l'aveu d'un père.
Si mes vœux sont trompés, un autre l'obtiendra
Pour surcroît de malheur ma pièce tombera.
J'en frémis.

DAMON.

Ah ! chassez une frayeur si noire :
Ja réponds de l'amour, espérez pour la gloire.

CLITANDRE.

Non; j'ai, mon cher ami, des malheurs que je crains
Trop de pressentiments et de signes certains ;
C'est peu d'avoir les soirs mille terreurs secrètes,
D'ouïr hurler des chiens et crier des chouettes,
De rencontrer le jour des créanciers fâcheux;

Sachez que cette nuit j'ai fait un rêve affreux :
J'ai songé que j'allais m'unir avec Hortense,
Dans le temps que vers elle un inconnu s'avance,
L'arrache de mes bras, et l'enlève à mes yeux
Sur un char que traînaient deux taureaux furieux :
Je veux les arrêter dans leur course fougueuse,
Quand je tombe au milieu d'une eau sale et bourbeuse.
Mille confus objets troublent alors mes sens;
Je prends du poisson mort, je sens tomber mes dents;
J'ai vu mon procureur boire avec ma partie,
Puis j'ai vu tout à coup jouer ma comédie.
Le parterre à mes yeux, les loges, n'ont offert
Qu'un grand vide effroyable et qu'un vaste désert;
Des lustres presque éteints la lueur sombre et pâle
Éclairait tristement la moitié de la salle;
Tout le fond du théâtre était tendu de noir,
Et formait un spectacle épouvantable à voir.
Je tremble, et je veux fuir à cet objet terrible;
Mais je suis arrêté par un bras invisible :
Pour comble de terreur cent voix en même temps
Poussent autour de moi d'horribles hurlements;
Sur ma tête j'entends le tonnerre qui roule;
Sous les pieds des acteurs le théâtre s'écroule :
Les lustres à l'instant s'éteignent tout à fait,
Et mon songe finit par trois coups de sifflet.

DAMON.

C'est un vilain réveil, ami, je le confesse,
Pour un auteur surtout dont on donne la pièce.

CLITANDRE.

Mon esprit, dans l'horreur dont il est travaillé,
Est digne d'être plaint, et non d'être raillé.

DAMON.

Vous méritez, monsieur, les ris de tout le monde,
Et, loin que je vous plaigne, il faut que je vous gronde;
Dans votre âme aujourd'hui la superstition
Etouffe du bon sens jusqu'au moindre rayon.
Des plus fausses terreurs vous recevez l'empreinte,
Et croyez un vain songe enfanté par la crainte.

CLITANDRE.

Tout ce que vous direz ne servira de rien;
Et, pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né superstitieux, je ne suis pas mon maître;
Je pense, comme vous, qu'il est honteux de l'être;
Ma raison me le dit, mais elle perd ses soins :
J'en sens le ridicule, et ne le suis pas moins.
Contre les préjugés en vain on se rebelle,
La superstition à l'homme est naturelle;
Et le hasard malin, pour la fortifier,
Se plaît incessamment à la justifier.
Je l'ai trop éprouvé dans plus d'une occurrence,
La raison ne tient pas contre l'expérience,
Et votre cœur peut-être aurait le même effroi
Si vous étiez, monsieur, sur le point comme moi
D'attirer du public la louange ou le blâme,
De perdre ou d'obtenir l'objet de votre flamme.

DAMON.

Mais vous êtes aimé; dites-moi, pouvez-vous
Avoir pour votre hymen un présage plus doux?

CLITANDRE.

En vain par sa tendresse Hortense me rassnre,
Je crains de le former sous un fâcheux augure.

DAMON.

L'inconnu, cher Clitandre, alarme votre cœur,
Et je crois qu'entre nous les taureaux vous font peur.

CLITANDRE.

Damon, encore un coup, trêve de raillerie.

DAMON.

Mais vous ouvrez le champ à la plaisanterie.

CLITANDRE.

Sur ce point, j'en conviens, mon esprit va trop loin,
Et suit trop la frayeur où jette un tendre soin;
Mais, si dans mes amours je parais moins à plaindre,
Pour ma pièce avouez que j'ai tout lieu de craindre :
Tant d'exemples fameux que je vois devant moi
Ne me doivent-ils pas glacer d'un juste effroi?

DAMON.

Oui, mais vous m'avez dit que la chose est secrète.

CLITANDRE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je vous le répète.
Je l'ai lue aux acteurs sous le sceau du secret;
Et nul n'en est instruit, hors vous et mon valet,
Et trois ou quatre auteurs, amis sûrs, que j'estime.

DAMON.

Vous voilà bien caché! D'un brevet d'anonyme
La calotte, monsieur, doit vous faire présent.

CLITANDRE.

Avoir un prête-nom eût été plus prudent.

DAMON.

A dire vrai, j'y trouve et du pour et du contre;
Un prête-nom bien sûr rarement se rencontre.
Ces messieurs, quand l'ouvrage attire et réussit,
Souvent avec la gloire emportent le profit.
Selon moi, le plus court et le plus raisonnable,
Est d'oser se montrer sous son nom véritable.
Un auteur mal caché se fait moquer de lui;
Et peu, par ce moyen, font fortune aujourd'hui.

SCÈNE II

CLITANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

CLITANDRE, donnant un soufflet à Arlequin qui entre en sifflant.

Tiens, voilà pour t'apprendre à siffler de la sorte.

ARLEQUIN.

Peste! Quand vous frappez, ce n'est pas de main morte.

CLITANDRE.

Je te l'ai défendu cent fois.

ARLEQUIN.

J'ai tort, monsieur,
Et j'avais oublié que je sers un auteur,
Et que l'on représente aujourd'hui votre pièce:
Je ne tomberai plus dans cette impolitesse ;
L'augure vous alarme, et j'ai...

CLITANDRE.

Tais-toi, faquin.
Quel est donc ce papier que tu tiens dans ta main?

Dis.

ARLEQUIN.

De votre avocat, monsieur, c'est une lettre,
Qu'un homme de sa part m'a dit de vous remettre.

CLITANDRE, prenant la lettre.

J'ai perdu mon procès, je gage.

(Il lit.)

« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès. »

Qu'ai-je dit?
Vous le voyez, déjà mon songe s'accomplit.

ARLEQUIN.

J'ai rêvé comme vous de poisson mort, d'eau sale :
Si la journée aussi m'allait être fatale !
Mais elle l'est déjà, je viens d'être battu.

DAMON.

Voyez donc jusqu'au bout.

CLITANDRE.

Je sais que j'ai perdu,
Du reste de la lettre à quoi sert de m'instruire ?
Pour moi, si vous voulez, vous n'avez qu'à la lire.

DAMON.

Très-volontiers.

(Il lit.)

« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès, « malgré votre bon droit : tout ce que je puis vous « dire, c'est que j'ai plaidé comme un ange. »

CLITANDRE.

Le trait est des plus consolants,
Pour un homme qui perd plus de vingt mille francs.

DAMON poursuit.

« Tout le monde a trouvé le jugement ridicule, « et a dit hautement que, pour n'avoir pas gagné « une cause que j'avais si bien plaidée, il fallait « que ma partie fût née sous une planète bien mal- « heureuse. »

CLITANDRE.

Ah ! qu'on a bien raison ! grâces à ma planète,
Je suis de l'infortune une image parfaite !

DAMON, poursuit

« Ce vendredi à deux heures après midi. »

CLITANDRE.

Du malheur qui m'arrive, ah! je suis peu surpris,
Rien ne me réussit jamais les vendredis!

DAMON, reprend.

« J'avais oublié de vous marquer que je soupçonne
« votre procureur d'avoir été d'intelligence avec votre
« partie adverse. »

CLITANDRE.

Oh! mon rêve à ce coup en plein se vérifie!
J'ai vu mon procureur boire avec ma partie:
Qu'on disc après cela que tout songe est menteur;
Et vous présentement, riez de ma terreur;
Dites du moidre effroi que je reçois l'empreinte,
Et crois un songe vain enfanté par la crainte.
Démentez ce billet.

DAMON.

Je veux qu'à cet égard
Votre rêve, monsieur, ait dit vrai par hasard;
Vous le trouverez faux bientôt dans tout le reste.

CLITANDRE.

Non, dans ce triste jour tout va m'être funeste!
Vous me verriez tranquille, et non pas éperdu,
Si mes maux se bornaient à mon procès perdu:
Mais je regarde en lui les suites qu'il présage;
Il est comme l'éclair qui devance l'orage;
Il est le noir signal que le ciel en courroux
Vient, tout prêt à frapper, de déployer sur nous.
Hortense recevra de fâcheuses nouvelles;
Mon ouvrage essuîra des disgrâces cruelles.
Justifiant l'effroi dont mon cœur est rempli,
Mon rêve en tous ses points va se voir accompli!
Courez dire aux acteurs, cher ami, je vous prie,
De ne pas aujourd'hui donner ma comédie;
Que pour la retarder j'ai des motifs puissants,
Rendez-moi ce service, et sans perdre de temps.

DAMON.

N'en déplaise aux frayeurs de votre esprit crédule,

Cette commission est par trop ridicule,
Je ne m'en charge point.

CLITANDRE.

Seulement dites-leur
De remettre à lundi, c'est mon jour de bonheur.

DAMON.

Vous vous moquez, la pièce est pour ce soir promise ;
Au lieu de vous servir, c'est vouloir qu'on vous nuise :
Vous indisposeriez le public contre vous.
Les acteurs à cela doivent s'opposer tous.

CLITANDRE.

Après votre refus dans ce péril extrême,
Je saurai les trouver et leur parler moi-même.

DAMON,

Ah ! vous n'en ferez rien, et vous n'y songez pas ;
Pour vous en empêcher, je marche sur vos pas.

(Il suit Clitandre.)

SCÈNE III

ARLEQUIN.

Avec tout son savoir, ah ! que mon maître est bête !
La frayeur à la fin lui tournera la tête ;
Qu'il m'a frappé d'un coup que j'ai fort sur le cœur !
Me battre pour siffler par pure inadvertance !
Que n'en puis-je au parterre aller prendre vengeance?
A messieurs mes pareils pourquoi l'interdit-on ?
Je sifflerais alors, mais sur un joli ton :
Quel plaisir pour vingt sous de huer comme un diable !
Je rendrais pour le coup son rêve véritable.
Il veut être caché dans cette occasion,
Mais pour mieux me venger je nommerais son nom,
Et je dirais tout haut : La pièce est de Clitandre,
Epargnez-vous, messieurs, la peine de l'entendre,
Il croit avoir produit quelque chose de beau ;
Mais l'ouvrage est un monstre, et l'auteur un bourreau.

SCÈNE IV

CLITANDRE, ARLEQUIN.

CLITANDRE.

Damon m'a su convaincre, et sa raison m'éclaire;
Mon effroi se dissipe aux traits de sa lumière :
Sans lui, sans ses conseils, dans mes fausses terreurs,
J'allais, à mes dépens, divertir les acteurs :
J'aurais, à leurs regards dévoilant ma faiblesse,
Ajouté follement une scène à ma pièce,
Dont j'allais devenir moi-même le héros.
Je lui dois ma raison, je lui dois mon repos.
C'en est fait, mon esprit ne croit plus au présage.
J'attends présentement le sort de mon ouvrage
Avec la fermeté qu'un sage doit avoir;
Et, sans trop présumer, je sens un noble espoir :
Je prétends me montrer, quoi que le destin fasse,
Modeste dans ma gloire, ou fort dans ma disgrâce.

ARLEQUIN.

Ah! qu'entends-je, monsieur? quel heureux change-
[ment!
Puissiez-vous persister dans un tel sentiment!

CLITANDRE.

Oui, j'y persisterai; je suis aimé d'Hortense;
Mes feux vont être heureux, selon toute apparence;
Que me faut-il de plus? armé d'un tel bonheur,
Je puis du sort jaloux défier la fureur.

ARLEQUIN.

Tremblez, monsieur, j'entends la pendule qui sonne.

CLITANDRE.

Voilà l'heure fatale, et tout mon corps frissonne!

SCÈNE V

CLITANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

Allons, courage, ami, le présage est flatteur;

Votre songe commence à se trouver menteur,
Car vous aurez grand monde à votre comédie;
De carrosses déjà cette rue est remplie.

CLITANDRE.

Tant pis, un si grand monde est toujours dangereux :
Le tumulte accompagne un public trop nombreux.

ARLEQUIN.

Ah! monsieur, dissipez la peur qui vous domine.
Le souffleur, avec qui j'ai bu tantôt chopine,
M'a dit que sur la pièce il faisait un grand fond;
Et, qui plus est encor, tout l'orchestre en répond.

CLITANDRE.

Ce suffrage me donne une assurance extrême.

DAMON.

Mais les comédiens en répondent eux-mêmes.
Ils le disent tout haut.

CLITANDRE.

Que m'annoncez-vous là?
Je suis perdu, monsieur, ma pièce déplaira.
Le malheur suit toujours les ouvrages qu'on vante.
L'exemple nous le prouve, et le sort m'épouvante.

DAMON.

Moi, j'espère au retour vous faire compliment;
Et je cours me placer sans perdre un seul moment.

CLITANDRE.

Allez vite; en un jour de combat et de guerre,
On ne saurait avoir trop d'amis au parterre.
De marcher sur vos pas je ne puis m'empêcher,
Au fond du paradis je m'en vais me cacher.

ARLEQUIN.

C'est l'enfer des auteurs qu'un paradis semblable,
Monsieur.

CLITANDRE, en s'en allant.

Ce qu'il me dit n'est que trop véritable.

SCÈNE VI

ARLEQUIN.

S'il tremble maintenant, ce n'est pas sans raison.

Tout brave que je suis, j'ai pour lui le frisson;
Ce qui présentement m'alarme davantage,
C'est qu'il m'a, ventrebleu, dépeint dans son ouvrage:
J'y parais sous mon nom comme sous mes habits :
Un homme comme moi craint d'être compromis;
Si le nom d'Arlequin, ce nom si respectable,
Se voyait bafoué, ce serait bien le diable!
Comme la comédie est à deux pas d'ici,
Je n'irai pas bien loin pour en être éclairci.
Courons-y de ce pas... Mais on vient; c'est mon maître.
O ciel! en quel état je le revois paraître!

SCÈNE VII

CLITANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Un fauteuil, vite, je n'en puis plus!
Mes sens, jamais mes sens ne furent plus émus.
J'entre à la comédie, admire mon étoile!
Dans le moment fatal qu'on a levé la toile;
Du monde que je vois je suis épouvanté;
J'entends mugir les flots du parterre agité :
Je regarde en tremblant tous ces juges sévères,
Que ne sauraient fléchir ni brigues, ni prières.
De mon supplice alors je crois voir les apprêts :
Tous les cris que j'entends me semblent des sifflets;
Quand, pour comble d'effroi, j'aperçois un vieux cuistre,
Dont je n'ai jamais vu le visage sinistre,
Qu'il ne m'ait annoncé quelque malheur prochain :
Il me fixe des yeux, me montre de la main;
Je lis dans ses regards ma mortelle sentence,
Et veux me dérober à sa noire présence;
Mais je fais un faux pas, et culbute en fuyant;
Voilà l'auteur tombé, dit-il en me voyant;
C'est lui, je le connais; je crains que pour l'ouvrage
Cette chute ne soit d'un funeste présage.

Ces mots me percent l'âme, et je reviens enfin
La pâleur sur le front, et la peur dans le sein,

SCÈNE VIII

CLITANDRE, ARLEQUIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Une lettre, monsieur...

CLITANDRE.

De quelle part vient-elle?
Tu fus toujours porteur de mauvaise nouvelle.
(Il lit.)
« Mon père arrive en ce moment;
« Il approuve notre flamme,
« Et pour époux j'obtiens l'amant
« Qui pouvait seul toucher mon âme.
« Enchanté, comme moi, d'un aveu si flatteur,
« Clitandre connaît-il l'excès de mon bonheur? »
Mon cœur est transporté! Si le public affable
Faisait à mon ouvrage un accueil favorable,
Et s'il m'applaudissait en cet heureux instant,
Non, il ne serait pas de mortel plus content!

ARLEQUIN.

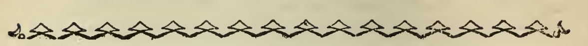
Monsieur, d'un bon succès ce billet vous assure.

CLITANDRE.

Ah! mon procès perdu m'est d'un mauvais augure.
Mais voyons au plus tôt cet objet ravissant,
Et nous visiterons le parterre en passant.



L'HOMME DU JOUR



PERSONNAGES

LE BARON.
LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.
M. DE FORLIS, ami du baron.
LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au baron.
CÉLIANTE, sœur du baron.
LA COMTESSE, sœur du baron.
LISETTE, suivante.
CHAMPAGNE, valet du marquis.
UN LAQUAIS.

(La scène est à Paris, chez le baron.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Eh! pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connaît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement

Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir délogé ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux, et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte,
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur.
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur.
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterais pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frère est si doux !

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable;
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est pas le même au sein de sa maison.
Cet homme qui paraît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.

Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendait hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemplaient sa beauté.
Mais depuis que l'hymen entre eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et, comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de laf amille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parents.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisait voir beaucoup plus de gaîté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotte.

LISETTE. Sotte, soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit ;
Et, pour mieux en juger, regardez la sourire :
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne saurait dire.
Son souris, aussi fin qu'il paraît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur, d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La comtesse est fort gaie, et l'enjoûment séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie ;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien ;
Il paraît les serrer, et ne tient presque à rien.

L'un et l'autre se cherche à dessein de paraître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connaître ;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh ! quoi que vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis !

LISETTE. Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCÈNE II. — CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement ;
J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurais attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame ! LA COMTESSE.
Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, à Lisette.

Vite, dépêchez-vous,

(Lisette sort.)

SCÈNE III. — LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, bas, au marquis.

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, à part.

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, à Céliante.

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi ! toujours retirée ?
Jeune et formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop faible, et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois ;
Et je soutiendrais mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paraître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connaître ?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir, je dis plus, un besoin ;
Et celui de dormir et de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.

La nature, à mon sexe, en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer, pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir sur tout l'éclat, le bonheur de la vie ;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, au marquis.

Moi, très-scandalisée.
(A Céliante.)
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, à part.

Qu'elle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE, à part.

Qu'elle est extravagante !

SCÈNE IV. — LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, à Lisette.

Le baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon ! Je m'en doutais bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.
Où sera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire :
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(Céliante sort.)

SCÈNE V. — LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.
Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; et bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avait point paru.

SCÈNE VI. — LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, au baron.

Ah! baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:
Un marquis de vingt ans prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer, et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur ;
Mais je suis chez le duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE.

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, marquis, heureux qui se l'attache !

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'une et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la comtesse.*

Vous l'exigez !

LA COMTESSE.

Sans doute ; et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout à fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est là la cause?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis!

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage.
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connais, baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Etre couru, fêté partout où vous allez ;
Etre aimable, amusant, et ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien :
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien ;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié :
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, surtout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ! Juste ciel ! quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au marquis d'oser me la citer ;
Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère !

LA COMTESSE.

Oui !

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnais une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe ;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, et gâte les vertus,
Etouffe l'enjoûment, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules ;
De l'âme qui s'élève arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédants parfaits :
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurais une raison, moi !

LE BARON.

La chose est certaine ;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie ;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joie, et source du bon goût ;

Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés, et les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Echauffe le génie, excite les talents,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillants ;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe, et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agréments de l'aimable folie.
Le marquis à ses lois ne se soumettra pas ;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, montrant le baron.

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés,
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit, et dans le caractère!
Adieu; j'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, baron, renoncez à l'hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connaître,
Vous parle par ma bouche, et vous fait une loi
De vivre indépendant, et libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(Elle sort.)

SCÈNE VII. — LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur; il faut que mon cœur [s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus ;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement;
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grâce, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentiments que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connais, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instants chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnaissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher ;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon âme est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtise :
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler :
Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paraît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son âme n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma flamme
Tous mes efforts n'ont pu développer son âme.
Trompé par le désir, mon amour espérait
Qu'au sortir du couvent elle se formerait.
Prêt d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son père;
Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins:
Mais, inutile peine ! elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affaiblit, loin de croître;
Je la trouvais encor moins sotte dans le cloître :
Elle montrait alors un peu plus d'enjoûment,
De petites lueurs perçaient même souvent;
Elle répondait juste à ce qu'on voulait dire,
Et quelquefois du moins on la voyait sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots!
Un non, un oui, placés encor mal à propos,
A sa stupidité chaque moment ajoute :
Son âme n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,

Et de mes sentiments si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, et je la vois charmante :
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir, son père arrive incessamment :
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle !
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans âme, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né surtout sensible,
Quel supplice, marquis, et quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connais un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS. C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, marquis?

LE MARQUIS.

Moi, baron ; et pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre :
Ma confiance est juste, et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté
Que j'ai vue au couvent, dont la grâce ingénue
Frappe au premier abord, intéresse, et remue.
Le doux son de sa voix, et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, baron, n'a que les seuls dehors,

La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux, et son souris où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue.
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrit d'abord exactement,
Et ses lettres suivaient les miennes promptement :
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londres;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.
Vain espoir! on m'a dit qu'elle en était sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connais pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir;
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne;

J'ai mis depuis huit jours tous mes gens en campagne.
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre ; et mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidents mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux
Que noûs devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

LE BARON.

Presque autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu ; c'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu sais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE. Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel ! me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je suis sincère :

Pour conclure, monsieur, on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron ? CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! la singulière et fatale aventure !
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime et qu'il doit épouser
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue ;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue :
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincère.
C'est la fille en un mot de monsieur de Forlis ;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire ;
Mon esprit à présent débrouille le mystère.
Le baron, pour bêtise et pour stupidité
Aura pris son air simple et sa timidité:
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte ;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son âme
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis : c'est un bien sans effet.

Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, et le rend plus affreux !
Je me plaignais tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvaient découvrir sa demeure.
J'aurais beaucoup mieux fait de craindre et de fuir [l'heure
Où je devais apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :
Je serais trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du baron du moins j'aurais la confidence.
Je pourrais dans son sein épancher ma douleur.
Hélas ! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O ciel ! Que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou rester ? m'expliquer ou me taire ?
Que dirai-je au baron ? Pourrai-je l'aborder ?
Ah ! d'avance mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence ;
Mon trouble... juste Dieu ! je le vois qui s'avance.

(Champagne sort.)

SCÈNE II. — LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'étais impatient déjà de vous revoir.
Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?
Répondez-moi, marquis. Vous évitez ma vue.
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur : parlez donc ?

LE MARQUIS. Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez vous découvert? que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulais.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi... LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne !
Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON. Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachaient vore amante
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrais que son sort me fût encore caché :
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,

Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvais en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie;
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant; mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'était ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrâce présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS. Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami dont son père a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
L'amour vous ferait-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, marquis; sur ce point je serais sans pitié :

Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferais pas grâce à mon propre père.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurais cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrais moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourraient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis;
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferai-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!
A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avaient cette délicatesse,
Et marquaient tant d'égards pour messieurs les maris,
Je plaindrais la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous ferait, marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein :
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop longtemps;
Je veux la dissiper dans ces mêmes instants,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence :
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'es usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très-fort, et je fais plus;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre !
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et portant à son cœur le coup le plus mortel
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse.
Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal,
Par moi son compliment serait reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, et changent ma pensée :
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez :
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, et non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose;
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez : je serais curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III. — LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble ! en la voyant j'ai peine à me contraindre!

LUCILE, *d'un air timide au baron.*

Je cherchais votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi ! vous voilà déjà toute déconcertée?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée!
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Eh ! monsieur l'est aussi !

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ! Où, marquis ?

LE MARQUIS. Au courant;
Précisément au même où j'allais voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les liaient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittaient jamais :
C'est cet attachement qu'elles faisaient paraître
A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connaître.

LE BARON, à part, au marquis.

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là.
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire :
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et, comme ma maîtresse, elle connaît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ! j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentiments de l'objet qui me touche;
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous :
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous;
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles;
Ses parents, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! et qu'il doit m'effrayer

LE BARON.

Rassurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, à Lucile.

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, au marquis.

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle...?

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :
Mal et bien, rien, beaucoup : la singulière fille !
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.
(A Lucile.)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi, qui connais son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, à part.

A peine suis-je maître
De mes sens agités!

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être,
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS, à Lucile.

Non, c'est moi qui vais sortir.
(A part.)
Mon transport à la fin pourrait me découvrir.

LE BARON, au marquis.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu; songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui.
(Il sort.)

SCÈNE IV. — LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas! vous êtes étonnante!
Vous paraissez toujours interdite et tremblante;
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;

Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, et sans aucune suite.
Répondez : est ce gène? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumière? est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, à part.

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE. Oui vraiment

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel. LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons : son entretien me tue!
Laissons, mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru! LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'était question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrais ; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage
Où tout en même temps se trouvent réunis,
La naissance, le bien, avec l'âge assortis.
Son bonheur en dépend ; ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite et sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son âme,
Et de son prétendu dites beaucoup de mal :
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, riant.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expressément.
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?
C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, à part.

Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,
Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans cause.

(A Lucile.)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis :
Disposez votre amie en faveur du marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V. — LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, à Lucile.

Représentez surtout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu ! je ne saurais assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

SCÈNE VI. — CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? La douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit;
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjoûment.

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte;

Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.
Tout craint dans sa maison, et tout fuit sa rencontre :
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :
Profitez-en; ou bien si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII. — LE BARON.

Je serais trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là dont je suis entouré.
Mais sortons; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise, et chez le commandeur;
Voyons la présidente, et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII. — LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens. .

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que Lafleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, et ces animaux-là
Répondent, la plupart, aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi, monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir; le terme est admirable!

LISETTE, à part.

Quel homme! Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(Lisette rentre.)

SCÈNE IX. — LE BARON.

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure:
J'allais sortir, il faut que pour lui je demeure.
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÈNE X. — LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, embrassant M. de Forlis.

Votre santé, monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,
Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux! J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial;
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connaissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est, par bonheur, d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui, malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive!...

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paraît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier :
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connais la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;

Eclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie ;
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne à souper largement ;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles ;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment, et ton sublime avis ;
Conduire à l'Opéra la duchesse indolente;
Médire ou bien broder avec la présidente ;
Avec le commandeur parler chasse et chevaux ;
Chez le petit marquis découper des oiseaux :
Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importants, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort :
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage :
Ce qui paraît frivole est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections ;
Au sein des jeux riants on perce les mystères ;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;
Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause.
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle et voici le moment :
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande ;
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande ;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
Par plusieurs concurrents cette place est briguée ;
Du royaume, baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai, par écrit, prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime ;
L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non, je te connais trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferai pas grâce d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime !
Sacrifice étonnant ! grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet, sans façon,

Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS. Non.

Je crains ces dîners-là : j'aime la bonne chère;
Et traîte-moi plutôt en personne étrangère :
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve! Et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé !

LE BARON.

Mais, de grâce...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe :
Mais un petit collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici ;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement ;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, baron :
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante :
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vite...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne;
Je respire. Entre nous, son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment ! votre âme encore est-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité ;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables ?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y serait de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer,
Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.
On la doit consulter, surtout dans l'exercice
Des charges de l'Etat d'où dépend la justice ;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degré la réputation :
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement ;
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès ?
Le monde est étonnant dans sa bizarerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe, et qui trahit,
Devient homme à la mode, et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire ?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon âme, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu, par l'usage, un lien révéré :
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagements le fier honneur préside ;
Et ses dettes, surtout, sont un devoir rigide :
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, et frustrer tout autre créancier.
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre ;
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, marquis, jusques à ses erreurs.
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquants qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre âme elle se développe ;
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant ;
Ou de cette vertu tempérer les lumières,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avouerai franchement que vous me faites peur :
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde ;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du temps, et, par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paraître,
Je l'aime, et brûle, en beau, de m'y faire connaître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier désir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisais naufrage,
Je ne pourrais, baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil ;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez ; je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vue heureux ;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances ;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.

Je ne m'en tiens pas là. Non, marquis, je vous aime ;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout :
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût ;
C'est le point principal, et qui rend tout facile :
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avais pris ce parti. J'ai même ici ma lettre ;
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen, pour vous, est un coup important ?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire ;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS. Eh bien ?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrais, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.

Attendez un moment. (Il rentre.)

SCÈNE II. — LE MARQUIS.

Il sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon âme,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grâce naïve il méconnaît le prix.
Elle aurait un tyran; et l'hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendrait une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCÈNE III. — LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, à Lucile.

Oui, le marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, au marquis.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant

Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, prenant la lettre.

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je suis content de ce procédé-là:
Peut-être, avec le temps, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je, pour moi, compter sur votre zèle?

LUCILE.

Mais je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déjà tard, et partons au plus tôt.
Votre âme est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente :
Voilà l'heure; et d'ailleurs, je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien ! monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvais obtenir un moment d'entretien?

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,

Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est, pour tous les deux, un point bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier, être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON, au marquis.

Profitons des moments où son père sommeille;
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(Lucile rentre.)

SCÈNE IV. — LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, arrêtant le baron.

Je t'arrête au passage, et bien m'en prend, parbleu.

LE BARON.

Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V. — LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au baron.

Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous [prendre :
Cet oubli me surprend, surtout de votre part;
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis, à ce trait, monsieur, vous reconnaître.

LE BARON.

De sortir de chez moi, je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument
J'ai besoin du baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON, à M. de Forlis.

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;

Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux.
Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre;
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveillleux qu'il est n'est pas un personnage
Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous, pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite :
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS. Comment!

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi! joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA CONTESSE.

Un gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela

Oh ! rien ne presse moins; si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin qui part de cette ville
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le baron manquait cet instant favorable,
Il n'en trouverait pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connaissance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connaît le dernier.

LA COMTESSE, au baron.

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, à M. de Forlis.

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire.
J'enlève le baron pour la journée entière.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.

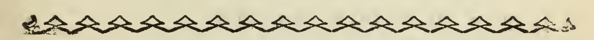
Au sortir du concert je le mène aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, à M. de Forlis.

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire:
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferais hautement éclater mon dépit;
Eh je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Et! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.

Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé ;
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrais excuser un proc dé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instants après le sort l'en a puni :
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole ;
L'opulent financier qui tout fier l'attendait,
Et chez qui, sans mentir, toute la France était,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu ; l'aventure est cruelle ;
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paraît moins fat, mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différents vingt autels sont dressés
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes,
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,
Et feraient subsister dix familles entières.
Le baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts suit alors le torrent :
En dépit je le quitte et cours pour mon affaire ;
Ensuite je reviens dans le moment contraire
Que par un as fatal il se voit égorgé ;
Il perd, outre l'argent dont il était chargé,
Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,

Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

LE BARON.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et, plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre; vous seriez gênés par ma présence.
(Elle s'en va.)

SCÈNE II. — M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, sans voir M. de Forlis.

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu;
Mais je ne croyais pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps serait mal pris;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre.
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue;
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connais tant de monde!

LE BARON.

Inutile ressource!
Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourse
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tiens, en voilà huit cents ; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux ;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connaître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par des vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,

Qui méritent au plus le nom de connaissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardents à te promettre, et froids à te servir.

LE BARON.

Je connais tous mes torts, et vous demande grâce

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :
Pendant que tu jouais, j'ai pris soin de m'instruire,
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferais ici des reproches sanglants,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence ;
Et qu'enfin si pour moi tu l'avais demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses grâces ;
Il faut longtemps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend ;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire
Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;
Qu'il faut tout mettre en œuvre, et tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises ;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instants :
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possèdes l'art de le persuader :
Mais il faut employer ton crédit sans tarder
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure ;
C'est le temps décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,

Si j'y manque, monsieur !

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier.
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre ;
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre :
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter ;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli si tu tiens ta promesse.

(Le baron sort.)

SCÈNE III. — M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse ;
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content ; pour moi, je le suis fort.
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — CÉLIANTE.

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V. — CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime ; et monsieur votre frère,
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvrait un billet tendre
Qu'elle a vite caché sitôt que j'ai paru ;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien; sa rougeur l'a trahie :
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressé, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrais au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvements.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourments,
J'ai connu qu'elle avait le symptôme visible ;
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infaillible :
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle; et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas :
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas;
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi ; respectons son secret,

Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elle rentrent.)

SCÈNE VI. — LUCILE.

Enfin me voilà seule! et bannissant la crainte,
Je puis dons respirer, et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(Elle lit.)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus « singulière que la nôtre, ni d'amant plus malheureux « que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir « m'expliquer. Je m'aperçois qu'on vous méprise, et « qu'on vous croit sans esprit et sans sentiment, vous « qui pensez si juste, et dont le cœur tendre et délicat « égale la sensibilité du mien, et c'est tout dire. Vous « êtes à la veille d'en épouser un autre, et je n'ose « me plaindre. Je pourrais me consoler, si votre ma« riage ne faisait que mon malheur; mais il va com« bler le vôtre; je le sais, je le vois, et je ne puis « l'empêcher; c'est là ce qui rend mon désespoir af« freux : sans une prompte réponse j'y vais suc« comber. »

(Après avoir lu.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, et mon plaisir ne sauraient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite, répondons-y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler, et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCÈNE VII. — LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grâce au ciel! je respire!
Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!

Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire ?
Parbleu! voyons un peu de son style pour rire.
(A Lucile.)
Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, avec surprise.

Ah !

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, à part.

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie...
Et peins trop mal, monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi ? vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites !
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(Il lui prend la lettre des mains, et lit.)

SCÈNE VIII. — LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, dans le fond du théâtre.
J'aperçois le baron, et ma chère Forlis.
Mais il lit un billet; ciel ! l'aurait-il surpris ?

LE BARON, après avoir lu, à Lucile.
Je doute si je veille, et je ne sais que dire !
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.
Oui.

LE BARON.
Mais de ma surprise à peine je reviens !
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens !
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne,
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente ! eh quoi ! sous cet air ingénu,
Vous me trompez ainsi ! qui l'aurait jamais cru?
(Il relit tout haut.)
« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est
« que pour vous seul que je voudrais en avoir. »
(Il s'interrompt.)
Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet;
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes,
Et tous vos sentiments y répondent aux miens.

LUCILE, à part.
La méprise est heureuse ! et mon âme respire !

LE MARQUIS, à part.
Fort bien ! il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.
Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, à part.
Ou son erreur.

LE BARON.
Quelle joie ! elle m'aime, elle sent, elle pense !

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !
Ah ! pourquoi si longtemps me cacher ces trésors,
Et les ensevelirs sous de trompeurs dehors ?
Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, et ma vue
Devait lire à travers cette crainte ingénue :
Je devais démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;
Et ces traits dont mon âme est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, à part.

Je jouis d'un plaisir tout nouveau,
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, au marquis, qui s'avance.

Ah ! marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquait, et qui peut l'achever !
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même ;
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit :
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(Il lit.)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est « que pour vous seul que je voudrais en avoir ; et si « je pouvais réussir à vous persuader que je suis aussi « spirituelle que tendre, peu m'importerait que le « reste du monde me donnât le nom de sotte et de « stupide. L'abattement où m'a plongée la crainte « d'être oubliée de vous a dû donner de moi cette « idée ; et depuis que je vous vois ici, votre présence « me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je « sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte « jusqu'à la liberté de m'exprimer, et je suis trop « occupée à sentir, pour avoir le loisir de parler. »

(Après l'avoir lu.)

Mais est-il rien, marquis, qui soit plus adorable ?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez

LUCILE, au baron.

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyais, il faut trancher le mot,
Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, relevant le baron.

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
Vous, marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc ! votre amante
Vous aurait-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante !
Votre ravissement n'égale pas le mien,
Et c'est mademoiselle, à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire.
Désormais mon hôtel, qui m'était odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable;

Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCÈNE IX. — LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon, si j'interrromps, monsieur, mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X. — Les Acteurs précédents, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, madame vient vous prendre,
Et sans tarder vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XI. — LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, au baron.

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au père;
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

SCÈNE XII. — LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas sitôt, mademoiselle ;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.

La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène :
Moi-même je descends pour en être certaine.
(A part.)
Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui;
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(Elle rentre.)

SCÈNE XIII. — LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.
Que cet instant m'est doux! Que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports, mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop faible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon âme n'était rien quand il était absent ;
Sa vue et son retour la tirent du néant!

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète!
Vous avez, à le dire, une grâce parfaite.

LUCILE.

Oui, marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore!

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instants pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes;
Et je suis prêt de voir le baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisait votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord; mais pour vous plaire, il redevient aimable;
Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien :
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa première hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurais déjà, j'aurais forcé mon caractère,
Et je serais tombée aux genoux de mon père :
Ma bouche eût déclaré mes sentiments secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verraient même avec répugnance,
Quand je n'aurais pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon âme
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre et respectueux
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, marquis, le mérite solide :
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir :
Vous seul savez aimer, et vous faire chérir!
De tout Paris son art veut faire la conquête;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est, par ses dehors et par son entretien,
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige;
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas!

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XIV. — LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! c'est Lisette!

LISETTE.

La, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; et bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux :
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCÈNE XV. — LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnaîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.
(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI. — LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron? je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue;
La duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse : il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

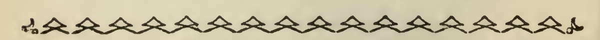
M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCÈNE XVII. — LE MARQUIS.

Il faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence;
Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.



ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'ai votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiète.
Mon père et le baron sont absents de ces lieux;
Le marquis devrait bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instants très-chers ; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître, pour vous, je crains le changement.
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle ;
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement :
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Émotion charmante !

LUCILE.

Ah ! ciel ! c'est le baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(Lisette sort.)

SCÈNE II. — LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au baron.

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, à Lucile.

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse :
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son désir obstiné
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.

Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux :
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse ;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ! il prend le ton d'un amant langoureux !

LE BARON.

Je le suis, en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux ?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, à Lucile.

De notre hymen, ce soir, je veux former la chaîne ;
Et votre père va...

LUCILE, d'un air troublé.

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur ! je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué, malgré moi, l'heure qu'il m'a donnée !

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée !
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous ?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie.
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout à fait.
L'un est vif, amusant ; l'autre sombre et distrait.
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits l'amour polit nos âmes.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement,
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avais cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers, je fais grâce à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe :
L'âge, par conséquent, de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même, à quatorze ans, j'ai donné dans le piége ;
Moi, baron, qui vous parle, Oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paraît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,
Madame ; et je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,

Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, à part.

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(Elle sort.)

SCÈNE III. — LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime, ni d'égards pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur, et les passants liront :
« Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'âme,
« Le baron enterré vis-à-vis de sa femme. »

(Elle sort.)

SCÈNE IV. — LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime, et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche ;
Je devais... mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V. — LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien, et de si bonne grâce,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avais eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas ;
J'étais prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;
Et j'étais...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne saurait s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitie nous lie,
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.
Le seul prix que je veux de mon attachement
Est de venir parler au ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole ;
Je ne puis l'obtenir! et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instants précieux,

Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux ?
A celui de juger une pièce nouvelle!

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle !
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siècle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse !
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme, et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins montrez-vous moins sévère,
Prenez en sa faveur des entrailles de père;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime ?

LE BARON.

Oui, le marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce :
Je m'en rapporterai, monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi,

Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami ;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimerait point.
Pour l'immoler ainsi ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité du père;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfants
Pour être leurs soutiens, et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI. — LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette!

LISETTE.

Quoi, monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(Lisette rentre.)

SCNE VII. — LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle ;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCÈNE VIII. — LE BARON, LE MARQUIS M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, à M. de Forlis.

Je viens vous détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

MARQUIS.

La place était promise, et non pas accordée.
Mon oncle, qui parlait pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurais, monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnaissance.

LE BARON, à M. de Forlis.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle;
Le sien m'a prévenu : voilà votre modèle.

SCÈNE IX. — LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'hymen est-il rompu, baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrais.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-père

LE BARON.

Sa fille, qui paraît, me sera moins contraire.

SCÈNE X. — LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le baron a su toucher ton âme.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux.
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, à Lucile.

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, à part.

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé!

LE BARON.

Que vois-je! vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance?
Eh! quoi donc! cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.
(Elle prend la lettre et la lit.)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, à Lucile.

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père?

LUCILE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, après avoir lu.

Mais qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme
[absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment :

(Elle lit haut.)

« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être ou-
« bliée de vous, a dû donner de moi cette idée. »

(Au baron en s'interrompant.)

« Oubliée ! » est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, lui présentant le billet.

« J'ai donné lieu ! » tenez, répondez à ceci.

(Elle lit.)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence me
« jette dans un trouble qui sert à la confirmer. »

(En s'interrompant.)

Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le marquis sait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc : il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le marquis saurait-il ton secret?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, au marquis.

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :
La petite convient qu'il sait tout le mystère ;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire ;
Je gagerais qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrais.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! ce n'est pas moi!

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Était pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, à part.

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, embrassant le baron.

Vous n'êtes pas aimé! mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS, à Lucile.

Que ton choix est louable, et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur il acquitte ton père;
(Il montre le marquis.)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvais-je faire moins?

LE BARON.

Ah! marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place!
Votre hymen est rompu! Quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, au marquis et à Lucile.

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfants, je m'en vais vous unir.
(Au baron.)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre âme,
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame,
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.
(Il sort avec le marquis et sa fille; Lisette rentre en même temps.)

SCÈNE XI. — LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces;
Fuyez votre maison, et reprenez vos grâces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.



PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

BOISSY

LA VIE
EST
UN SONGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1732

AIRS POPULAIRES

ET

CHEFS-D'ŒUVRE LYRIQUES DE LA FRANCE

avec accompagnements

DE PIANO

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LA VIE
EST UN SONGE

PERSONNAGES

BASILE, roi de Pologne.
SIGISMOND, son fils.
FÉDÉRIC, grand-duc, son neveu.
SOPHRONIE, sa nièce.
CLOTALDE, gouverneur de Sigismond.
ULRIC, grand de la cour
RODERIC, chef des conjurés.
ARLEQUIN, bouffon de la cour.
OFFICIERS.
GARDES, SOLDATS.

(La scène est en Pologne.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE ROI, ULRIC.

ULRIC.

De rochers escarpés quelle chaîne effroyable
Sert de remparts à cette affreuse tour?
Elle paraît impénétrable
A la clarté du jour.
O ciel! qui peut guider mon roi dans ce séjour?

LE ROI.

Le remords qui l'accable.

ULRIC.

Un prince tel que vous, père de ses sujets,
Du remords accablant peut-il sentir les traits?

LE ROI.

Je ne les sens que trop, mais je suis pardonnable,
L'amour que j'ai pour eux m'a seul rendu coupable.

ULRIC.

Seigneur, que dites-vous?

LE ROI.

Il est temps que mon cœur
Te dévoile un secret à l'État nécessaire,
Dont un seul homme est le dépositaire,
Et qui va te remplir de surprise et d'horreur.
Cette tour que tu vois, cette prison si noire,
Dont l'aspect seul épouvante les yeux:
Ces lieux (puis-je le dire, et pourras-tu le croire?)
Renferment dans leurs murs mon fils unique.

ULRIC.

O dieux!

LE ROI.

Pour t'éclaircir cet horrible mystère,
Apprends qu'autrefois à mes vœux
Un fils fut accordé par le ciel en colère.
Avant de mettre au jour ce prince malheureux,
Mon épouse, en dormant, crut voir un monstre affreux,
Qui, déchirant son sein, terminait sa carrière.
Ce songe fut trop vrai! Fatal présent des cieux!
Sigismond en naissant fit expirer sa mère.
Par moi sur ses destins le ciel fut consulté,
Et combla les frayeurs dont j'étais agité:
Il me dit que ce prince, impie et sanguinaire,
Régnerait sur son peuple en tyran furieux;
Il me dit qu'à ses pieds il foulerait son père,
Et qu'il blasphémerait les dieux.
Dans cette affreuse conjoncture,
Le cœur rempli d'un juste effroi,
Mais plus épouvanté pour l'État que pour moi,
Au bien de mes sujets j'immolai la nature,
Et je devins cruel par générosité:
Craignant pour eux ce fils et sa férocité,
Je le fis enfermer dans cette tour obscure
Pour y vivre et mourir sans connaître son sort.

J'eus soin en même temps de publier sa mort.
Clotalde seul instruit, sous une garde sûre,
Fut chargé d'élever Sigismond dans ces lieux,
Non, comme un maître légitime,
Mais comme un monstre furieux
Qu'il fallait enchaîner pour le sauver du crime.

ULRIC.

Le supplice m'étonne autant que la victime.

LE ROI.

Je crus par là du ciel détourner la fureur,
Assurer mon repos et celui de l'empire:
Vaines précautions! Le remords dans mon cœur
Punit à chaque instant l'excès de ma rigueur.
Je sens surtout, je sens qu'il me déchire,
Dans ce jour où l Etat soupire
Après le choix d'un successeur
Que les ans me pressent d'élire;
Contre moi la raison elle-même conspire,
Me dit que j'ai trop cru les astres incertains;
Que je dois révoquer des ordres inhumains,
Qui, me privant d'un fils, ôtent à la province,
Contre toute équité, son véritable prince;
Qu'avant de condamner l'espoir de ma maison
A l'horreur éternelle
D'une rigoureuse prison,
Je consulte du moins l'amitié paternelle,
Et tente s'il n'est point, en cette extrémité,
Quelque moyen plus doux pour dompter sa fierté,
Et pour faire mentir son étoile cruelle.

ULRIC.

Ah! seigneur, pour ce fils proscrit contre les lois
D'un trop juste remords daignez ouïr la voix.

LE ROI.

Ami, dans ce désert c'est lui seul qui m'amène.
J'y prétends voir mon fils sans en être aperçu,
Juger des sentiments dont il est combattu,
Et décider par eux si je romprai sa chaîne.
Dans ce jour favorable, heureux si la vertu
Pouvait combattre en lui l'ascendant qui l'entraîne,

Et pouvait le rendre après moi
Digne de gouverner, et d'être votre roi!
Clotalde qui m'attend, et que j'ai fait instruire,
Doit bientôt... Je le vois qui vient pour nous conduire.

SCÈNE II

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE,

CLOTALDE.

Sigismond va, seigneur, paraître dans ces lieux;
Souffrez, pour l'écouter, qu'on vous cache à ses yeux.

LE ROI.

Je brûle, en même temps, et je crains de l'entendre.
Prépare-toi, mon cœur, à l'assaut le plus tendre.

(Il suit Clotalde qui le conduit avec Ulric.)

SCÈNE III

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce qui se fait ici.
Mes semblables partout entrent sans conséquence,
Et, bouffon de la cour, j'use de ma licence.
Le roi, d'un de ses grands suivi,
Et guidé par Clotalde en cet antre effroyable,
Vient maintenant d'entrer à petit bruit.
Je voudrais bien savoir quel sujet l'y conduit?
C'est le domicile du diable.
Tout ici me paraît propre à l'y conjurer.
Le roi peut-être est venu l'implorer
Pour se le rendre favorable.
De chaînes et de clefs quel bruit épouvantable!
La porte s'ouvre: ah! ce sont les enfers!
Tous mes sens sont saisis d'une frayeur extrême.
Quel fantôme s'avance? il est chargé de fers,
Et ses regards font peur: c'est le diable lui-même;
Je suis perdu.

SCÈNE IV

SIGISMOND, enchaîné; ARLEQUIN.

SIGISMOND.

Parle, n'es-tu point las,
O ciel! injuste ciel, de m'accabler de chaînes?

ARLEQUIN.

Il menace le ciel! c'est lui, n'en doutons pas.
Le diable m'attendrit, et j'entre dans ses peines.

SIGISMOND.

Sans avoir vu le jour, depuis vingt ans, je vis:
Renfermé dès l'enfance en un cachot horrible,
J'ignore mon forfait, et ne sais qui je suis.
Je ne vois qu'un seul homme, un tyran inflexible,
Instrument et témoin des maux dont je gémis.
Il ne m'éclaircit point mon infortune extrême;
Il me parle souvent de la terre et des cieux;
Il m'apprend à connaître, à respecter les dieux.
Mais il me vante en vain leur justice suprême;
Le sort que je subis, sans l'avoir mérité,
Dément cette justice et détruit leur bonté.
Qu'ai-je commis contre eux pour subir l'esclavage,
Et pour me voir ainsi durement enchaîné?
Me font-ils expier le crime d'être né?
Si c'est là le forfait dont me punit leur rage,
Avec tout ce qui vit Sigismond le partage.
J'ai pour complice l'univers;
Cependant ici-bas, jusqu'au poisson qui nage,
Jusqu'à l'oiseau qui fend les airs,
Tout est né libre, et je porte des fers!
Moi qui, par ma raison, par mon noble courage,
Sens que je suis leur plus parfait ouvrage.
Si tu veux à mes yeux prouver ton équité,
O ciel! unique auteur des tourments que j'endure,
Fais partager mes fers à toute la nature,
Ou donne-moi la liberté
Dont jouit en naissant ta moindre créature.

ARLEQUIN.

Vraiment il raisonne assez bien.
Si j'osais, avec lui j'aurais un entretien.

SIGISMOND.

Dans ces demeures souterraines
Que ne puis-je goûter la funeste douceur
D'avoir un compagnon de mes cruelles peines!
Pour soulager l'excès de ma douleur,
Il porterait du moins la moitié de mes chaînes.

ARLEQUIN.

Le discours que j'entends me remplit de frayeur.
Ah! s'il allait me saisir, misérable!
Mais Clotalde revient; cachons-nous dans ce coin,
Pour savoir s'il n'a pas commerce avec le diable.
Detout, sans être vu, je serai le témoin.
(il se retire dans un coin.)

SCÈNE V

SIGISMOND, CLOTALDE, ARLEQUIN, caché.

SIGISMOND.

Mes maux sont éternels comme ma solitude,
Et mon esprit éclairé par l'étude
Ne sert qu'à les approfondir,
Et qu'à me faire mieux sentir
Les horreurs de ma servitude.
Mais je vois devant moi le tyran de mes jours.
Dis-moi, de mes tourments quand finira le cours?
Quand pourrai-je un instant jouir de la lumière,
Ou de ta bouche au moins apprendre qui je suis?
Dévoile-moi...

CLOTALDE.

Je ne le puis.
Soumettez-vous.

SIGISMOND.

Voilà ton langage ordinaire,
Et je ne vois jamais mes doutes éclaircis.
Cependant si j'en crois les livres que je lis,

Instruire est le devoir d'un maître.

CLOTALDE.

Les dieux n'approuvent point la curiosité
Que vous faites paraître.

SIGISMOND.

Clotalde, je suis homme. En cette qualité
Je mérite de me connaître.

CLOTALDE.

Ah! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

SIGISMOND.

Tes affreux traitements font ma férocité,
Et si je suis cruel tu m'enseignes à l'être.
Sur les parents qui m'ont fait naître
Une éternelle obscurité,
Des fers, une prison sauvage,
Sans nul espoir de liberté,
Nul relâche à mes maux qu'accroît ta dureté,
Barbare voilà mon partage
Et tes leçons d'humanité.

CLOTALDE.

J'exécute l'arrêt que le ciel a dicté,
Pour mettre un frein à votre violence,
Dont il est révolté;
C'est elle, c'est votre arrogance
Qui vous a fait proscrire avant votre naissance.
Dépouillez donc tant de fierté.
Vous ne sauriez désarmer sa vengeance
Que par l'humilité,
Par la douceur et par l'obéissance.

SIGISMOND.

Ce discours me révolte. Est-ce par la rigueur
Que l'on prétend m'inspirer la douceur?
Tes châtiments cruels, ta conduite sévère
Ne font qu'augmenter ma fureur;
Et dans les mouvements qui saisissent mon cœur...

CLOTALDE.

Aux transports de votre colère
Ces murs vont servir de barrière;
Ils sauront vous humilier.

SIGISMOND.

Tu peux trancher mes jours, non me faire plier;
Et je brave...

CLOTALDE.

Qu'on le saisisse,
Et qu'on l'enferme sans tarder.

SIGISMOND.

Dieux! qu'à la force il est dur de céder!
Et que la dépendance est un cruel supplice
Pour un cœur qui se sent digne de commander!
(On l'entraîne et la porte de la tour se referme.)

SCÈNE VI

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE, ARLEQUIN caché.

LE ROI, sortant du lieu où il était caché

Quel spectacle touchant pour les regards d'un père!
Dieux! qu'il accroît le remords de mon cœur!
Que l'état de mon fils m'a fait sentir d'horreur,
Et que l'aspect de sa misère
M'a bien puni de ma rigueur!
Astres cruels, que je devais moins croire,
Ah! j'ai pris trop de soin de vous justifier!
Si ses emportements semblent vérifier
Votre prédiction si terrible et si noire,
Vous n'en devez toute la gloire
Qu'aux barbares moyens que j'ai fait employer.
Mon fils était né bon, vertueux, débonnaire;
Ma cruauté pour lui, mes ordres rigoureux
Ont aigri son orgueil, allumé sa colère.
J'ai moi seul, malheureux!
Fait un tyran d'un prince généreux.
Que dis-je! les transports que son cœur fait paraître
Partent d'une noble fierté,
Digne du sang qui l'a fait naître.
J'ai vu même, au travers de sa férocité,
Briller des traits de générosité,

Qui pour mon fils me l'ont fait reconnaître.

CLOTALDE.

Seigneur, de ce retour Clotalde est enchanté.
Contre un fils malheureux, victime de mon zèle,
A regret j'ai servi votre sévérité...
En vous obéissant dans ma charge cruelle,
J'ai soupiré cent fois de ma fidélité.
Grand roi, pour prix de mon obéissance
Accordez-moi sa liberté;
Je serai trop payé par cette récompense,
Qu'à vos genoux j'ose vous demander.
Rendez à vos sujets leur prince légitime,
Et recouvrez un fils né pour vous succéder.
Qu'il passe de l'horreur de cet affreux abîme
Au trône qu'il doit posséder:
Cessez de redouter la fureur qui l'anime;
Dès qu'il reconnaîtra la splendeur de son sang,
Il sera magnanime,
Et saura se montrer digne de ce haut rang,
Ne résistez donc plus à l'ardeur qui m'entraîne,
Et laissez-vous fléchir.
Faites que ce bras qui l'enchaîne
Ait le bonheur de l'affranchir;
Dût-il aujourd'hui m'en punir,
Dût-il dans cette tour affreuse
Me rendre tous les maux dont ma main rigoureuse
L'a malgré moi fait si longtemps gémir:
Il me sera plus agréable
De vivre dans les fers, accablé de rigueurs,
Et de faire régner mon maître véritable,
Que d'être l'instrument de son sort déplorable,
Et de me voir comblé de toutes vos faveurs.

ULRIC.

Seigneur, c'est tout l'Etat qui par sa voix s'explique.
En cette dure extrémité,
La nature, les lois, la raison, l'équité,
Même la politique:
Tout vous parle en faveur d'un successeur unique.
Comme lui, devant vous, je me prosterne ici.

ARLEQUIN, sortant de son coin.

Seigneur, je viens m'y prosterner aussi.
Ayez pitié d'un fils que j'ai pris pour le diable,
Tant vous l'avez réduit en un sort pitoyable.
Par les pleurs qu'à vos pieds vous me voyez verser...

LE ROI.

Levez-vous, votre roi voudrait vous exaucer;
Mais puis-je, tel qu'il est, me déclarer son père?
Et pour le couronner,
Ce prince est-il, hélas! en état de régner?
Donnerai-je un tyran à la Pologne entière? [sants,
Non, quels que soient les cris de mes remords pres-
Je ne dois écouter que mon amour pour elle:
Il étouffe en mon cœur l'amitié paternelle;
Et mes sujets sont mes premiers enfants.

CLOTALDE.

Ah! si vous consultez le bien de la patrie,
Vous remettrez le sceptre aux mains de votre fils.
Le prince Fédéric, grand duc de Moscovie,
Et la princesse Sophronie,
De votre sang également sortis,
Divisent tout l'État en proie à deux partis;
Il aime en vain cette princesse,
Et voudrait par l'hymen voir leur droits réunis.
On sait qu'elle a toujours rejeté sa tendresse;
L'hyménée est un joug qui blesse sa fierté;
Et, comme son courage égale sa beauté,
Elle veut régner seule et n'avoir point de maître.
Je doute, quand son cœur pourrait y consentir,
Que l'on voulût d'ailleurs le reconnaître.
Par un prince étranger s'il se voyait régir,
L'Etat de la Pologne aurait trop à rougir.
C'est allumer les feux d'une guerre civile;
C'est trahir votre fils pour troubler vos sujets.
Lui seul, seigneur, lui seul peut assurer la paix.
Sigismond reconnu va rendre tout tranquille.
Ce nom seul vous répond du cœur des Polonois;
Il n'appartient qu'au fils du grand Basile
De réunir toutes les voix.

LE ROI.

Grands Dieux! que dois-je faire en cette conjoncture?
Daignez, pour terminer mon funeste embarras,
M'inspirer le moyen d'accorder la nature
Avec le bien de mes Etats!
Faites que je sois roi sans cesser d'être père;
Que la prudence en moi guide le sentiment...
Ils exaucent mes vœux; je sens dans ce moment
Qu'ils viennent m'éclairer par un trait de lumière.
Pour éprouver mon fils et lui faire essayer
Le sceptre paternel, sans exposer l'empire,
Clotalde, apprends ce que le ciel m'inspire,
Et que ton art doit employer.
Par la vertu d'un breuvage propice,
Il faut dans un sommeil profond
Ensevelir le prince Sigismond;
Et, profitant de l'artifice,
Tandis qu'il goûtera les douceurs du repos,
Il faut briser les fers qu'il porte en ces cachots,
L'orner de tout l'éclat de la magnificence,
Et, l'arrachant du fond de cet affreux séjour,
Le transporter au milieu de ma cour,
A qui de tout j'aurai fait confidence;
Ensuite, à son réveil, je veux que sans détour,
Tu lui découvres sa naissance,
Et que mes courtisans lui rendent tour à tour
Tous les honneurs qu'on rend à ma puissance:
Je verrai dans ce jour,
Par cet innocent stratagème,
Comment il usera de la grandeur suprême;
Je verrai si je dois n'écouter que l'amour
Et lui laisser le diadème:
Sa conduite sera son arrêt elle-même.
Puissent les dieux, dans cet heureux sommeil,
Changer son cœur trop sanguinaire
Et lui donner d'un roi l'auguste caractère!
Puisse ce prince, à son réveil,
Se trouver les vertus que demande l'empire
Et paraître à mes yeux tel que je le désire!

Il est temps de me rendre au conseil qui m'attend.
(A Clotalde.)
Du sort de Sigismond ton maître va l'instruire.
Toi, cours exécuter ce qu'il t'a su prescrire.

CLOTALDE.

J'y vole.

ARLEQUIN, sautant au cou du roi.

Papa roi, pour ce trait éclatant,
Souffrez qu'Arlequin vous embrasse,
Et qu'il coure annoncer le prince à vos Etats.
Je le savais bien, moi, que j'obtiendrais sa grâce
Et que contre mes pleurs le roi ne tiendrait pas.



ACTE DEUXIÈME

(Le théâtre représente la chambre du roi. Sigismond paraît endormi sur un trône, et richement vêtu; plusieurs officiers sont prêts à le servir.)

SCÈNE I

SIGISMOND, endormi; ULRIC, ARLEQUIN, PLUSIEURS OFFICIERS.

SIGISMOND, en s'éveillant.

Où suis-je? justes dieux! est-ce un songe agréable?
Est-ce l'effet d'un doux enchantement,
Qui transforme en un lieu charmant
Une prison épouvantable,
Et qui change mes fers et l'habit misérable
Qui m'a couvert jusques à ce moment,
En un superbe vêtement?
Chaque objet m'arrête et m'étonne!
Jusqu'à l'astre brillant qui répand la clarté,

Tout à mes yeux est une nouveauté.
Mais quelle attention attire ma personne!
Quelle nombreuse cour paraît autour de moi!
Quel zèle! quel respect! quel éclat m'environne!
Tout m'annonce que je suis roi!
Au sein de mon bonheur suprême,
Ce dont je suis le plus flatté,
Je sens que je suis libre, et maître de moi-même.
Rien ne contraint ma volonté.
Le doute seul dont je suis agité
Altère un bien si délectable.
O ciel! jusques au bout montre-toi favorable;
Et pour mettre le comble à ma félicité,
Prouve-moi que je veille en cet instant aimable,
Et que mon règne est une vérité.
(En considérant l'épée qu'on lui présente.)
Quel est cet ornement dont ma vue est frappée
Et dont j'aime surtout l'éclat?

ULRIC.

Prince illustre, c'est votre épée,
C'est le soutien de votre Etat,
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible
Les immortels ont mis,
Pour vous rendre un prince invincible
Et pour punir vos ennemis.

SIGISMOND.

Puisque ce fer brillant rend un roi formidable,
Puisque par lui je dois vaincre et punir,
De vos présents, grands dieux! c'est le plus agréable:
Mon bras déjà brûle de s'en servir.

ULRIC, lui mettant l'épée au côté.

C'est ainsi qu'on la porte, sire.

ARLEQUIN, poussant une botte.

Et c'est ainsi qu'on la tire.

SCÈNE II

Les mêmes, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Seigneur, je viens en vous reconnaître mon roi.

SIGISMOND.

Est-ce Clotalde que je voi?
Pour m'insulter vient-il me rendre hommage?
Lui qui m'a fait gémir dans un dur esclavage!
Comment, et de quel front paraît-il devant moi?

CLOTALDE.

Seigneur, pour chasser le nuage
Qui sur vos sens surpris répand l'obscurité,
Je vais, sans tarder davantage,
Faire à vos yeux briller la vérité:
Les honneurs qu'on vous rend, ce palais magnifique,
Ne sont point les effets d'un songe chimérique;
Ce spectacle nouveau, qui vous tient enchanté,
Est pour vous un bonheur plein de réalité.
Pendant votre sommeil, de votre antre rustique
A la cour de Pologne on vous a transporté;
Du roi Basile enfin vous êtes fils unique,
Lui-même à son conseil l'a déjà déclaré:
On porte jusqu'aux cieux votre nom révéré
Et vous faites, seigneur, l'allégresse publique.

SIGISMOND.

Pourquoi m'avoir caché le sang dont je suis né?
Si ton discours est véritable,
Pourquoi traiter ton prince infortuné
Comme un esclave misérable?

CLOTALDE.

Pour obéir, seigneur, aux célestes décrets,
Et détourner de vous les noirs effets
Des astres irrités que craignait votre père
Et qui vous menaçaient d'être un roi sanguinaire.

SIGISMOND.

Ah! traître! sont-ce là d assez fortes raisons

Pour condamner un fils, un prince légitime,
A la plus dure des prisons?
Et toi, premier objet du courroux qui m'anime,
Toi qui fus l'instrument d'un supplice inouï,
Comment à ce monarque as-tu donc obéi?
Comment auprès de moi justifier ton crime?
Malheureux! tu devais du moins
A mes regards dévoiler ma naissance,
Je n'aurais pas trahi ta confidence:
Je n'avais dans mes fers que tes yeux pour témoins;
J'en aurais moins gémi, flatté par l'espérance,
Et mon cœur, dans ce jour, eût reconnu tes soins.

CLOTALDE

Seigneur, j'avais juré de garder le silence,
On m'aurait vu souffrir la mort avec constance
Plutôt que de le rompre.

SIGISMOND.

Ah! tu la souffriras,
Pour avoir trop gardé ce silence funeste;
Ministre affreux que je déteste,
Je veux par ma vengeance effrayer ces Etats.

CLOTALDE.

Seigneur, que votre âme réprime...

SIGISMOND.

Tu m'oses répliquer, perfide! tu mourras;
Tu seras dans ce jour la première victime
Et le premier tyran qu'immolera mon bras.

ULRIC, l'arrêtant.

Par un meurtre, seigneur, ne vous noircissez pas.

CLOTALDE, en sortant.

Malheureux! il se perd; et sa fureur extrême
Me fait trembler pour lui bien plus que pour moi-même.

SCÈNE III

SIGISMOND, ULRIC, ARLEQUIN.

SIGISMOND, à Ulric qui veut le retenir.

Sujet audacieux, quoi! tu retiens mes pas?

ULRIC.

Seigneur, souffrez que je vous fasse entendre...

SIGISMOND.

Arrête, ton discours ne peut que m'offenser.
Si tu dis un seul mot...

ULRIC.

Je ne puis me défendre...

SIGISMOND.

Puisqu'il répond, sans balancer
Du haut de ce balcon précipite le traître.

ARLEQUIN.

C'est pour lui faire peur, je ne saurais penser...

SIGISMOND.

Si tu ne m'obéis, toi-même tu vas être...

ARLEQUIN, saisissant Ulric.

Pardon, c'est à regret, mais il commande en maître;
Et je ne puis me dispenser
De vous jeter par la fenêtre.
Je suis novice en cet emploi.

SCÈNE IV

Les mêmes, LE ROI.

LE ROI.

De tels emportements sont indignes d'un roi:
Calmez un transport condamnable.

SIGISMOND.

Qu'entends-je?

LE ROI.

Vous devez m'écouter et songer
Qu'un prince qui s'oublie au point de se plonger
Dans le sang d'un sujet, fût-il même coupable,
Déshonore son bras au lieu de se venger.

SIGISMOND.

Je me sens arrêter par son air respectable...
Qui donc es-tu, réponds, ô vieillard vénérable,
De qui l'aspect, aussi noble que doux,
A le pouvoir d'enchaîner mon courroux?

Dans mon cœur étonné ta présence fait naître
Des mouvements secrets qu'il ne peut démêler,
Qui font que j'aime à te parler,
Que je brûle de te connaître.

LE ROI, à part.

Ah! de ma joie à peine suis-je maître!
Le sang lui parle en ma faveur.
(Haut.)
Quoi! prince, j'aurais le bonheur
De triompher par ma présence
Des sentiments de haine et de vengeance...

SIGISMOND.

Oui, tu les suspends dans mon cœur.
Sur moi quelle est donc ta puissance?
Tes seuls regards, domptant ma violence,
Me forcent d'approuver jusqu'à la liberté
Que tu prends de combattre ici ma volonté.
Satisfais mon impatience,
Quel es-tu? parle, explique-toi?
Va, quels que soient ton rang et ta naissance,
Sois sûr des faveurs de ton roi;
Je sens que je ne puis t'approcher trop de moi.

LE ROI, à part.

(Haut.)

O père trop heureux! Je me flatte, j'espère
Quand je serai connu de vous,
De redoubler encor des sentiments si doux.

SIGISMOND.

Qui peut les augmenter? je t'aime, te révère.

LE ROI.

Nature! c'en est trop, je cède à ton effort.
Je suis...

SIGISMOND.

Eh bien! achève, instruis-moi de ton sort.

LE ROI.

Embrasse-moi, mon fils, et reconnais ton père.

SIGISMOND.

Mon père! ah! Dieu! l'auteur de mes tourments!
Ce nom rallume ma colère.

LE ROI.

Quoi! le titre sacré de père, en ces moments,
N'excite en toi que des frémissements?
Quand mon âme se livre entière
Aux prompts et tendres mouvements
Qu'inspire pour un fils la nature sincère,
La tienne se refuse à mes embrassements?

SIGISMOND.

La voix du sang chez moi ne s'est point tue.
Tu viens de voir à ta première vue
Avec combien d'ardeur, prompt à se dévoiler,
Pour toi ce sang vient de parler
Dans le fond de mon âme émue.
Si pour ton fils, quand tu l'as mis au jour,
Barbare, il t'eût parlé de même,
Tu ne réduirais pas aujourd'hui cet amour
A se changer en une haine extrême.

LE ROI.

Ma tendresse présente aurait dû triompher.
Cette haine est un monstre, et tu dois l'étouffer.
Reprends l'amour d'un fils pour un père qui t'aime.

SIGISMOND.

Non, ne l'espère pas les maux que tu m'as faits ;
Dans mon esprit sont gravés pour jamais.

LE ROI.

Ah! ces retours affreux et l'horreur qu'ils t'inspirent
Me font trop voir que les astres sont vrais
Dans le malheur qu'ils me prédirent;
Il est écrit sur ton front irrité,
Et j'y lis d'un tyran toute la dureté.

SIGISMOND.

Père cruel! dont la bouche m'outrage,
Si je suis un tyran, n'en accuse que toi.
Par ton ordre, élevé comme un monstre sauvage,
Je ne fais que répondre aux soins qu'on eut de moi.
J'imite ton exemple et je suis ton ouvrage;
D'autant plus excusable en mon emportement,
Que la raison l'approuve, et que ma tyrannie
Par un juste retour, et par un mouvement

Que la nature justifie,
N'aspire qu'à punir les tyrans de ma vie.
Mais toi, père coupable et bourreau de ton fils,
Tu t'es montré cruel contre toute justice,
Contre les droits humains et les lois du pays.
Pour m'enterrer vivant dans un noir précipice,
Quel forfait en naissant avais-je donc commis?
C'est peu de me cacher à ma patrie entière,
Tu m'as tout refusé, jusques à la lumière:
Pour la première fois aujourd'hui j'en jouis.
Dans les transports de sa colère
Contre moi que pourrait imaginer de pis
Le plus mortel de tous mes ennemis?
Parents dénaturés, à vos ordres bizarres,
Quoi! nos jours innocents seront-ils asservis?
Serez-vous envers nous impunément barbares,
Et les ressentiments nous sont-ils interdits?
Non, non, c'est une erreur dont vous êtes séduits.
Par une sage prévoyance
Les équitables dieux ont borné vos pouvoirs.
Ainsi que nous, vous avez vos devoirs,
Et si nous vous devons avec l'obéissance
Des marques de respect et de reconnaissance,
Vous nous devez des soins, à votre tour,
Conformes à notre naissance,
Et des preuves de votre amour.

LE ROI.

Si j'ai condamné ton enfance,
C'est malgré moi que je l'ai fait,
Et j'ai voulu te soustraire au forfait
Où devait t'entraîner la maligne influence
De l'astre qui te dominait.

SIGISMOND.

Mais toi-même, sans crime, as-tu pu l'entreprendre?
Etait-ce à toi de lire dans les cieux,
Et de vouloir forcer l'ordre des dieux
Par d'injustes moyens qu'ils t'avaient su défendre?
N'était-ce pas à toi de les laisser agir?
Et ne devais-tu pas attendre

Que je fusse coupable, avant de me punir?

LE ROI.

C'est un crime que je répare.
Les biens dont aujourd'hui te comble ma bonté
Doivent éteindre un souvenir barbare.
Imite ma douceur et non ma cruauté:
Du courroux qui t'aigrit quel que soit le murmure,
Souviens-toi qu'il est beau d'oublier une injure.

SIGISMOND.

Il est plus doux de s'en venger;
Et puisque de mes fers je me vois dégager,
Puisqu'enfin mes destins, éclaircis par toi-même,
Me rendent l'héritier de ton pouvoir suprême,
Pour punir mes tyrans je saurai m'en servir.
Leur crime fait trembler par sa noirceur extrême;
Ma vengeance fera frémir.

LE ROI.

Fils inhumain, c'est trop te méconnaître.
Tu crois déjà régner et me parles en maître.
Rentre en toi-même et sors de ton erreur;
Loin de t'enorgueillir d'une vaine grandeur
Que tu ne dois qu'à ma tendresse,
Regarde-la plutôt comme un songe trompeur
Qui te séduit par son ivresse.
Repens-toi d'écouter ta fureur vengeresse.
Crains de dormir encor, dans tes transports divers,
Et tremble à ton réveil de te voir dans les fers
Et dans ta première bassesse.

(Il sort.)

SCÈNE V

SIGISMOND.

Serait-il vrai, grands dieux! que mon destin brillant
Fût d'un songe imposteur l'ouvrage fantastique?
Verrai-je! malheureux! ma grandeur chimérique
S'évanouir en m'éveillant?
Rentrerai-je en mes fers?... Non, je ne puis le croire.

Chaque objet qui me frappe, et chaque événement,
Pour n'être qu'un vain songe, au fond de ma mémoire
Se grave trop profondément.
Chassons de mon esprit une terreur si noire,
Quand de la vérité ma raison me répond;
Et pour douter un instant de ma gloire
Je sens trop que je suis le prince Sigismond,
Je le sens encor mieux aux mouvement de rage
Dont mon père a rempli mes esprits furieux.
Tout ce qui s'offre à moi me paraît odieux.

SCÈNE VI

SIGISMOND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Nous allons voir un beau tapage.
Mais il est en fureur, et je suis seul ici.
Je tremble.

SIGISMOND.

Qui donc es-tu? dis.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! je lui dirais bien qu'Arlequin est son frère;
Mais il a, le brutal! trop mal reçu son père.

SIGISMOND.

Réponds-moi donc. Quelle est ta qualité?

ARLEQUIN, *à part.*

Quel air rébarbatif! j'en suis épouvanté.
(*Haut.*) (*Bas.*)
Seigneur, je suis... Je crains qu'il ne m'assomme.

SIGISMOND.

Veux-tu parler?

ARLEQUIN.

Je suis... je suis un gentilhomme.

SIGISMOND.

Est-ce de la cour du roi?

ARLEQUIN.

Non.
Un gentilhomme, la... de conversation.

SIGISMOND.

De conversation! par là que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Je veux dire, autrement, gentilhomme bouffon,
Ou gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND.

Fais-moi rire.

ARLEQUIN.

Ah! voilà pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire?

ARLEQUIN, *à part.*

Il me le dit d'un ton
A me faire trembler. La terreur qu'il m'inspire
Me donne déjà le frisson.

SIGISMOND.

Quand me feras-tu rire? hem!

ARLEQUIN.

Tout à l'heure, sire.

(*A part.*)

D'y réussir je ne puis me flatter.
Son visage me désespère.

SIGISMOND.

Fais-moi rire au plus vite, ou je te fais sauter
Du haut de ce balcon.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est homme à le faire.
C'est ainsi qu'à la cour on se voit ballotté.
J'étais tantôt jeteur, et vais être jeté.

SIGISMOND.

Puisque je ne ris point, ton audace punie...

ARLEQUIN.

(*A part.*)

Sire, un moment. Quel est mon sort infortuné!

(*Haut.*)

Riez-vous aisément, dites-moi, je vous prie?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je suis né.

ARLEQUIN.

Ah! gare le balcon! c'est fait de notre vie.
Malheureux Arlequin! tu vas faire le saut.
Voyons un peu s'il est bien haut.
Sa hauteur m'épouvante, et d'horreur j'en frissonne.
Avant d'exposer ma personne,
Je vois qu'il est de mon honneur
De faire rire monseigneur.
De bien réjouir Son Altesse
A présent je suis en humeur.
(Après plusieurs lazzis.)
Je ne vous fais pas rire, et cette gentillesse...

SIGISMOND.

Non, tu me fais plutôt dépit.

ARLEQUIN.

Cette mine, avouez qu'elle vous divertit.

SIGISMOND.

Elle me révolte, au contraire.

ARLEQUIN, à part.

Il me fera perdre l'esprit.
(A Sigismond.)
Et ce lazzi que vous me voyez faire,
Ne le trouvez-vous pas charmant?

SIGISMOND.

Il me paraît impertinent.

ARLEQUIN.

Cet entrechat a-t-il l'art de vous plaire?

SIGISMOND.

Il a celui de me mettre en colère.

ARLEQUIN, à part.

Je suis à bout de mon rôle à présent.
Que deviendrai-je, misérable?
(Haut.)
Prince, êtes-vous chatouilleux?
(Il le chatouille.)

SIGISMOND.

Insolent!
Tu vas servir d'exemple à tout mauvais plaisant.

ARLEQUIN, *se jetant à ses pieds.*

Ayez pitié d'un misérable!
J'ai cru vous faire rire et je suis pardonnable.

SIGISMOND.

Il n'est qu'un seul moyen de te sauver le jour:
C'est de m'apprendre sans détour
Deux choses que je veux connaître.
Premièrement, dis-moi dans cette cour
Si je suis en effet le maître.

ARLEQUIN.

N'en doutez pas, seigneur, puisqu'il dépend de vous
De me jeter par la fenêtre.
Votre bras vous répond des hommages de tous.

SIGISMOND.

Ce n'est pas tout, il faut m'instruire
De tous les grands de cet empire
Qui sont du sang royal sortis.
Je veux tous les connaître afin de les détruire:
Descendus de Basile ils sont mes ennemis.

ARLEQUIN, *tirant un almanach de sa poche.*

Cet almanach va vous le dire.
Tenez, sire (on vous a sans doute appris à lire),
Vous verrez là-dedans tous les noms des proscrits.

SIGISMOND.

Lis toi-même.

ARLEQUIN.

Seigneur...

SIGISMOND.

Lis donc, sans plus remettre

ARLEQUIN.

Lisons, quand je devrais épeler chaque lettre.
(*Il lit.*)
« Fédéric, âgé de trente ans,
« Neveu du roi, grand-duc de Moscovie. »
(*Il s'interrompt.*)
Sur le trône ce duc comptait depuis longtemps;
Mais il comptait sans l'hôte.

(*Il continue à lire.*)

« Sophronie,

« Dans sa vingtième année, et nièce aussi du roi. »
(Il parle.)
Seigneur, vous avez là, ma foi,
Une cousine fort jolie.
C'est dommage s'il faut qu'elle perde la vie.
Je l'aperçois qui vient, jugez-en par vos yeux.

SIGISMOND.

Que de beautés! voilà le chef-d'œuvre des dieux.
J'oublie en la voyant qu'elle est mon ennemie.
Mes sens sont enchantés.

SCÈNE VII

SIGISMOND, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Seigneur, vous voulez bien
Que je vous rende ici mon hommage sincère.

SIGISMOND.

Ah! recevez plutôt le mien,
Princesse! A mes regards cette cour n'offre rien
Que n'efface d'abord votre vive lumière.
Quel changement en moi votre aspect vient de faire!
Je ne suis plus le même. A cet aimable aspect
Je me sens entraîner par un désir rapide,
Et retenir par le respect.
Vous enflammez mon cœur, et le rendez timide.
De vos yeux l'éclat est si doux,
Que je n'admire plus l'astre qui nous éclaire; [roux.
Leur charme est si puissant qu'il suspend mon cour-
S'il me souvient encor des cruautés d'un père,
C'est pour m'avoir privé si longtemps du bonheur
De voir tant de beautés que mon âme préfère
A tout ce que le sceptre offre de séducteur,
C'est pour m'avoir caché jusqu'ici mon vainqueur
Et ne m'avoir pas fait plus digne de lui plaire.

SOPHRONIE.

Seigneur, un tel accueil a lieu de m'étonner.
J'ai cru ne voir en vous qu'un ennemi terrible,

Que contre tous les siens doivent trop indigner
Vingt ans d'une prison horrible.

SIGISMOND.

Après vous avoir vue, ah! peut-on vous haïr?
Des injustes tourments que l'on m'a fait souffrir
Vous n'êtes point d'ailleurs coupable;
Et quand vous en seriez l'auteur,
Le ciel vous forma trop aimable
Pour ne pas triompher de toute ma fureur.
Il n'est rien que vos yeux ne rendent excusable.

SOPHRONIE.

Vous redoublez ma surprise, seigneur.
Quoi! vous me connaissez, vous me parlez à peine,
Et vous me faites voir les feux les plus ardents.

SIGISMOND.

Je ne sais, mais enfin voilà ce que je sens;
Tel est l'effet subit de l'amour qui m'entraîne.
Du cœur de votre prince il vous rend souveraine;
De la Pologne en même temps,
Charmante Sophronie, il vous déclare reine.
Le trône est votre rang; vous l'avez mérité,
Et par droit de naissance, et par droit de beauté.
Vous ne répondez point. Que faut-il que je pense,
Et de votre embarras, et de votre silence?
Haïriez-vous le trône avec moi partagé?
S'il était vrai, quel coup pour mon cœur qui vous aime!
Les maux où dans ma tour je me suis vu plongé
Seraient doux, comparés à ce malheur extrême.

SOPHRONIE.

Je vois dans vos transports régner tant de candeur,
Que je dois les payer d'une entière franchise.
Et comme la vertu préside à votre ardeur,
Elle m'engage et m'autorise
A vous dévoiler tout mon cœur.
Apprenez que j'en suis souveraine maîtresse,
Et que toujours il brava la tendresse;
Des courtisans flatteurs le langage affecté,
Leurs vices travestis avec habileté
Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse,

Et leurs hommages faux l'ont toujours révolté.
Leur ardeur peu sincère et sans délicatesse,
Leur penchant invincible à l'infidélité,
L'ont garanti de sa faiblesse.
Il s'est armé contre eux d'une juste fierté.
En s'éloignant du sein de la nature aimable,
Ils ont rendu l'amour à mes yeux méprisable.
Vous seul, seigneur, me l'avez présenté
Sous une forme redoutable,
Tel que je le craindrais pour ma tranquillité.
Vous me l'avez fait voir plein d'ingénuité,
Accompagné d'un trouble véritable,
Et mêlé de respect et de timidité.
Si sa voix à mon cœur pouvait se faire entendre,
C'est en votre faveur qu'elle lui parlerait;
Et si ce cœur pouvait se rendre,
C'est à vos feux qu'il se rendrait.

SIGISMOND.

Si mon amour vous plaît, pourquoi vous en défendre?
Et pourquoi ne pas accepter
Le sceptre, où vous devez prétendre,
Et qu'orneront vos mains en daignant le porter?

SOPHRONIE.

Du bien que vous m'offrez je suis reconnaissante,
C'est tout ce que pour vous je puis faire éclater.
Plus je suis près du rang qu'on me présente,
Et moins je suis maîtresse d'y monter.

SIGISMOND.

Eh! de qui donc êtes-vous dépendante,
Vous faite pour régner et pour donner la loi?

SOPHRONIE.

De votre père, de mon roi.

SIGISMOND.

Quoi! sur vous le barbare étend sa tyrannie?

SOPHRONIE.

C'est un droit naturel qu'il a sur Sophronie.
Il a seul le pouvoir de disposer de moi;
A vos vœux son choix est contraire.

SIGISMOND.

Ah! je cours trouver l'inhumain,
Et ma rage...

SOPHRONIE.

Arrêtez. Quel est votre dessein?
Est-ce par la fureur que vous croyez me plaire?
A ce transport mettez plutôt un frein.
Contre un père, seigneur, et contre un souverain
Jamais elle n'est légitime...
Basile est seul maître de mon destin;
On ne peut à ses lois me soustraire sans crime.
Par d'autres sentiments méritez mon estime;
Et gravez bien dans votre souvenir
Que la vertu la peut seule obtenir.
Adieu.

SCÈNE VIII

SIGISMOND, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

Princesse, eh bien! j'étoufferai ma haine;
Mais d'un si noble effort vous serez donc le prix.
Avec vous je suivrai la clémence sans peine;
Je serai généreux envers mes ennemis.
Mais sans vous il n'est point de frein qui me retienne.
A mon ressentiment tout deviendra permis.
Il faut que tout périsse, ou que je vous obtienne.

ARLEQUIN.

Eh bien! seigneur, peut-on savoir de vous
Comment vous trouvez la princesse?

SIGISMOND.

Charmante, et digne enfin de toute ma tendresse.
Sa beauté dans mon sein allume tant de feux,
Que pour m'en voir le possesseur heureux,
Je suis prêt d'oublier tout ce qu'a fait mon père.
Elle a, dans un instant, changé mon caractère.
Le seul son de sa voix a dompté ma fureur,
La douceur de ses yeux a passé dans mon cœur;

Elle vient de verser dans mon âme charmée
Le désir de la gloire et l'oubli de mes maux;
Pour la seule vertu je la sens enflammée,
Et d'un tyran en moi l'amour fait un héros.

ARLEQUIN.

Seigneur, ma joie en est extrême:
Mais je crains fort pour votre amour
Que monsieur Fédéric, qui l'aime,
Ne vous la souffle dans ce jour.

SIGISMOND.

Dieux! Fédéric brûle pour elle!
Il aspire à sa main! mais parle, est-il aimé?

ARLEQUIN.

Non, elle a pour ce prince une haine mortelle.
Mais vous n'en devez pas être moins alarmé,
Car le bruit court que le roi la lui donne
Pour le consoler, entre nous,
De la perte de la couronne.
On dit que dans trois jours il sera son époux.

SIGISMOND.

Le perfide plutôt périra sous mes coups.

ARLEQUIN.

Vous pouvez lui parler, car je le vois paraître.

SIGISMOND.

A son aspect je ne suis plus le maître
De mes ressentiments jaloux.

SCÈNE IX

SIGISMOND, FÉDÉRIC, ARLEQUIN.

FÉDÉRIC.

Prince, dont le noble courage...

SIGISMOND.

Épargnez-vous un vain hommage,
Qui gêne votre cœur et révolte le mien.

FÉDÉRIC.

Seigneur, vous offensez le duc de Moscovie.
L'hommage qu'il vous rend ne le contraint en rien,
Puisqu'il vient vous prier d'approuver le lien
Qui doit l'unir à Sophronie.

SIGISMOND.

Ah! téméraire! oses-tu bien
Me parler d'approuver un lien qui m'outrage?
Renonces-y toi-même, ou mon juste courroux.

FÉDÉRIC.

Je demeure surpris d'un accueil si sauvage!

SIGISMOND.

Apprends qu'à cet objet si doux
Ma main destine un autre époux.

FÉDÉRIC.

Qui peut me disputer la princesse que j'aime?

SIGISMOND.

Un rival indigné de ton audace extrême,
Seul digne d'obtenir sa foi,
Puisqu'il est au-dessus de toi,
Et puisqu'enfin c'est Sigismond lui-même.

FÉDÉRIC.

Seigneur, à votre rang je sais ce que je doi;
Mais j'ai le suffrage du roi,
Et vous-même y devez souscrire.

SCÈNE X

Les mêmes, LE ROI.

LE ROI, à Sigismond.

Oui, prince, son hymen est approuvé par moi;
Songez que mon suffrage est pour vous une loi.
Ces nœuds sont importants au repos de l'empire.

SIGISMOND.

Est-ce aux dépens du mien qu'on prétend l'acheter?
Pour la princesse je soupire;
Avant de la céder il faudra que j'expire:
Mon amour seul doit se faire écouter.

LE ROI.

Un roi n'écoute point l'amour ni son caprice;
Il n'entend, il ne suit que la seule justice;
Et c'est à vous de m'imiter.
Apprenez à régner par cet effort suprême,

Et pour mieux affermir la paix,
Commencez par mettre vous-même
Vos injustes désirs au rang de vos sujets.

SIGISMOND.

Mes désirs sont trop purs pour que je les immole.
Que dis-je? la princesse abhorre mon rival,
Et son cœur est contraire à cet hymen fatal:
Vous-même, retirez une injuste parole.

LE ROI.

Qu'osez-vous proposer? la parole des rois,
Comme celle des dieux, doit être inviolable:
J'ai prononcé pour lui, souscrivez à ce choix;
C'est un arrêt irrévocable.

SIGISMOND.

Ah! tyran! c'en est trop! cet arrêt inhumain
Vient de rallumer dans mon sein
Les feux de mon courroux avec plus de furie:
Les respects, les égards que j'ai pour Sophronie,
Et l'espoir d'obtenir sa main,
Pouvaient seuls retenir la haine qui m'enflamme;
Ce trésor, accordé, pouvait seul de mon âme
Effacer aujourd'hui tant d'outrages reçus.
Ton impitoyable refus,
Et l'odieuse préférence
Que vient de donner ta puissance
Au plus grand de mes ennemis,
Du joug de la nature affranchissent ton fils;
Et ce nouvel affront, qui grossit les tempêtes
Qui vont tomber sur vos deux têtes
Surpasse et comble enfin tous ceux que tu m'as faits.
Plus d'accord entre nous, plus de paix désormais;
Je ne suis plus ton fils, père indigne de l'être,
Que pour m'armer de mes droits contre toi.
Crains, dans ton propre État, de n'être plus le maître.
Instruit de mes destins, tout le peuple est pour moi;
Tremble, frémis de te voir sous ma loi;
Ma bouche te déclare une immortelle guerre:
Et j'atteste le Dieu du ciel et de la terre,
Que je ne verrai point reparaître le jour,

Que mon bras armé du tonnerre
De mes tyrans affreux n'ait purgé cette cour.

SCÈNE XI

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

Va, je t'empêcherai, barbare,
D'exécuter les criminels projets
Où ton emportement t'égare;
Ma prudence saura t'épargner des forfaits.
Le moyen dont, sans fruit, s'est servi ma tendresse
Pour rendre un fils à mes Etats,
Je prétends l'employer pour enchaîner son bras,
Et garantir mes jours du péril qui les presse.

SCÈNE XII

Les mêmes, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Je viens vous implorer, seigneur, pour votre fils;
Pardonnez un transport dont mes yeux sont la cause,
Et songez que ma main ne peut être le prix...

LE ROI.

C'est pour vous couronner qu'aujourd'hui j'en dispose;
Sur mon trône tous deux vous allez être assis.

SOPHRONIE.

Votre fils doit lui seul...

LE ROI.

Non, ce fils trop fidèle
A me justifier, par son humeur cruelle,
Ce qu'ont prédit de lui les astres ennemis,
Vient d'épuiser l'amitié paternelle;
La prison qui fut son berceau
Va devenir sa demeure éternelle,
Et sera son tombeau.
On saura dans la tour le convaincre sans peine

Que tout l'éclat de la grandeur humaine,
Qui dans ce moment l'éblouit,
Disparaît comme une ombre aux yeux qu'elle séduit;
Et n'est rien qu'une vapeur vaine
Que le sommeil enfante et le réveil détruit.

(Il sort avec Frédéric.)

SCÈNE XIII

SOPHRONIE.

Ah! plutôt que ta barbarie
Prive ton fils du pouvoir souverain,
Et qu un hymen funeste à Frédéric me lie,
Il faudra, roi cruel, que tu perces mon sein,
Ou qu'avec Sigismond tu me rendes captive.
En faveur de ce fils dont je fais le malheur,
Et pour qui je ressens la pitié la plus vive,
Il n'est rien qu'en ta cour ne tente ma douleur.
Quand je songe, grands dieux! que ce prince qui m'aime
Va rentrer dans la nuit de son affreuse tour,
Je ne suis plus maîtresse de moi-même,
Et la part que je prends à sa disgrâce extrême
Me fait sentir que je l'aime à mon tour.
Ma fierté s'en émeut; mais ce feu qui l'étonne
N'a rien qui blesse la vertu;
Et dans l'affreux péril dont mon âme frissonne,
Il est trop alarmé pour être combattu:
A son ardeur je m'abandonne.
J'armerai tout l'Etat contre un père inhumain.
Cher prince! il est juste qu'enfin
Mon bras t'assure une couronne
Qu'a voulu me donner ta généreuse main;
Et que l'amour répare, en cette conjoncture,
Les outrages sanglants que te fait la nature.

ACTE TROISIÈME

(Le théâtre représente la tour, à la porte de laquelle le prince Sigismond paraît endormi, et chargé de sa première chaîne.)

SCÈNE I

SIGISMOND, endormi; CLOTALDE, ARLEQUIN. GARDES.

ARLEQUIN.

Non, là-dessus je ne saurais me taire;
Basile est un bon roi,
D'accord : mais il est mauvais père.
On ne traita jamais un fils de la manière.
(A Clotalde.)
Vous avez tort d'avoir pris cet emploi.
Il faut pour l'exercer avoir un cœur de pierre.
Vous êtes un barbare; et jamais sur la terre...

CLOTALDE.

Pour réprimer ses discours impudents,
Qu'au plus haut de la tour on l'enferme au plus vite.

ARLEQUIN.

Tu me fais enfermer sans que je le mérite.
Mais ce qui me console, en logeant là-dedans,
C'est que j'aurai pour moi tous les honnêtes gens.
La prison qu'Arlequin partage avec son prince
Saura lui faire honneur dans toute la province.
(On enferme Arlequin.)

SCÈNE II

CLOTALDE, SIGISMOND, endormi.

SIGISMOND, endormi.

Meure, meure, Clotalde, et tous mes ennemis!

Tombe le roi Basile au pouvoir de son fils!

CLOTALDE.

Jusqu'au sein du repos sa fureur le tourmente.
Rien ne peut l'arracher de son noir souvenir.
Que son affreux réveil saura bien l'en punir!
Pour ses regards surpris quelle image effrayante!
Son sommeil se dissipe, et je frémis pour lui.

SIGISMOND, en s'éveillant.

Que vois-je, malheureux! et quelle horreur efface
Tout mon bonheur évanoui?
Du sceptre que j'ai cru possséder aujourd'hui
Mes premiers fers ont pris la place!
Du trône je retombe au fond de ma prison!
O réveil accablant qui confond ma raison!
Le ciel m'a-t-il trompé par un songe agréable,
Pour rendre mon destin encor plus déplorable,
Par la douleur de la comparaison?

CLOTALDE.

Dans un profond sommeil quel charme inconcevable
A retenu si longtemps vos esprits,
Et quel songe funeste animait votre rage?
Vous respiriez tout haut le sang et le carnage.

SIGISMOND.

Je ne sais que répondre à ce que tu me dis,
Le trouble de mes sens est si grand que j'ignore
Si je veille en effet, ou si je dors encore.

CLOTALDE.

N'en doutez point, Sigismond, vous veillez,
Puisque c'est moi qui vous l'assure,
Que je suis devant vous, et que vous me parlez.

SIGISMOND.

Je ne suis point sorti de cette grotte obscure?
Ah! toute ma grandeur n'est donc qu'un songe vain!
Ma prison seule est vraie, et mon malheur certain.
Mais, non, ce que j'ai vu m'a paru si sensible,
Et si fort éloigné de toute fausseté,
Que tout ce qui me frappe en ce moment terrible
Ne paraît pas avoir plus de réalité.
Que dis-je? un feu nouveau qui circule en mes veines,

Qui charme en même temps et redouble mes peines,
De mon bonheur détruit prouve la vérité.
J'en ai pour sûr garant l'image qui me reste
De la beauté qui m'a charmé;
J'en ai pour signe manifeste
L'amour que dans mon sein ses yeux ont allumé.
Je le sens cet amour dont je brûle pour elle;
Et, pour la démentir, ma flamme est trop réelle.

CLOTALDE.

Quel songe a sur vos sens fait tant d'impression,
Qu'il ait jusqu'à ce point troublé votre raison?

SIGISMOND.

Ecoute, puisqu'il faut t'en faire confidence,
Non ce que mon esprit a vu confusément
Dans un rêve sans suite et plein d'extravagance,
Mais ce qui m'a frappé les yeux sensiblement,
Qui m'est présent encor comme un événement
Rempli de certitude, où règne l'évidence,
Et dont j'ai retenu la moindre circonstance:
A la cour de Pologne, en un palais brillant
(O souvenir amer d'une gloire trompeuse!)
J'ai cru me voir en m'éveillant:
J'étais alors vêtu superbement,
Environné d'une foule nombreuse
Qui me servait avec empressement.
Je me souviens qu'au fort de mon étonnement
Je t'ai vu le premier me rendre ton hommage;
Et, fléchissant le genou devant moi,
Me déclarer que j'étais fils du roi,
Et que son trône était mon héritage.

CLOTALDE.

Sans doute vous avez, dans ce moment heureux,
Reçu votre sujet en prince généreux?

SIGISMOND.

A ton discours m'armant d'un front sévère,
Clotalde, j'ai voulu te punir au contraire
D'avoir suivi du roi les ordres rigoureux,
Et de m'avoir caché ce funeste mystère.
Tu n'as pu qu'en fuyant te soustraire à mes coups;

Et mon père s'est vu l'objet de mon courroux.
Mais ce qui s'est gravé dans le fond de mon âme
Avec des traits de flamme
Que rien ne saurait effacer,
Une auguste princesse à mes yeux s'est montrée.
Sa beauté la rendait digne d'être adorée.
Ah! sans douleur je ne puis y penser!
J'ai déclaré mon feu sincère;
Elle a paru ne pas s'en offenser.
J'espérais par mes soins parvenir à lui plaire,
Quand un prince odieux, protégé par mon père,
Dans mon bonheur m'est venu traverser.
Ce coup a réveillé le feu de ma colère;
Et j'ai juré dans mon transport
Qu'avant que le soleil redonnât la lumière,
Au sein de mes tyrans je porterais la mort.

CLOTALDE.

De l'auteur de votre naissance,
Eh quoi! les jours ne sont pas respectés?
Et sur moi, qui pris soin d'élever votre enfance,
Vous étendez vos cruautés.
Ah! Sigismond, à cet excès barbare
Pouvez-vous vous porter, même dans le repos!
En goûtant ses douceurs, notre cœur se déclare;
De l'âme d'un tyran un noir songe s'empare;
Il voit toujours du sang dont il verse des flots.
Mais la vertu, dont votre esprit s'égare,
Jusque dans le sommeil accompagne un héros.
N'accusez plus les dieux, si vous êtes en butte
A tous les traits de leur courroux.
Avec juste raison leur bras vous persécute.
Les sentiments cruels qu'on voit paraître en vous
N'ont que trop à mes yeux justifié leurs coups.
Ce songe, dont votre âme est encor si remplie,
Eh! pour vous éprouver qui sait s'il n'est point fait?
Qui sait si dans ce jour leur sagesse infinie
N'en serait pas l'auteur secret?
Pour vous je tremble dans ce doute.
Je sais qu'aux immortels votre fureur déplaît;

Je crains que leur rigueur n'ajoute
A votre châtiment, tout horrible qu'il est.
Sigismond, voulez-vous épuiser leur vengeance?
Ou croyez-vous que par la cruauté
Vous mériterez leur clémence?
Ah! dépouillez plutôt votre férocité,
Et votre orgueil qui les offense.
Portez-vous au bien constamment,
Et songez que leurs mains versent leur récompense
Jusque sur la vertu qu'on exerce en dormant.

SIGISMOND.

Sigismond, de ton cœur dépouille l'arrogance;
Réprime tes noires fureurs;
Que le bien soit ton exercice unique,
Et sache que les dieux répandent leurs faveurs
Jusque sur la vertu qu'en songe l'on pratique.

CLOTALDE.

Oui, c'est le seul moyen d'attirer leur bonté.

SIGISMOND.

Il faut donc vaincre ma fierté.
Par ta voix, comme un trait de flamme,
La vérité, Clotalde, a pénétré mon âme;
Je ne ferai plus rien, même dans le sommeil,
Dont je puisse jamais rougir à mon réveil.
Mais tout l'éclat de ces richesses
Dont j'ai cru jouir cette nuit...?

CLOTALDE.

Est un ardent qui trompe et qui s'évanouit.

SIGISMOND.

Et ces grandeurs enchanteresses
Dont les attraits m'avaient séduit?

CLOTALDE.

Leur jouissance est un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la renommée?

CLOTALDE.

Un vent qui change, une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'espérance?

CLOTALDE.

Un appât séducteur.

SIGISMOND.

Et la vie?

CLOTALDE.

Et la vie est un songe trompeur.
La vertu seule est constante et réelle.
Le vrai bonheur est dans le bien;
Tout le reste est compté pour rien.

SIGISMOND.

Ce discours me remplit d'une clarté nouvelle.
J'en sens toute la force et la sublimité:
Mon esprit, qui n'est plus séduit par l'apparence,
Des humaines grandeurs connaît la vanité,
Pour elles il n'a plus que de l'indifférence;
L'amour, le seul amour dont il est agité,
Lui fait sentir sa véhémence,
Il entraîne ma volonté;
Et, quoique d'un vain songe il tienne la naissance,
J'éprouve que sa flamme est une vérité.

CLOTALDE.

Sortez d'erreur; ces feux remplis de violence
A vos sens abusés doivent tout leur pouvoir;
Ils n'offrent à vos yeux qu'un objet chimérique,
Comme tous ces honneurs, cette cour magnifique,
Et tous ces vains trésors que vous avez cru voir;
Et, pour en triompher, vous n'avez qu'à vouloir.

SIGISMOND.

Pour l'éteindre jamais ma flamme m'est trop chère;
Ma raison, qui me fait sentir la fausseté
De ma grandeur imaginaire,
Peut adoucir ma cruauté,
Réduire mon orgueil, enchaîner ma colère;
Mais elle ne saurait étouffer mon ardeur;
Je sens qu'elle est plutôt du parti de mon cœur.
Pour ne pas l'approuver cette ardeur est trop belle,
La vertu l'accompagne, elle est pure comme elle;
Quoiqu'elle augmente ma douleur,
Que j'aime sans savoir si mon vainqueur existe,

Que tout m'ôte l'espoir de m'en voir possesseur,
A l'adorer toujours ma volonté persiste:
Je veux borner là mon bonheur.
J'entretiendrai du moins son image chérie,
Ses charmes de mes fers adouciront l'horreur,
Et l'on m'arrachera la vie
Plutôt que de m'ôter une si douce erreur.

(Il rentre dans la tour, qui se referme.)

SCÈNE III

CLOTALDE.

D'un si parfait amour mon âme est attendrie.
Mais qui peut pénétrer dans cet antre profond?
C'est Ulric! la terreur est peinte sur son front.

SCÈNE IV

CLOTALDE, ULRIC.

ULRIC.

Clotalde, le roi, qui m'envoie,
Est en danger de perdre et le trône et le jour.
Aux troubles les plus grands la Pologne est en proie.
Les peuples revoltés ont entraîné la cour,
Et pour son fils hautement se déclarent.
Tous veulent l'arracher du sein de cette tour,
Et de la guerre enfin tous les feux se préparent;
Le nom de Fédéric est partout en horreur.
Sophronie elle-même, abhorrant son ardeur,
Aux volontés du roi refuse de souscrire,
Reconnaît Sigismond pour maître de l'empire,
Et du peuple pour lui redouble la chaleur.

CLOTALDE.

Qu'entends-je?

ULRIC.

Elle est d'autant plus formidable,
Qu'à la beauté suprême elle joint la valeur.

On sait que de son sexe aimable
Elle fuit la mollesse et méconnaît la peur;
Qu'elle a dans les combats signalé son grand cœur,
Et qu'autant que ses yeux son bras est redoutable.
Le roi, qui connaît trop dans ce temps orageux
Ce que peut sur les cœurs un chef si dangereux,
Et qui craint la funeste suite
D'une révolte si subite,
A rassemblé dans son palais
Ce qui lui reste encor de fidèles sujets.
Auprès de lui venez comme eux vous rendre,
Et l'aider à résoudre, en ce péril certain,
Quel parti son âme doit prendre
Pour détourner le cours d'un torrent si prochain.
Ses ordres, pendant son absence,
Doivent faire doubler la garde de ces lieux,
Pour la mettre en état d'opposer sa défense
Aux efforts des séditieux.

CLOTALDE.

Ciel! protecteur des rois, arme-toi pour Basile
Et rends des factieux la fureur inutile.
Que je guide vos pas dans ces rochers affreux;
Evitons cette route, elle est trop difficile.
Ce sentier est plus court et bien moins périlleux.
(Il s'en va avec Ulric.)

SCÈNE V

ARLEQUIN, mettant la tête à une fenêtre de la tour.

Ah! par cette lucarne exhalons notre rage,
Et tâchons de prendre un peu l'air.
Je perds mon temps à regarder, j'enrage;
Et, pour être logé dans un sixième étage,
Je n'en vois pas plus clair.
Quoique de nous les cieux semblent être assez proches,
J'en apercois à peine un faible échantillon.
Mais quels cris redoublés font retentir ces roches

Et font faire aux échos un affreux carillon?
Ce sont des gens armés! Qui diantre les amène?

SCÈNE VI

ARLEQUIN, RODERIC, Soldats.

RODERIC.
Vive, vive Sigismond!
ARLEQUIN.
Di,
Que lui veux-tu donc, mon ami?
Et qui te fait crier jusqu'à perte d'haleine?
RODERIC.
Êtes-vous le prince, seigneur?
ARLEQUIN.
C'est selon; apprends-moi ce que tu veux lui dire?
RODERIC.
L'illustre Sophronie, armée en sa faveur,
De rompre sa prison a chargé ma valeur
Et l'a fait proclamer souverain de l'empire.
ARLEQUIN.
En ce cas-là, je suis le prince Sigismond.
Brisez mes fers et vengez mon affront.
RODERIC, répète.
Brisons ses fers et vengeons son affront.
ARLEQUIN.
Holà! eh donc! messieurs, doucement, prenez garde,
Vous allez renverser la tour:
Les murs n'en valent rien; et songez en ce jour
Que c'est votre vrai roi que ce péril regarde.
RODERIC, après l'avoir mis en liberté.
Souffrez que vos sujets, soumis, humiliés,
Se prosternent tous à vos pieds.
(Ils se prosternent tous aux pieds d'Arlequin.)
ARLEQUIN, à part.
Profitons de l'erreur; et, sous cet habit mince,
Jouissons un moment du plaisir d'être prince.
Je trouve ce métier fort doux.

RODERIC.

Seigneur, le temps est cher, et la gloire vous presse
De joindre au plus tôt la princesse.
Elle conduit le peuple et doit vaincre pour vous;
Nous allons sur vos pas nous exposer aux coups.

ARLEQUIN.

Je suis trop prudent pour vous croire:
Allez; quand vous aurez remporté la victoire,
Vous reviendrez me le faire savoir...
En attendant je vais ici m'asseoir.

RODERIC.

Grand roi, vous faites voir une prudence extrême,
Et jamais... Mais voici la princesse elle-même;
Elle a franchi pour vous l'horreur de ces déserts.

SCÈNE VII

SOPHRONIE, ARLEQUIN, RODERIC, SOLDATS.

SOPHRONIE, à Roderic.

Du prince Sigismond a-t-on brisé les fers?

RODERIC, montrant Arlequin.

Madame, le voilà prêt à monter au trône.

SOPHRONIE.

Ce n'est pas là le prince.

RODERIC.

Un tel discours m'étonne.

(A Arlequin.)

Ce n'est donc pas vous?

ARLEQUIN.

Non; mais je suis son cadet,
Et vous voyez en ma personne
Le prince Sigismondinet.
C'est là l'appartement où mon frère demeure,
Et je vais y mener madame tout à l'heure.

SOPHRONIE.

Je frémis à l'aspect de ce cachot profond!
Soldats, secondez tous le transport qui m'entraîne.

ARLEQUIN.

De briser cette porte épargnez-vous la peine;
Je vois sortir le prince Sigismond.

SCÈNE VIII

SIGISMOND, SOPHRONIE, ARLEQUIN, RODERIC, Soldats.

SIGISMOND.

Qui remplit donc ces lieux d'une rumeur soudaine?

SOPHRONIE.

Ah! prince, en quel état vous offrez-vous à moi?
L'heureuse Sophronie aura du moins la gloire
De briser de sa main les chaînes de son roi
Et d'affranchir ses jours d'une prison si noire.

SIGISMOND.

Que vois-je? ma princesse, au fond de ces déserts,
Vient rompre elle-même nos fers!
Elle s'arme pour moi dans ce jour favorable!
Qu'un trait si généreux me la rend adorable!
Et qui peut m'acquitter des biens que j'en reçois?
Dieux trompeurs! par un rêve aimable
Ne m'abusez-vous pas une seconde fois?
Mon bonheur est trop grand pour être véritable!
Je dors encor, sans doute, et tout ce que je vois
N'est rien qu'un fantôme agréable.

ARLEQUIN.

Prince, ne doutez point, c'est un bonheur palpable.

SOPHRONIE.

Ce n'est point un songe, seigneur,
Je vous parle en effet, et je suis Sophronie,
Qui, pour vous couronner, veux prodiguer ma vie.
Vous êtes de Basile unique successeur:
En vain ce roi, frappé d'une aveugle terreur,
Veut transporter vos droits au duc de Moscovie;
Tout l'Etat avec moi s'arme en votre faveur;
Venez, volez au trône, où je vais vous conduire.

SIGISMOND.

Non, je suis détompé d'une vaine grandeur
Qui n'a qu'un faux éclat, qu'un instant peut détruire;
Et j'ai trop fait l'essai de son faste imposteur.
Si quelque illusion a sur moi de l'empire,
C'est l'amour qui m'enflamme, il est l'unique erreur
Dont j'aime encore à me laisser séduire ;
Et votre cœur, madame, est le trône ou j'aspire;
C'est de lui seul que dépend mon bonheur,
Ce honheur ne fût-il que l'ouvrage d'un songe,
Pour ne pas m'y livrer il est trop enchanteur;
La vérité ne vaut pas ce mensonge:
Et je le trouve si flatteur
Qu'il me serait cent fois plus agréable
De croire posséder votre cœur dans les fers,
Sans espoir de sortir de cet antre effroyable,
Que de me voir sans lui maître de l'univers.

SOPHRONIE.

Votre félicité n'est pas un vain fantôme,
S'il est vrai que mon cœur vous soit si précieux;
Et les effets bientôt vont prouver à vos yeux
Qu'il est votre sujet avec tout ce royaume.

SIGISMOND.

Quoi! je serais aimé! je me verrais heureux!

SOPHRONIE.

Oui, prince, il n'est plus temps de taire
Un feu que le péril a contraint d'éclater.
Ce que pour vous mon bras vient de tenter
Vous dit trop qu'en ce jour vous avez su me plaire

SIGISMOND.

Grands dieux! en cet instant flatteur,
Si le charmant aveu qui frappe mon oreille
N'est que l'effet d'un songe séducteur,
Faites que Sigismond jamais ne se réveille!
Mais s'il veille au contraire, au gré de ses souhaits,
Éloignez de ses yeux le sommeil pour jamais.

SOPHRONIE.

Vous veillez, croyez-en ma flamme,
Et, comme sur l'Etat, vous régnez sur mon âme;

L'un et l'autre vous offre un empire réel.
Si tout ce que je dis vous semble une chimère,
Si votre esprit persiste en ce doute cruel,
Et n'en croit pas une amante sincère
Qui franchit pour vous seul la bienséance austère,
Refuse Fédéric, et le trône avec lui;
Qui, pour vous élever à ce trône aujourd'hui,
S'arme contre ce prince et combat votre père;
Jettez les yeux, seigneur, sur tout le peuple armé
Pour votre cause légitime.
Voyez-le de ces monts couvrir toute la cime;
Venez et montrez-vous à ce peuple charmé;
Votre destin par lui vous sera confirmé.
Marchons, il n'attend plus que vos ordres pour vaincre,
Et, mieux que mes discours, mon bras va vous con-
[vaincre.

SIGISMOND.

C'en est trop; Sigismond est déjà convaincu:
Le moyen de ne pas en croire tant de charmes?
A vous suivre en tout lieu me voilà résolu.
Rien n'arrête mes pas; qu'on me donne des armes.
Pour vous l'offrir je cours au trône qui m'est dû.
Combattant avec vous, la victoire m'est sûre;
D'avoir tant balancé je rougis maintenant;
D'un regard de vos yeux animé seulement,
Mon bras peut triompher de toute la nature;
Et mes cruels tyrans vont sentir dans ce jour
Ce que peut la valeur conduite par l'amour.

SOPHRONIE.

Ah! la vertu doit guider l'un et l'autre.
Votre père est, seigneur, parmi vos ennemis.
Même en le combattant soyez toujours son fils.
Ma gloire désormais est unie à la vôtre;
Elle m'engage à vous représenter
Qu'un roi ne doit jamais se laisser emporter
Aux indignes transports d'une aveugle vengeance;
Qu'il doit vaincre, non pas pour la faire éclater,
Mais pour signaler sa clémence.
Un tyran met sa gloire à tout exterminer;
Mais celle d'un vrai roi consiste à pardonner:

C'est lui qu'il faut choisir pour modèle suprême;
Et songez, quelque ardeur qui vous puisse entraîner,
Que le plus beau triomphe est celui de vous-même.

SIGISMOND.

Qu'il est heureux et qu'il est doux
D'apprendre la vertu de la bouche qu'on aime!
Qu'elle a pour lors de puissance sur nous!
Guidé, belle princesse, à la gloire par vous,
De mes sens égarés je ne crains plus l'ivresse;
En marchant sur vos pas, je suivrai la sagesse.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RODERIC.

RODERIC.

Sans combattre, seigneur, vous venez d'obtenir
Sur votre père une victoire pleine.
Abandonné de tous, contraint de fuir,
Il vient d'être arrêté dans la forêt prochaine:
Avec Clotalde on vous l'amène.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE ROI, SOLDATS.

LE ROI.

Fils coupable, assouvis toute ta cruauté:

. . . .

Le sort te livre ta victime.
Achève d'acomplir sur ton père et ton roi
Ce que les cieux trop vrais lui prédirent de toi.

SIGISMOND.

Je vais, en dépit d'eux, me montrer magnanime,
Et convaincre mon père, en un jour si fameux,
Que les astres malins n'ont sur nous de puissance
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec eux;
Que notre volonté règle leur influence,

Et qu'on est à son gré cruel ou gnéreux.

(Il se jette aux pieds du roi.)

Seigneur, loin de souiller ma gloire
Et de faire éclater un barbare courroux,
Regardez-moi rougir de ma victoire
Et suivre désormais des sentiments plus doux:
Voyez-moi réparer le sort qui vous opprime;
Et, forçant mon étoile, attendre à vos genoux
Le juste châtiment que mérite le crime
De s'être avec l'Etat révolté contre vous.
Prononcez mon arrêt, l'exemple est nécessaire;
Faites-vous justice aujourd'hui.
Un fils qui s'arme contre un père,
Quelque durs traitements qu'il ait soufferts de lui,
Doit subir un trépas sévère.
Frappez, je recevrai le coup sans murmurer,
De votre main encor trop heureux d'expirer.

LE ROI.

Mon fils, un trait si grand et si digne d'estime
Me fait rougir d'avoir trop cru
Les astres que dément votre vertu sublime.
Au lieu de châtiment, mon sceptre vous est dû.
Qui sait se vaincre ainsi mérite la couronne.
Après ce changement, qui m'enchante et m'étonne,
Régnez sur mes Etats, que vous avez conquis
Par la force bien moins que par votre clémence;
Et que le bien public soit votre récompense.
De l'empire à vos yeux pour relever le prix,
Possédez avec lui cette aimable princesse.
Vous rendant tous heureux, mes vœux seront rem- [plis.
Je ne veux me livrer, dans ma douce vieillesse,
Qu'au bonheur d'être père et d'avoir un tel fils.

SIGISMOND.

Seigneur, à vos bontés votre fils trop sensible
Ne prend en main les rênes de l'Etat
Que pour en soutenir tout le fardeau pénible,
Et pour vous en laisser la gloire et tout l'éclat.
Et vous, illustre Sophronie,
Vous qui m'avez appris à triompher de moi,

Vous l'auteur généreux du repos de ma vie,
C'est pour vous couronner que je veux être roi :
Je ne fais que vous rendre un bien que je vous doi :
Votre main précieuse est le seul que j'envie.
De souverain le titre ne m'est doux
Que pour mieux mériter celui de votre époux.

SOPHRONIE.

Mon bonheur est parfait, si je comble le vôtre ;
Je haïrais le sceptre, en le tenant d'un autre.

SIGISMOND, à Clotalde.

Approche, noble défenseur
Du roi mon père et ton maître,
Le zèle que pour lui ton âme a fait paraître
Ne peut être payé de toute ma faveur.

LE ROI.

Mon fils, cette conduite, aussi sage qu'auguste,
Annonce à vos sujets le règne d'un roi juste.

SIGISMOND.

C'est l'heureux fruit de vos rigueurs ;
Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs
Ne sont qu'une chimère où le sommeil nous plonge ;
Qu'excepté la vertu tout n'est rien que mensonge ;
Que notre prévoyance est un tissu d'erreurs,
Notre espoir un fantôme, et notre vie un songe.



TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Ah! riguingo! — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Ah! si j'étais p'tite alouette grise!	—	—
Ah! s'il est dans notre village un berger	CHARDINI	FLORIAN
Ah! tu sortiras, biquette, biquette	Anonyme	Anonyme
Ah! voilà la vie suivie que les moines font.	—	—
Ah! vous dirai-je, maman?	RAMEAU	—
Aimable et belle, à ma voix, un cœur fidèle.	DALAYRAC	*Adolp. Clara*
Aimez, vous avez quinze ans	ROUSSEAU	MONCRIF
A la fête du hameau.	DUMINIL	DUMINIL
Alexis, depuis deux ans adorait Glycère.	ROUSSEAU	DELABORDE
Allez-vous-en, gens de la noce, chacun chez vous.	RAMEAU	Anonyme
Allons danser sous les ormeaux.	ROUSSEAU	*Devin*
Amant (l') discret. — Dans ma cabane obscure.	—	Latteignant
Amants qui vous plaignez des rigueurs, etc.	GRÉTRY	*Midas*
Amaryllis. — Tu crois, ô beau soleil... (1620).	LOUIS XIII	Anonyme
Ami (l') du plaisir.—Je ne suis né roi ni prince.	MOURET	HAGUENIER
Ami, laisse la tendresse.	MONSIGNY	*Roi et Ferm.*
Amis, ne vous effrayez pas	DALAYRAC	*Camille*
Amitié (l') vive et pure.	GRÉTRY	*Colinette*
Amour (l') captif. — Sous un ormeau.	PHILIDOR	FAVART
Amour (l') charmait ma vie.	ALBANÈSE	LA HARPE
Amour (l') est un enfant trompeur	MARTINI	BOUFFLERS
Amour (l') fuit les lambris dorés	MONSIGNY	*Aline*
Amour me tient en servage	ROUSSEAU	DE LEYRE
Annette, à l'âge de quinze ans.	MARTINI	*Annette*
A Paris, loin de sa mère.	GAVEAUX	*Traité nul*
A peine aux autels.	SALIERI	*Danaïdes*
A quatorze ans qu'on est novice!	Anonyme	GRESSET
Arbre charmant qui me rappelle	DEVIENNE	FLORIAN
Arlequin et Polichinelle. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
A Roncevaux.—Chœur, avec notice historique.	GRÉTRY	*Guil. Tell*
A Toulouse il fut une belle. Clémence Isaure.	DEVIENNE	FLORIAN
A trompeur trompeur et demi.	Anonyme	PANARD
Au bien suprême je touchais.	GRÉTRY	*Lucile*
Au bord d'une fontaine.	ALBANÈSE	BERTAUT
Au cabaret. — A boire je passe ma vie.	ERMEL	LUCET
Au clair de la lune, mon ami Pierrot	LULLI	LULLI
Au joli mois de mai, vive la rose!	Anonyme	Anonyme
Au noir chagrin qui me dévore.	PICCINNI	*Didon*
Auprès de Barcelone.—Un jour de cet automne	DALAYRAC	*La Soirée*
Aussitôt que je t'aperçois mon cœur bat, etc.	—	*Azémia*
Aussitôt que la lumière a redoré nos coteaux.	Anonyme	M[tre] ADAM
Autant en emporte le vent.	CAMPRA	DORAT
Auvergnats (les). — Au fond d'un bois.	GRÉTRY	*Le Rival*
Aux plaisirs! aux délices!	GUÉDRON	Anonyme
Avant d'avoir vu ce mortel	DALAYRAC	*Roméo*
Aventure (l') de Manon.	DUMINIL	AUDE
Avoine (l'). — Ancienne ronde populaire.	Anonyme	Anonyme
A voyager passant sa vie, un vieillard.	SOLIÉ	SÉGUR
Avril, l'espoir des mois et des bois	ROUSSEAU	G[al] BERNARD
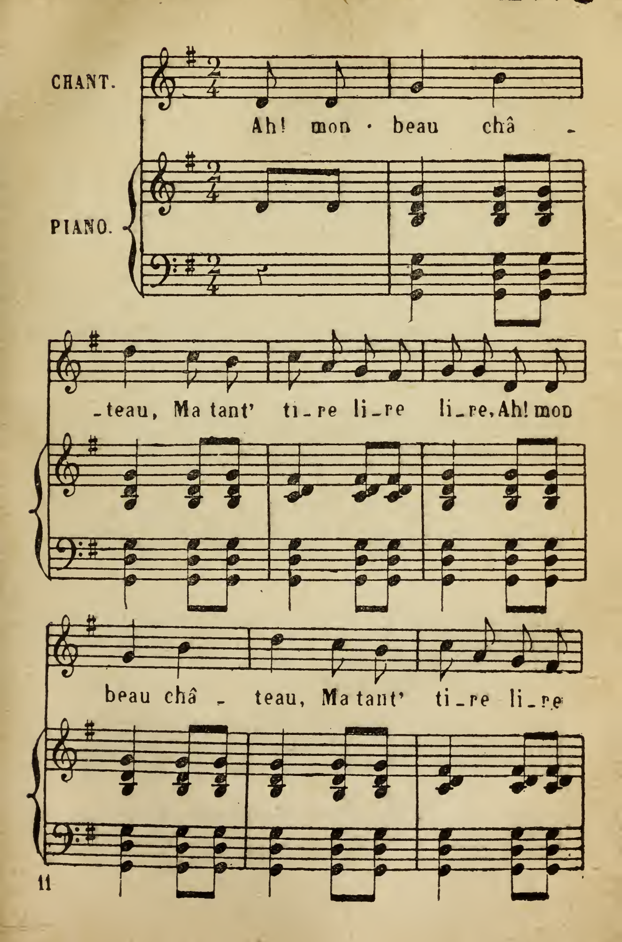
TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
B		
Babet, que t'es gentille!	PHILIDOR	SEDAINE
Bacchus chez Grégoire	RAMEAU	PANARD
Ballet (le) des Savoyards.	Anonyme	Anonyme
Barque (la) à Caron. — Ah! que l'amour...	—	GOUFFÉ
Beau (le) laurier de France. Ronde enfantine.	—	Anonyme
Beau (le) Léandre.	—	—
Bégayeur (le). — Pour nous mettre en train.	Anonyme	PANARD
Bélisaire (la romance de)	GARAT	LEMERCIER
Belle Bourbonnaise (la).	Air italien	Anonyme
Belle (la) lavandière.	—	DE LOULAY
Belle rose que j'arrose.	FLOQUET	DE CHABANE
Béni soit Dieu : l'année est bonne! (16e siècle).	Anonyme	VOITURE
Berger (le) patient. — J'aime une ingrate.	LUSSE	FAVART
Berger (le) roi. — Sur un trône de fougère.	Anonyme	Anonyme
Bizarreries (les).	ROUSSEAU	COLLÉ
Bois épais, redouble ton ombre.	LULLI	*Amadis*
Bois (le) joli, Mesdames. — Devinez!	Anonyme	Anonyme
Bonjour, mon ami Vincent, la tante, etc.	—	—
Bonne aventure (la), o gué!	CHARDINI	DANCOURT
Bonnet (le). — Air du Ballet des Pierrots.	Anonyme	ARTIGNAC
Bon roi Dagobert (le). — Avec notice.	—	Anonyme
Bonsoir, la Compagnie!	PHILIDOR	Latteignant
Bon (le) vieux temps. — Chacun, etc. (1482).	Anonyme	D'AUVERGNE
Bon (le) vin, la franche gaîté sont à table	—	Anonyme
Bossus. — Depuis longtemps je me suis aperçu.	—	SANTEUIL
Boudoir d'Aspasie (le).	CAMPRA	DUMINIL
Boulangère (la) a des ecus	Mondouville	GALLET
Bouquet (le) à ma mère	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Bouton de rose, tu seras plus heureux que	PRADHER	Mme BOURDIC
Brigitte la fleurie. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Buveur (le) latiniste.	—	PANARD
Buvons! — Air : Ah! le bel oiseau, maman!	—	MOREL
Buvons, mes chers amis, buvons!	LULLI	MOLIÈRE
C		
Cadet Rousselle est bon enfant.	Anonyme	Anonyme
Ça fait toujours plaisir.	PROPIAC	—
Canne (la) de st Pierre. — Légende populaire.	Anonyme	Anonyme
Ça n' se peut pas. — Un jour Lucas, etc.	DUMINIL	DUMINIL
Cécilia. — Mon père n'avait d'enfant que moi.	Anonyme	Anonyme
Ce mouchoir, belle Raimonde.	DUMINIL	—
C'en est fait : je succombe, ô fortune inhumaine.	ALBANÈSE	FLORIAN
Ce que je désire et ce que j'aime.	—	SÉGUR aîné
Ce qui plaît aux dames.	PHILIDOR	BOUFFLERS
Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit guère.	Anonyme	PANARD
C'est bien à tort.	GRÉTRY	*Colinette*
C'est dans la ville de Bordeaux.	Anonyme	Anonyme
C'est ici que Rose respire.	MONSIGNY	*Rose et Colas*

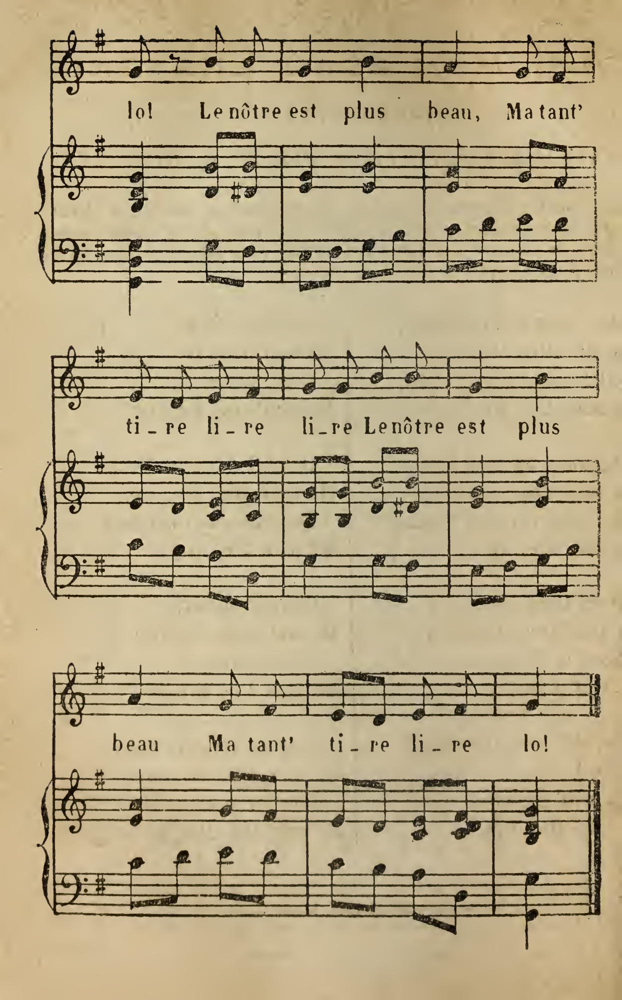
TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
C'est la façon de faire qui fait tout.	Anonyme	Anonyme
C'est l'amour qui fait le monde à la ronde .	CONSTANTIN	D'ARTOIS
C'est le bieau Thomas qu'est l'passeux. . . .	PROPIAC	*Cadichon*
C'est par la messagerie.—Air : Ronde de Metz.	Anonyme	RABUTIN
C'est toujours la même chose.—Ballet Pierrots.	—	ANTIGNAC
C'est un enfant, c'est un enfant.	ROUSSEAU	*Devin*
Cette fleur qui fut l'amante de l'Astre. . . .	MOURET	*Triomp. Sens*
Cet étang, qui s'étend. — Menuet d'Exaudet.	PHILIDOR	FAVART
Chacun avec moi l'avoûra.	DALAYRAC	*Philippe*
Chacun le sien n'est pas de trop.	Anonyme	PANARD
Chacun soupire.	GRÉTRY	*Panurge*
Chaque chose a son temps.	CHAMPEIN	BEAUNOIR
Chanson (la) de la mariée. — Ronde.	Anonyme	Anonyme
Chanson (la) des rues. — Tirlitaine !	—	PANARD
Chansonniers, mes confrères.	GILLIER	Anonyme
Chanson (la) des quenouilles.	Anonyme	—
Chanter, aimer et boire.	—	GALLET
Chantons deux époux.	GRÉTRY	*Lucile*
Chantons CŒTAMINI.	Anonyme	Latteignant
Charbonnier est maitre chez lui.	MONSIGNY	*Arsène*
Charmante Gabrielle, percé de mille dards .	DU CAUROY	HENRI IV
Chevalier (le) du Guet. — Qu'est-c' qui passe	Anonyme	Anonyme
CHŒURS { *d'Athalie.* *d'Esther.* } Musique célèbre (1690).	MOREAU	RACINE
Chose (la) impossible.	Anonyme	PANARD
Ciel (le), mes sœurs.	DEVIENNE	PIIS
Cigale (la) et la Fourmi.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Cinq (les) Sens. — C'est par les yeux, etc. .	JUDIN	LEFEBVRE
Cinquantaine (la).	DELLAMARIA	GALLET
Clarette. — Sur Clarisse, notre amie.	Anonyme	Anonyme
Cloches (les). — Alleluia.	—	PIIS
Cloches (les) du monastère.	GATAYES	Anonyme
Cœurs (les). — Voyez là-bas ces enfants, etc.	Anonyme	BOUFFLERS
Cœurs sensibles, cœurs fidèles.	PAISIELLO	*Le Barbier*
Colas, Colas, sois-moi fidèle.	JUDIN	Anonyme
Colinette au bois s'en alla, la tradéridéra. .	C. JACQUES	C. JACQUES
Colin voulut à Périnette.	SALIERI	*Tarare*
Combien j'ai douce souvenance !	Anonyme	Chateaubriand
Combien vendez-vous vos oignons ? — Ronde.	—	Anonyme
Comédie (la) et la Parodie.	—	PANARD
Commencement (le), le milieu, la fin	SALIERI	*Tarare*
Comment Colin sait-il ?	Anonyme	MARMONTEL
Comment goûter quelque repos ?	DALAYRAC	*Renaud d'Ast*
Comme un enfant.	PICCINNI	*Le Dormeur*
Compagnons de la marjolaine. — Ronde flam.	Anonyme	Anonyme
Compère qu'as-tu vu ? (Les Menteurs)—Ronde.	—	—
Complainte (la) de St Louis. — Un jour, etc. .	—	—
Comte (le) Ory.	—	—
Confiteor (le).—Mon père, je viens devant vous.	DOCHE	*Belle Dorm.*
Conscrit (le) de Corbeil. — Chant populaire.	Anonyme	Anonyme

sera suivi

PARIS — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

MON BEAU CHATEAU





lo! Le nôtre est plus beau, Ma tant'
ti_re li_re li_re Le nôtre est plus
beau Ma tant' ti_re li_re lo!

AH! MON BEAU CHATEAU

Ronde avec jeu

ARRANGÉE POUR PIANO PAR M. A. BLANGY

Les enfants forment deux ronds et chantent en dansant. A chaque tour il se détache un enfant du premier rond pour aller rejoindre l'autre, et le jeu se poursuit ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus du premier cercle qu'une seule personne, que le rond entoure.

Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lire,
Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lo.

Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lire,
Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lo.

Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lire,
Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lo.

Laquell' prendrez-vous?
Ma tant' tire, lire, lire,
Laquell' prendrez-vous?
Ma tant' tire, lire, lo,

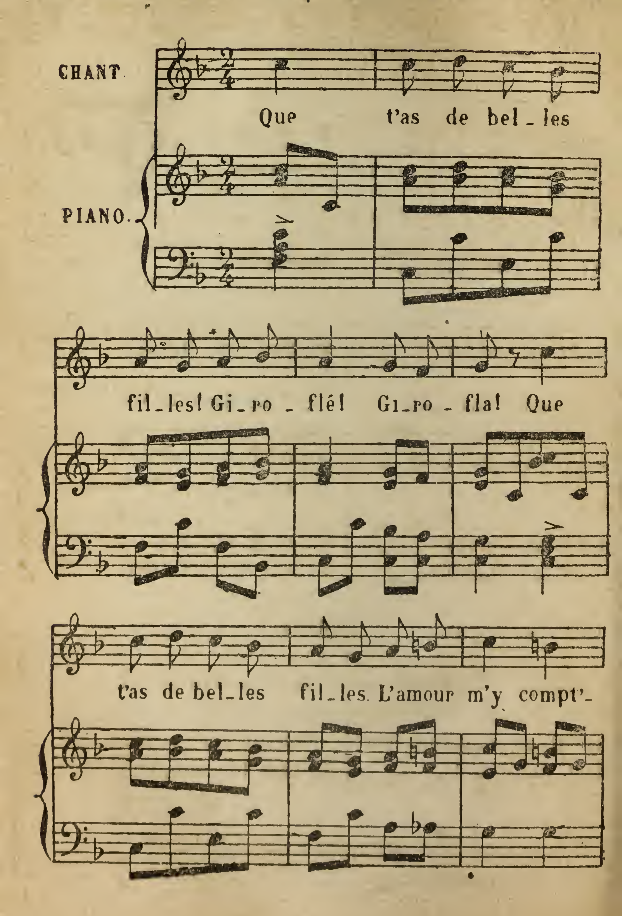
Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lire,
Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lo.

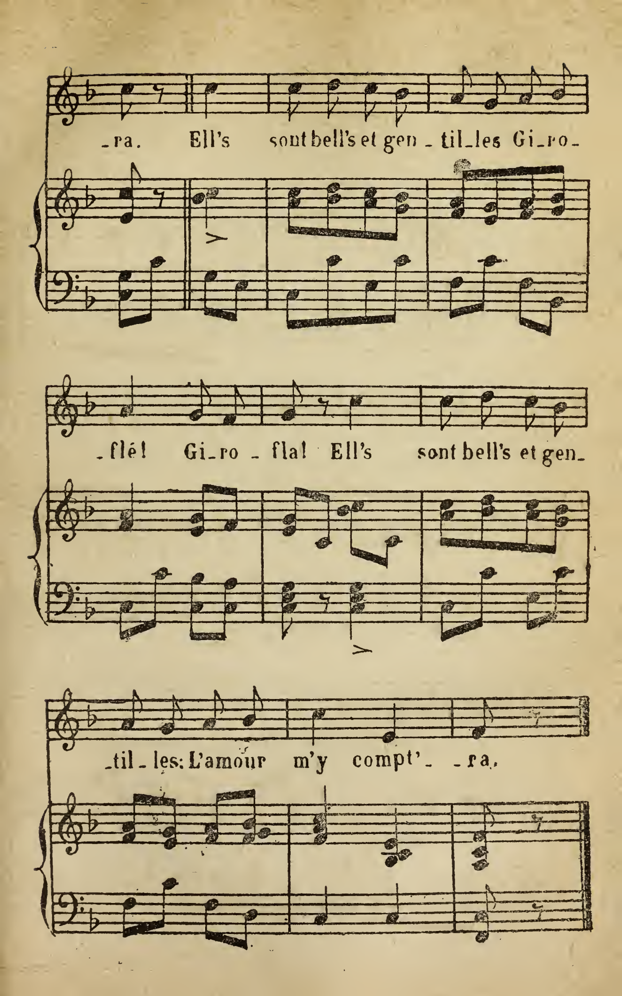
Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire, lire, lire,
Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire, lire, lo.

De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lire
De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lo.

Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lire,
Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lo.

GIROFLÉ, GIROFLA




-ra. Ell's sont bell's et gen - til-les Gi-ro-
-flé! Gi-ro - fla! Ell's sont bell's et gen-
-til - les: L'amour m'y compt'- -ra.

Giroflé, Girofla

Ronde enfantine populaire

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY

Que t'as de belles filles,
Giroflé, girofla :
Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

Ell' sont bell' et gentilles,
Giroflé, etc.

Donne-moi-z'en donc une,
Giroflé, etc.

Pas seul'ment la queu' d'une,
Giroflé, etc.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, etc.

Quoi faire au bois seulette?
Giroflé, etc.

Cueillir la violette,
Giroflé, etc.

Quoi fair' de la violette?
Giroflé, etc.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, etc.

Si le roi t'y rencontre?
Giroflé, etc.

J' lui f'rai trois révérences,
Giroflé, etc.

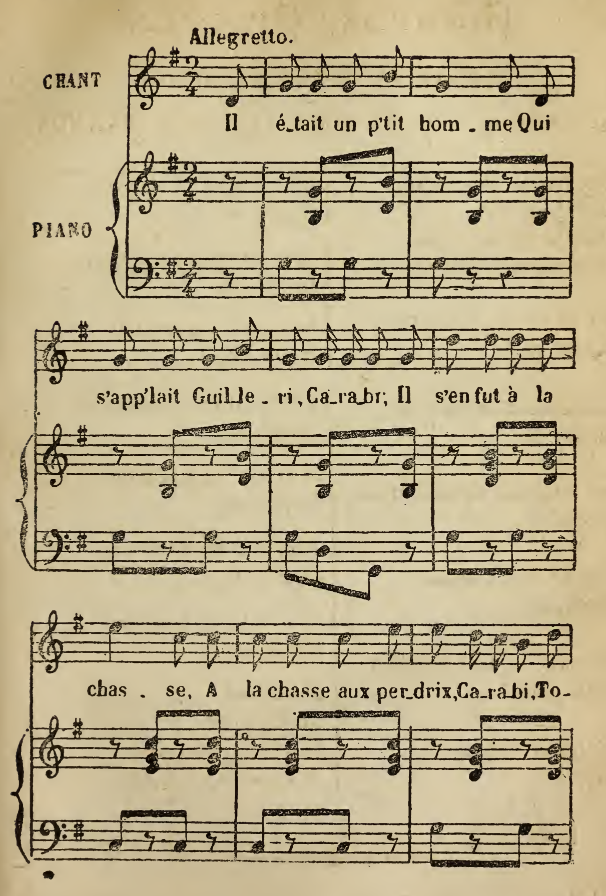
Si la rein' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

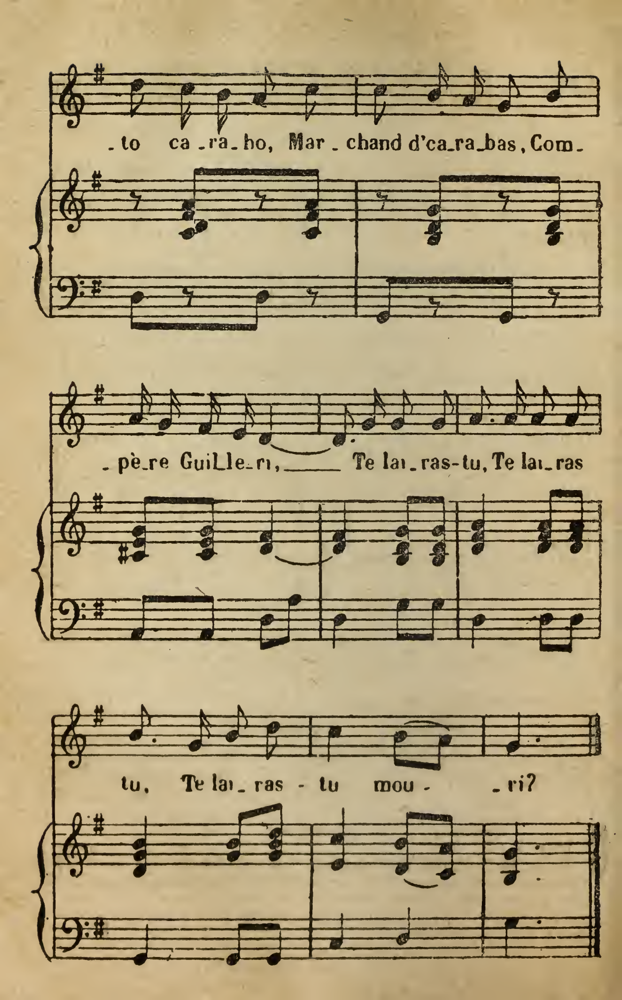
J' lui f'rai six révérences,
Giroflé, etc.

Si le diabl' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla;
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.

GUILLERI, CARABA!




-to ca-ra-ho, Mar-chand d'ca-ra-bas, Com-
-pè-re Guil-le-ri, Te lai-ras-tu, Te lai-ras
tu, Te lai-ras-tu mou- -ri?

GUILLERI,

Ronde centenaire

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi carabi,
Toto carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras-tu (*ter*) mouri?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri,
Carabi,
Titi carabi, etc.

Il monta sur un arbre,
Pour voir ses chiens couri,
Carabi;
La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Titi carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi,
Carabi;
Il se cassa la jambe
Et le bras se démi,
Carabi,
Tibi carabi, etc.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi,
Carabi;
Les dam's de l'hôpitale
Sont arrivé's au brui,
Carabi,
Titi carabi, etc.

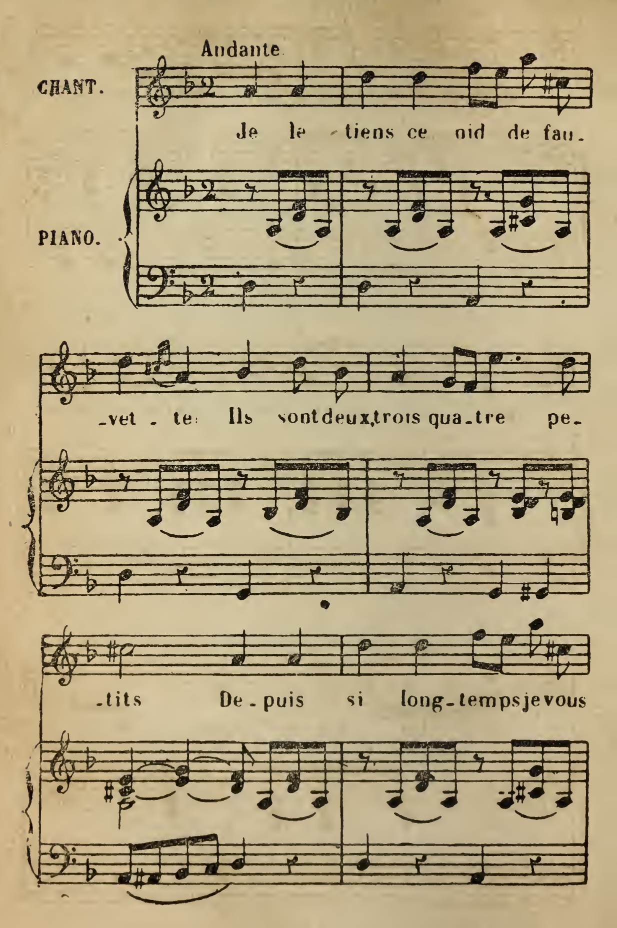
L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi,
Carabi;
On lui banda la jambe
Et le bras lui remi,
Carabi,
Titi carabi, etc.

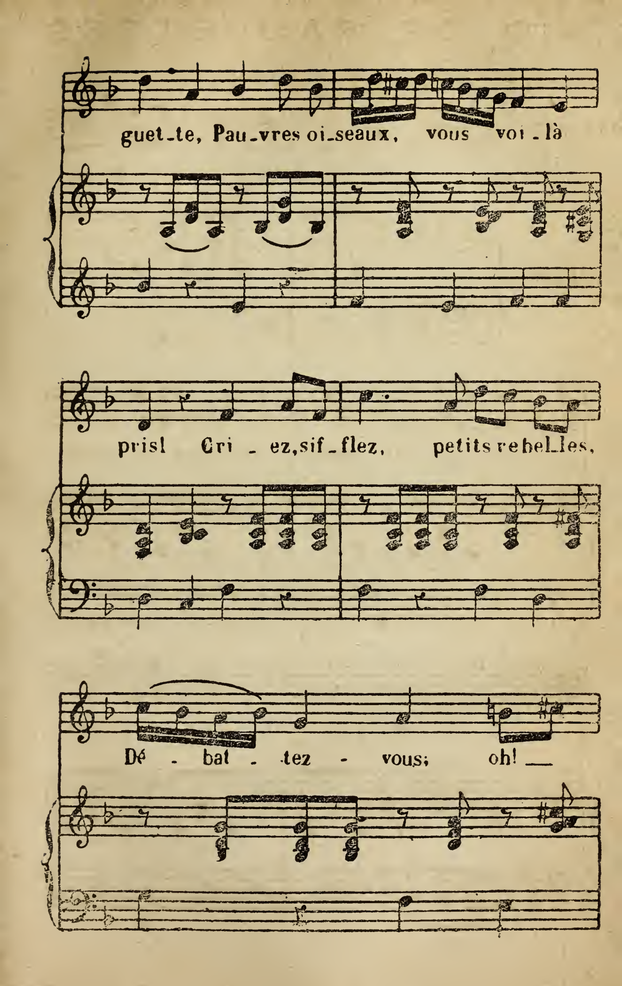
On lui banda la jambe
Et le bras lui remi,
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi,
Carabi,
Tibi carabi, etc.
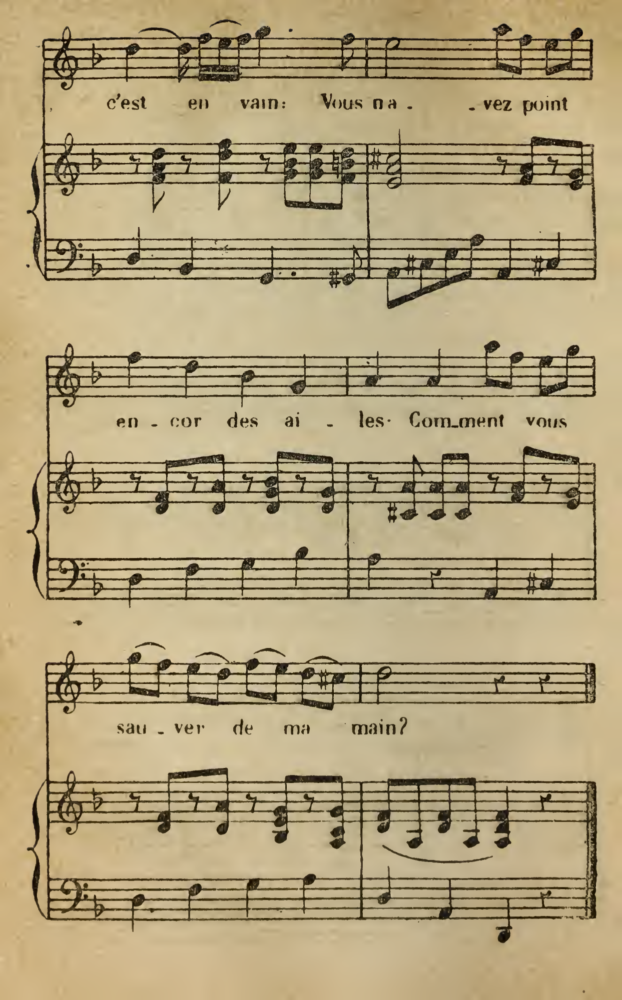
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi,
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Titi carabi,
Toto carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras-tu (*ter*) mouri?

Ce Guillery était-il Breton, un personnage imaginaire ou non, enfin un franc chasseur de perdrix? La tradition de cette facétie a, depuis plus d'un siècle, passé de bouche en bouche, sans qu'on ait pu savoir pourquoi ni comment. Dans cinquante ans, on en dira peut-être autant du fameux *Sire de Framboisy*.

NID DE FAUVETTES




guet_te, Pau_vres oi_seaux, vous voi _ là
pris! Cri _ ez,sif_flez, petits rebel_les,
Dé - bat - tez - vous; oh! __


c'est en vain: Vous n'a - vez point
en - cor des ai - les. Com_ment vous
sau - ver de ma main?

LE NID DE FAUVETTES

Paroles de Berquin, — musique d'Albanèse

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO DE M. A. BLANGY

Je le tiens ce nid de fauvette :
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez point encor des ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère ?
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans nos vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir !

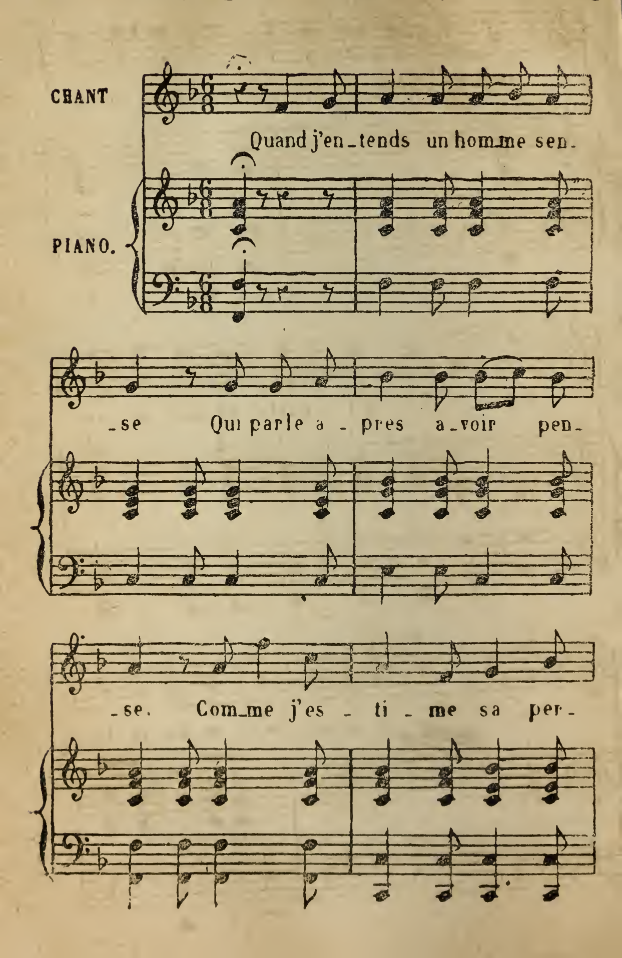
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non ! les voici, je vous les rends.
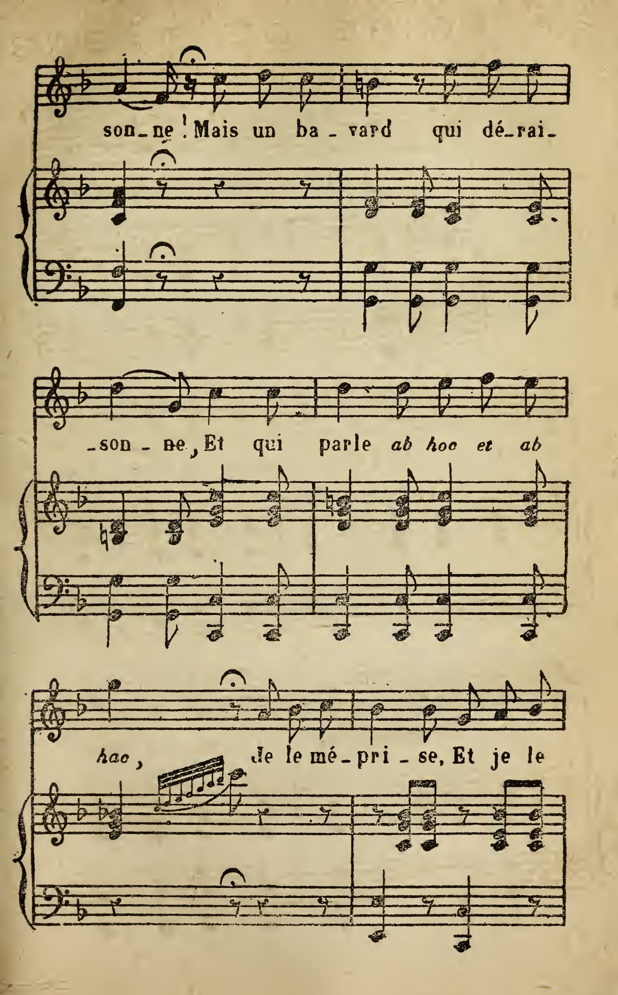
Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

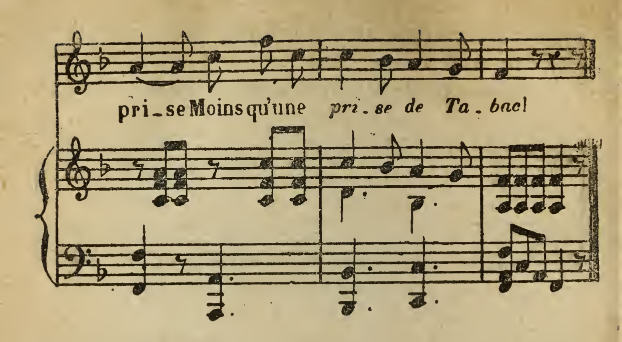
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

Idylle aussi naïve qu'innocente, qui jouit, dans son temps, d'un grand succès ; c'est à ce titre que nous la publions. Oh ! comme le siècle d'aujourd'hui prendrait en pitié de pareilles innocences ! Pauvre Berquin ! pauvre ami des enfants !

LA PRISE DE TABAC




son_ne ! Mais un ba _ vard qui dé_rai_
_son _ ne , Et qui parle ab hoo et ab
hao , Je le mé_pri _ se, Et je le



LA PRISE DE TABAC

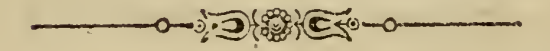
AIR DU *Comte d'Albert*, — OPÉRA DE GRÉTRY

ARRANGÉ POUR PIANO PAR M. M. LASSIMONNE

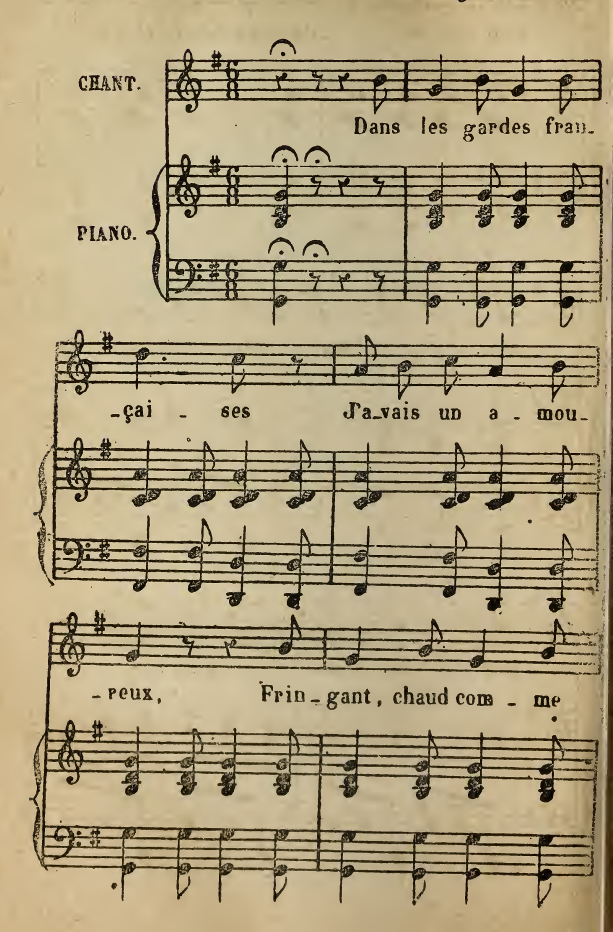
Quand j'entends un homme sensé,
Qui parle après avoir pensé,
Comme j'estime sa personne!
Mais un bavard qui déraisonne,
Et qui parle *ab hoc et ab hac*,
Je le méprise
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.

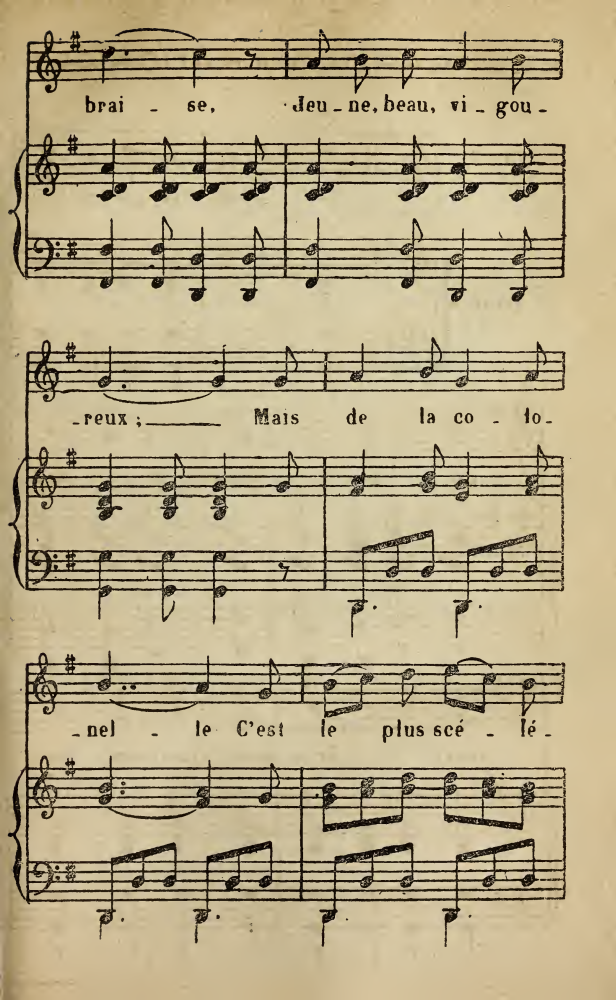
J'ai le respect le plus profond
Pour tout homme qui porte un nom
S'il l'honore par sa conduite;
Mais un homme sans nul mérite,
Descendît-il d'un Armagnac,
Je le méprise
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.
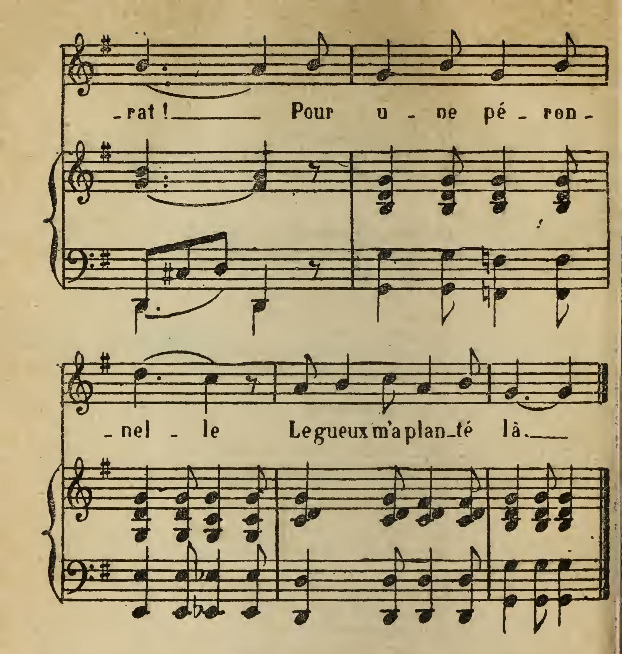
Ah! que j'aime une belle enfant
Qui de l'amour ne se défend
Que pour n'être jamais légère!
Mais la femme qui cherche à plaire
Pour faire de l'amour un mic-mac,
Je la méprise
Et je la prise
Moins qu'une prise
De tabac.



LES GARDES-FRANÇAISES




brai - se, Jeu - ne, beau, vi - gou -
-reux ; Mais de la co - lo -
-nel - le C'est le plus scé - lé -



Dans les Gardes-Françaises

Chanson grivoise

PAROLES ET MUSIQUE TRÈS-ANCIENNES

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. LASSIMONNE

Dans les gardes-françaises,
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle
C'est le plus scélérat :
Pour une péronnelle,
Le gueux m'a planté là.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs tout inondée
J'ai rempli mon baquet;
Je suis abandonnée,
Mais pour comble d'ennui,
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.
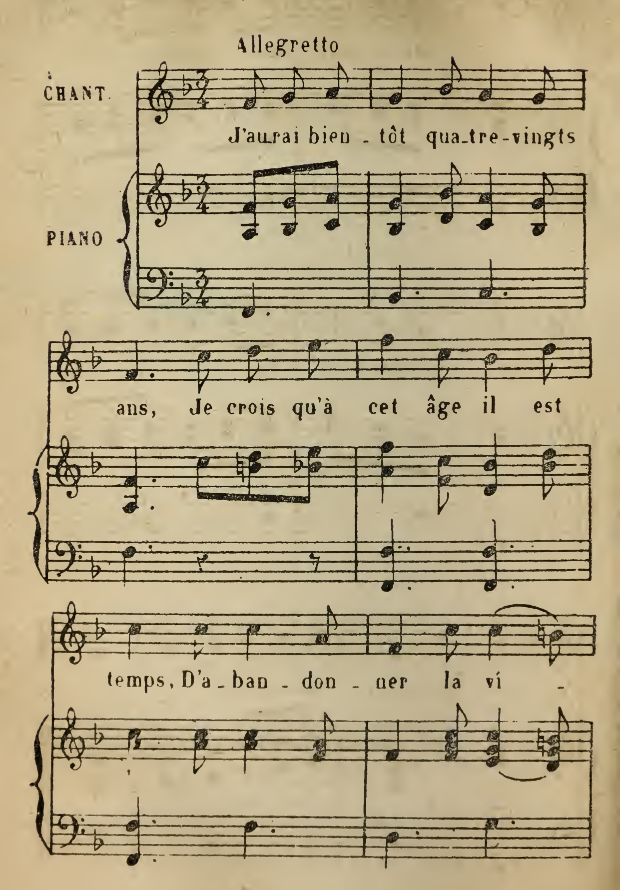
Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc
Et comme un capitaine
La toquante d'argent;
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

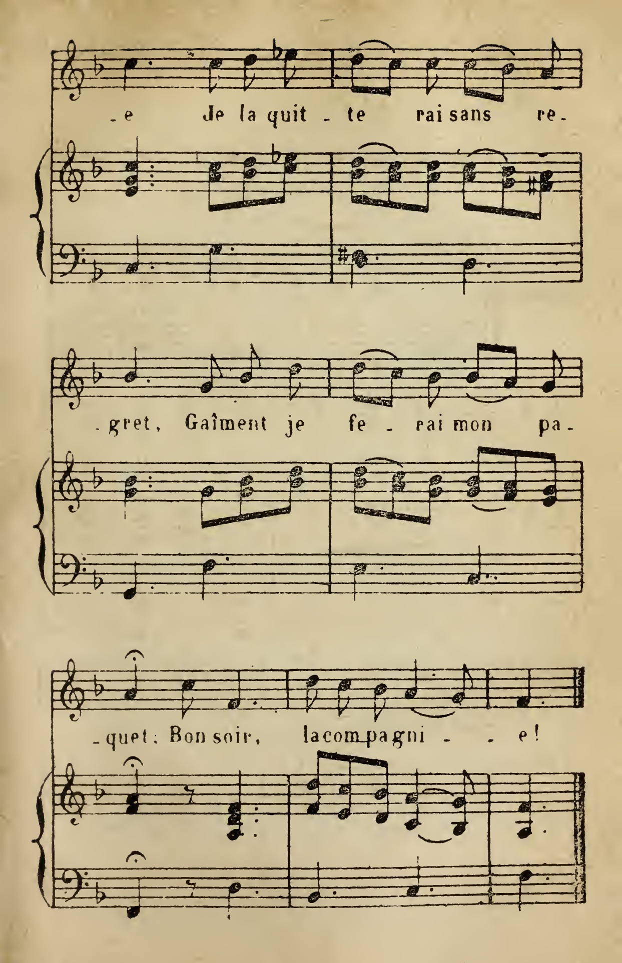
Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante [1],
Tout est au berniquet;
Il retournait mes poches
Sans me laisser un sou;
Ce n'est pas par reproches,
Mais il m'a mangé tout.

La nuit, quand je sommeille,
Je pense à mon coquin;
Le plaisir me réveille
Tenant mon traversin :
La chance est bien tournée !
A présent, c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ta lame tranchante
Perce mon tendre cœur;
Fais périr ton amante,
Et rends-lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien;
J'y passerai l'éponge,
Viens, rentre dans ton bien.

BONSOIR, LA COMPAGNIE




-e Je la quit - te rai sans re-
-gret, Gaîment je fe - rai mon pa-
-quet: Bon soir, la com pa gni - - e!

BONSOIR, LA COMPAGNIE

Paroles de Latteignant, — musique de Philidor

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY

J'aurai bientôt quatre-vingts ans.
Je crois qu'à cet âge il est temps
D'abandonner la vie.
Je la quitterai sans regret,
Gaîment je ferai mon paquet.
Bonsoir, la compagnie.

Quand de chez nous je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai;
Mais en Dieu je me fie,
Il ne peut que me mener bien,
Aussi je n'appréhende rien.
Bonsoir, la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs,
J'en ai gardé les souvenirs,
A présent je m'ennuie.
Mais, quand on n'est plus propre à rien,
L'on se retire et l'on fait bien.
Bonsoir, la compagnie.

Dieu fit tout sans nous consulter,
Rien ne saurait lui résister,
Ma carrière est remplie;
A force de devenir vieux
Peut-on se flatter d'être heureux?
Bonsoir, la compagnie.

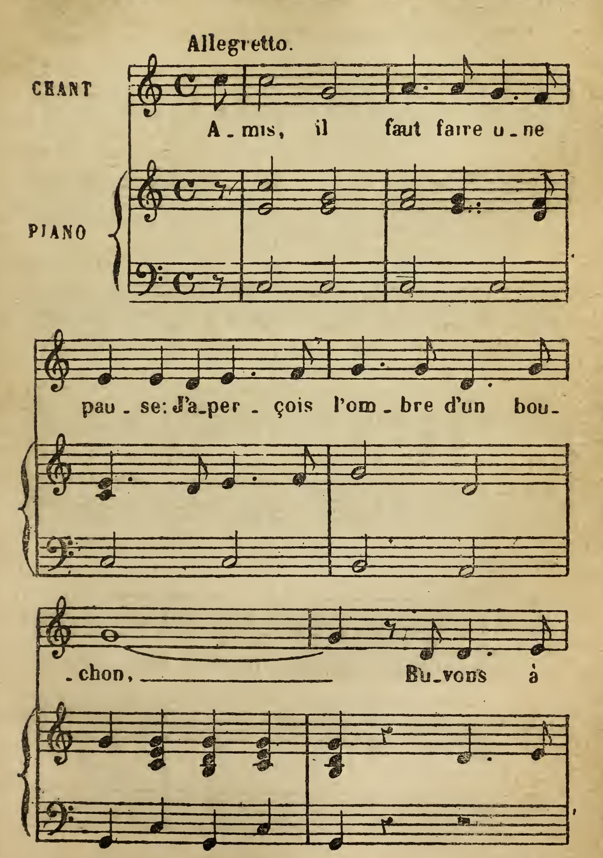
Nul mortel n'est ressuscité
Pour nous dire la vérité
Des biens de l'autre vie,
Une profonde obscurité
Fait le sort de l'humanité.
Bonsoir la compagnie.

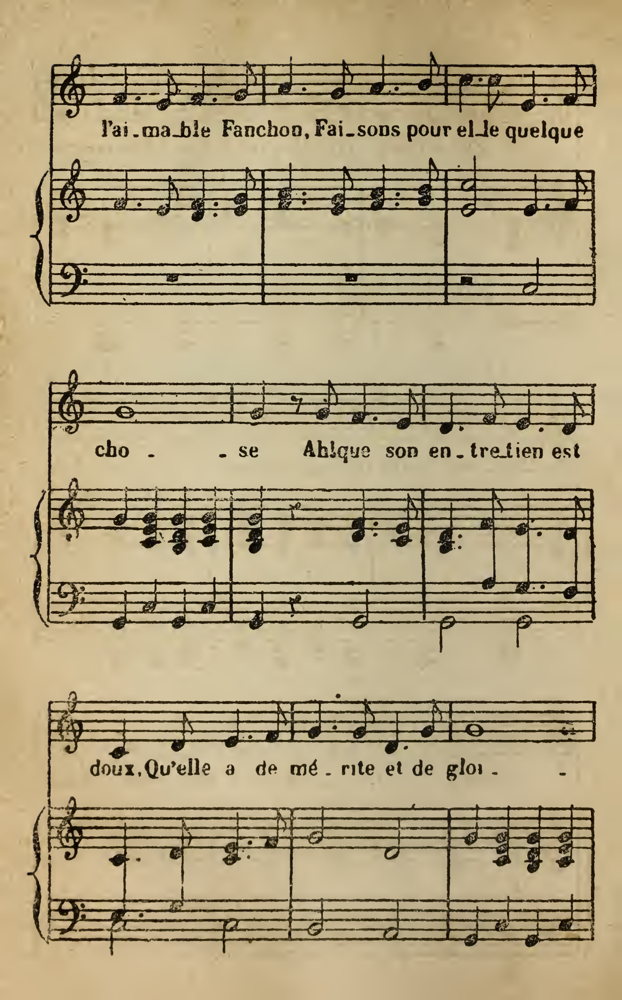
Rien ne périt entièrement,
La mort n'est qu'un changement,
Dit la philosophie;
Que ce système est consolant,
Je chante en adoptant ce plan :
Bonsoir, la compagnie.

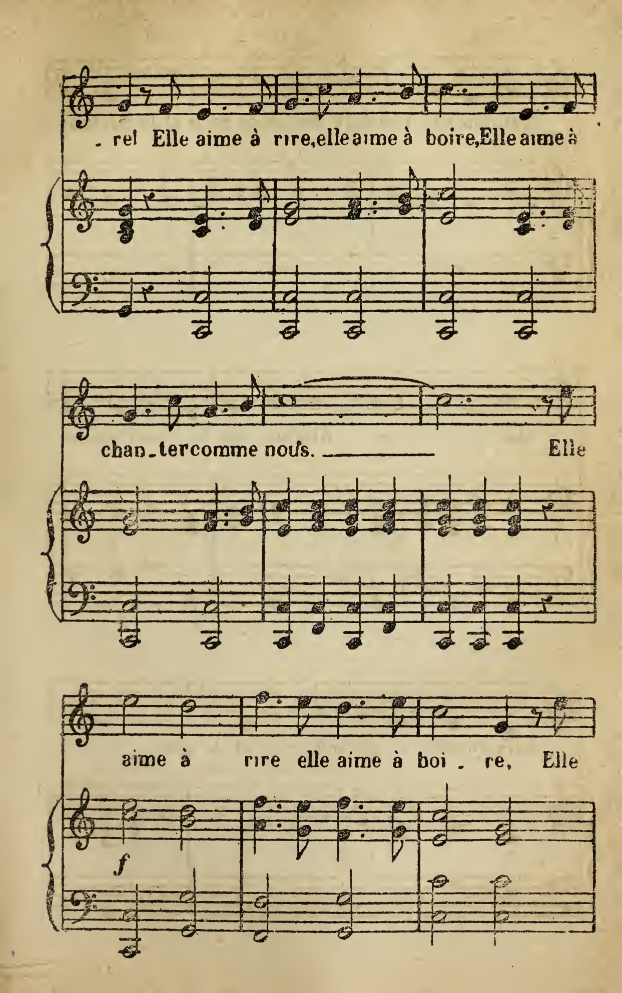
Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir
On lit, on étudie;
Mais, par ma foi, le plus savant
N'est comme moi qu'un ignorant.
Bonsoir, la compagnie.

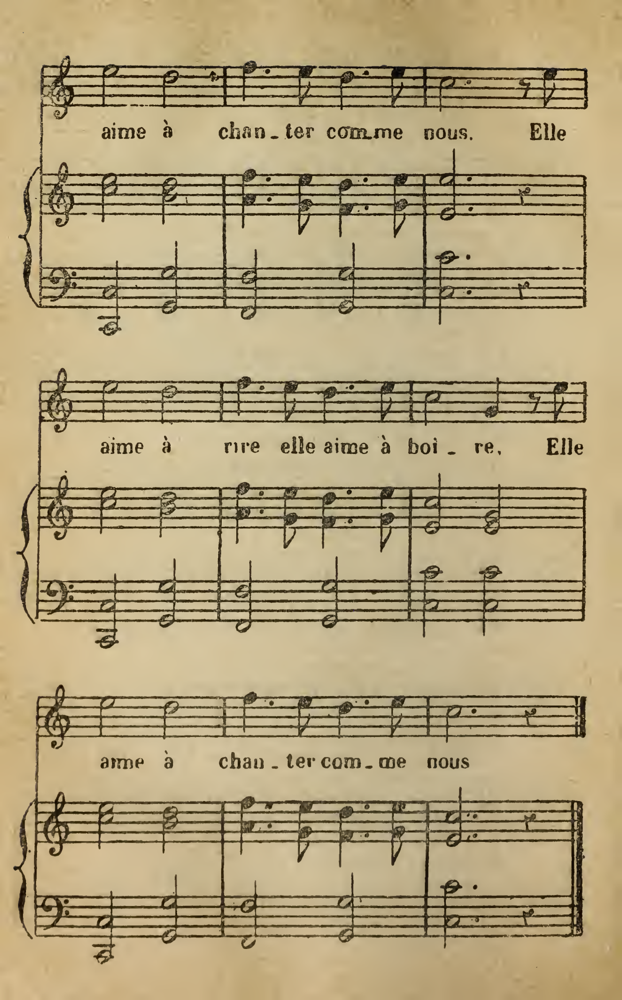
De Latteignant, né à Paris en 1697, mort le 10 janvier 1779. Chanoine de Reims, faiseur de chansons, d'impromptus, de madrigaux.

ELLE AIME A RIRE




l'ai_ma_ble Fanchon, Fai_sons pour el_le quelque
cho - - se Ah! que son en_tre_tien est
doux, Qu'elle a de mé_rite et de gloi - -


- re! Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à
chan_ter comme nous. ________
Elle
aime à rire elle aime à boi _ re, Elle
f


aime à chan_ter com_me nous. Elle
aime à rire elle aime à boi_re. Elle
aime à chan_ter com_me nous

Elle aime a Rire
ELLE AIME A BOIRE

CHANSON DU GÉNÉRAL DE LASSALLE

Air populaire

ARRANGÉ POUR PIANO PAR M. A. BLANGY

Amis, il faut faire une pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin;
Un Allemand fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine:
Ah! que son entretien est doux, etc.

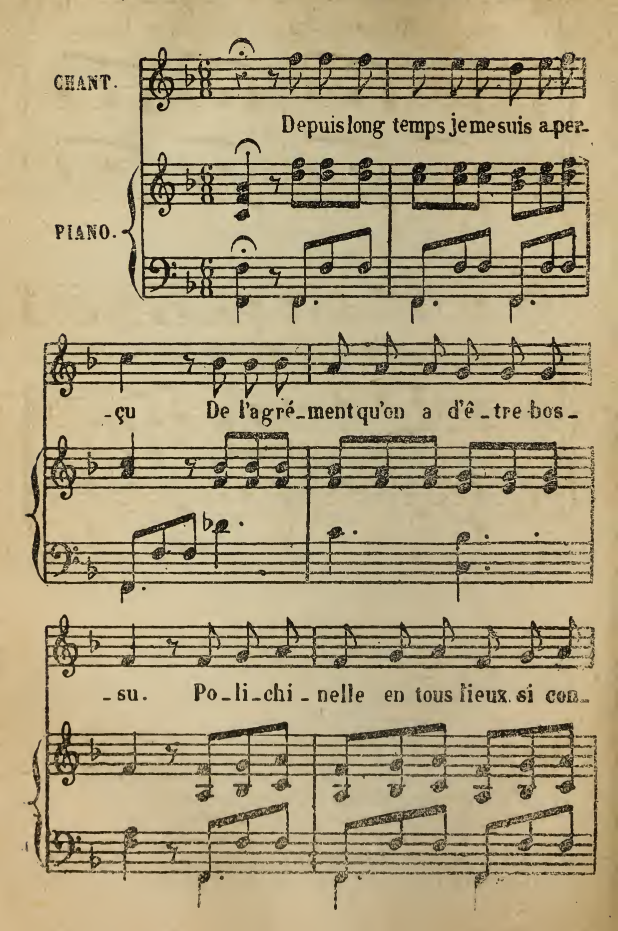
Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade:
Ah! que son entretien est doux, etc.
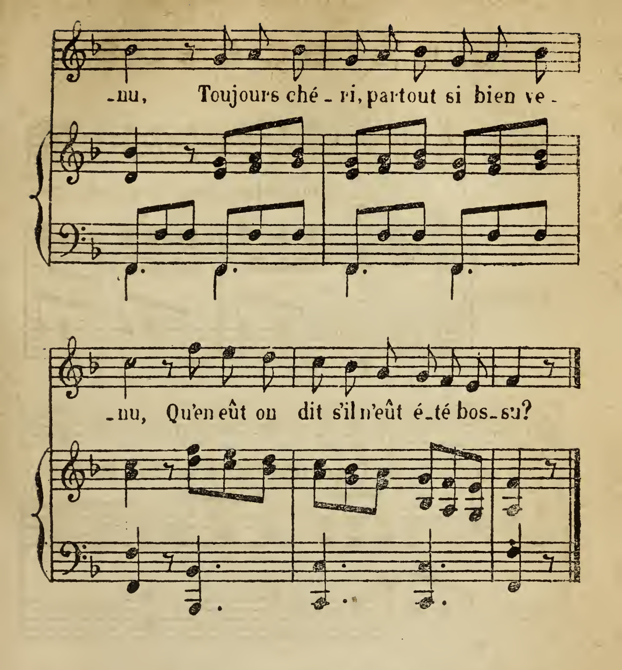
Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle:
Ah! que son entretien est doux, etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset;
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade:
Ah! que son entretien est doux!
Qu'elle a de mérite et de gloire!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Peu de chansons à boire sont devenues plus populaires. Son auteur fut tué en 1809, à Wagram. Il n'avait que trente-quatre ans.

LES BOSSUS


CHANT.
PIANO.
Depuis long temps je me suis a_per_
_çu De l'agré_ment qu'on a d'ê_tre bos_
_su. Po_li_chi_nelle en tous lieux si con_



Les Bossus

PAROLES DE SANTEUIL, — MUSIQUE ANCIENNE

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. LASSIMONNE

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Fait le gros dos parce qu'il est bossu.

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas:
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

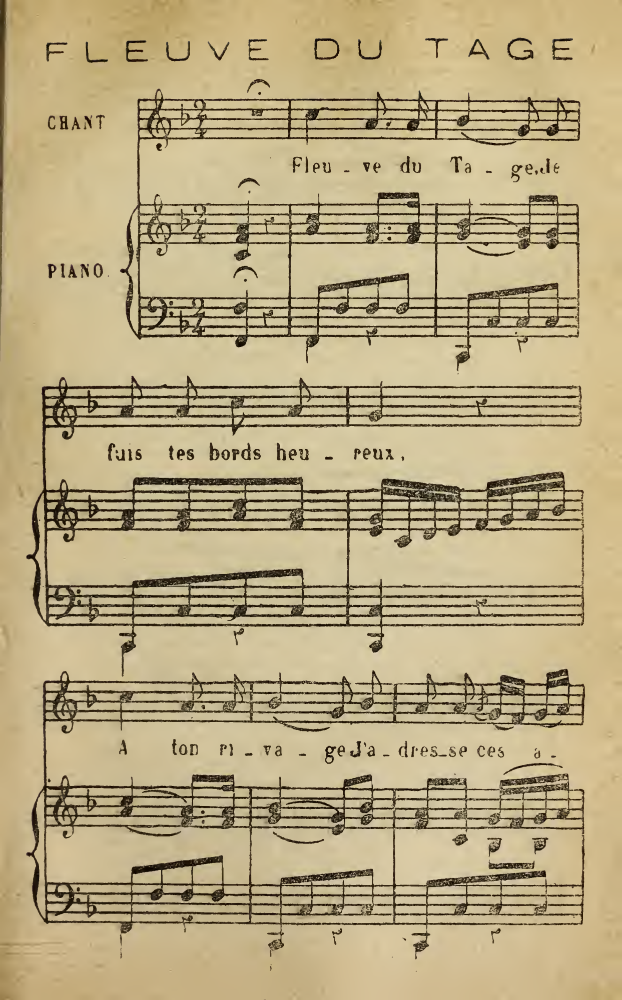
On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
Et leur babil inspire le respect.

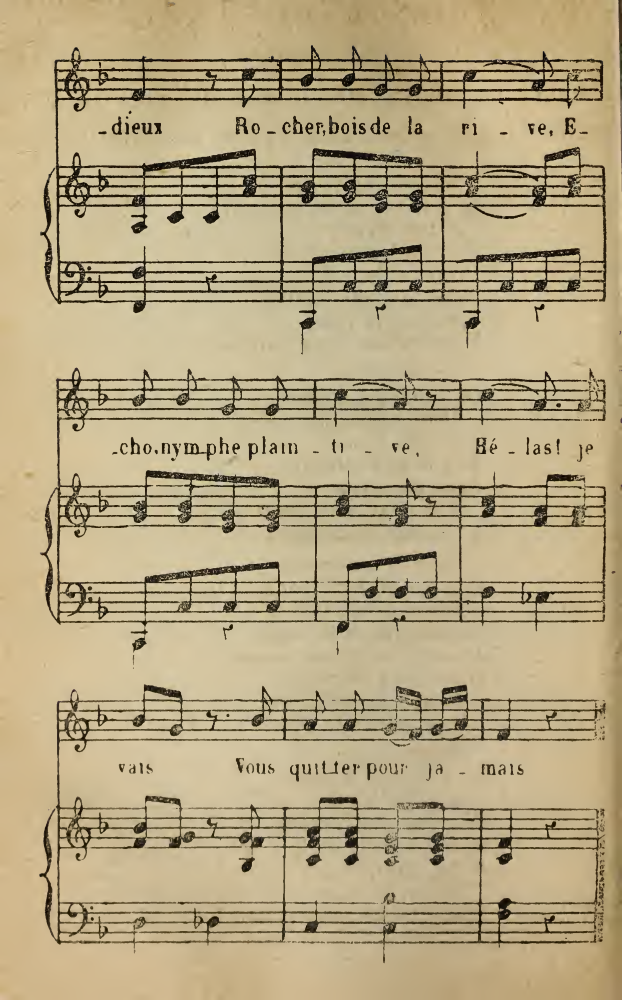
Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Ésope en métal,
Et par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs:
Vive la bosse et vivent les bossus!

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
On le distingue alors qu'il est bossu.


FLEUVE DU TAGE
CHANT
PIANO
Fleu - ve du Ta - ge, de
fuis tes bords heu - reux,
A ton ri - va - ge J'a - dres - se ces a -



-dieux Ro-cher, bois de la ri - ve, E-
-cho, nym-phe plain - ti - ve, Hé - las! je
vais Vous quitter pour ja - mais

Fleuve du Tage

Romance

PAROLES DE DEMEURE, — MUSIQUE DE POLLET

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. LASSIMONNE

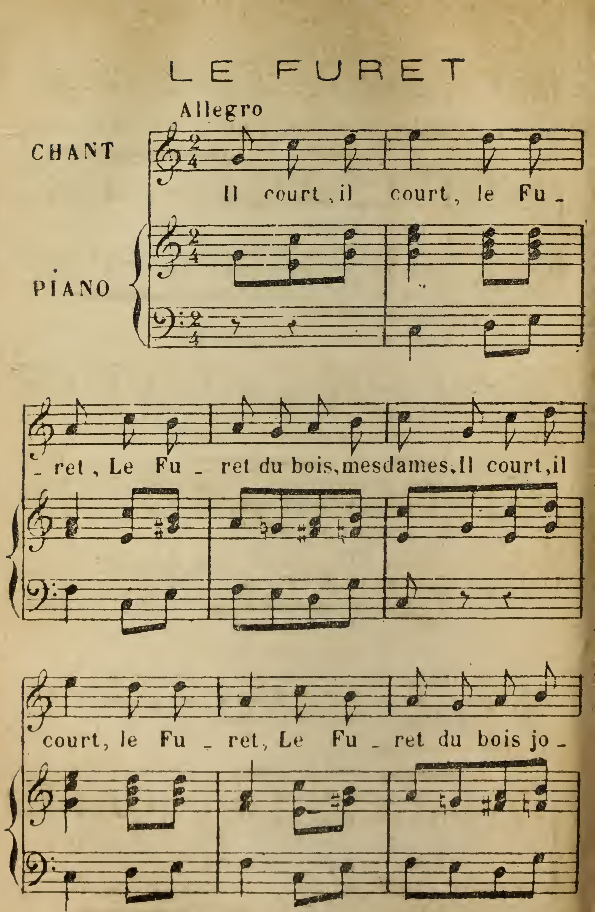
Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux;
A ton rivage
J'adresse mes adieux.
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais !

Grotte jolie,
Où le temps fortuné,
Près de Marie,
A si vite passé,
Ton réduit solitaire,
Asile du mystère,
Fut pour mon cœur
Le séjour du bonheur.

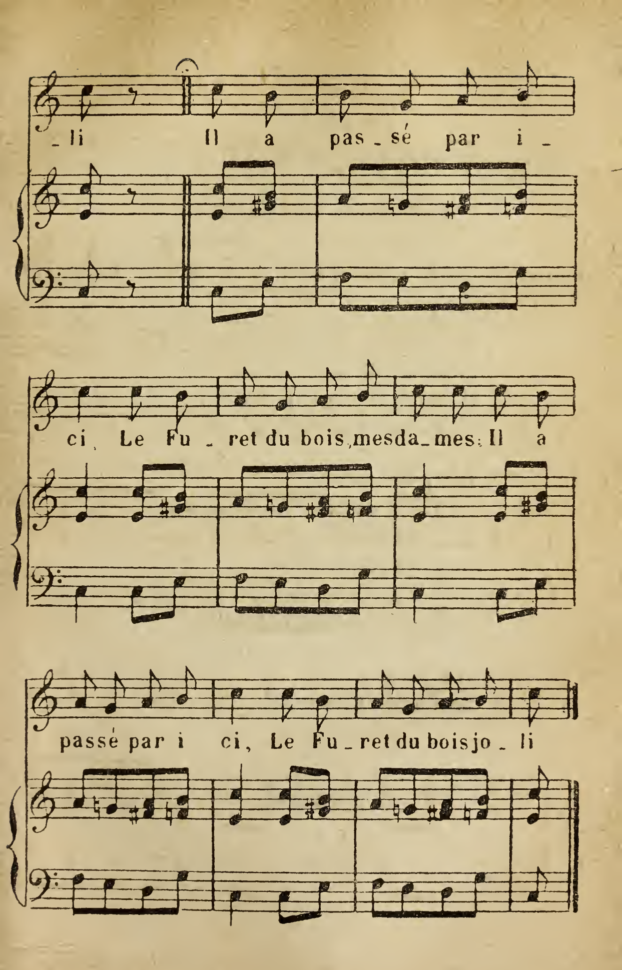
Jour de tendresse
Comme un beau songe a fui;
Jours de tristesse,
De chagrin et d'ennui,
Loin de ma douce amie,
Désormais de ma vie
Vont pour toujours,
Hélas! flétrir le cours.

Terre chérie
Où j'ai reçu le jour,
Comme Marie,
Objet de mon amour;
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais !

LE FURET



Allegro
CHANT
PIANO
Il court, il court, le Fu_
_ret, Le Fu_ret du bois, mesdames, Il court, il
court, le Fu_ret, Le Fu_ret du bois jo_


_li
Il a pas_sé par i_
ci Le Fu_ret du bois,mesda_mes; Il a
passé par i ci, Le Fu_ret du bois jo_li

Le Furet du Bois-Joli

Ronde enfantine

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY

Il court, il court, le Furet,
Le Furet du bois, mesdames;
Il court, il court, le Furet,
Le Furet du Bois-Joli.

Il a passé par ici,
Le Furet du bois, mesdames;
Il a passé par ici,
Le Furet du Bois-Joli.

Il court, il court, le Furet,
Le Furet du bois, mesdames;
Il a passé par ici,
Le Furet du Bois-Joli.

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

BOISSY

LE

MARI GARÇON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1742

AIRS POPULAIRES

ET

CHEFS-D'ŒUVRE LYRIQUES DE LA FRANCE

avec accompagnements

DE PIANO

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE MARI GARÇON

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre, et amoureux de la comtesse.
LÉANDRE, cru frère de la comtesse.
M. DE LA JOIE, médecin.
LA COMTESSE, crue veuve, et femme de Léandre.
CIDALISE, fâcheuse, attachée à la comtesse.
FINETTE, suivante de la comtesse.

(La scène est à Forges, dans un bois.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LÉANDRE, FINETTE.

FINETTE.

Bonjour, monsieur,

LÉANDRE.

Bonjour, Finette ;
Dis, comment se porte ma sœur ?

FINETTE.

Sa santé, monsieur, est parfaite ;
Ses yeux sont d'un brillant ; son teint d'une fraîcheur !
Oh ! ma foi, vive Forge, et ses eaux efficaces,
Pour rendre à la beauté tout son éclat vainqueur.
Dans le sein des plaisirs, on y puise des grâces.

LÉANDRE.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces lieux,
Ma sœur s'est donc bien divertie ?

FINETTE.

Oui, monsieur, on ne peut pas mieux.
Concert, festin, bal, comédie,

LÉANDRE.

J'en ai, vraiment, l'ame ravie.
Mais le bal nuit aux eaux, ainsi que tout festin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris sur elle
C'est par ordre du médecin.
L'aimable homme! C'est un modèle
Que devraient suivre ses rivaux.
Il veut que les buveurs respirent
Le plaisir en tout temps, la joie à tout propos.
Plus on a soin, dit-il, de tracasser les eaux,
Plus elles font de bien, et plus elles transpirent.
Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit,
Il les exhorte, il leur prescrit
De faire surtout bonne chère,
Et de ne dormir que la nuit;
Car le repos du jour est un poison contraire.
Un tel régime est doux autant que salutaire.

LÉANDRE.

Et la comtesse avec plaisir le suit?

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende,
Quand tout le monde ici se réjouit?
L'exemple est si puissant, et sa cour est si grande,
Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.
Vous savez que madame a le pouvoir secret
De fixer toujours auprès d'elle
La foule des honnêtes gens.
Quelque part qu'elle soit, sa douceur naturelle,
Son humeur gaie et ses soins complaisants,
Attirent, sans coquetterie,
Les deux sexes en même temps.
La volonté d'autrui soumet ses sentiments
Et fait la règle de sa vie.

LÉANDRE.

Son esprit trop liant la porte à recevoir

Toute sorte de compagnie :
Elle ferait mieux de l'avoir
Moins nombreuse, mais plus choisie.

FINETTE.

Oh ! le grand nombre divertit.

LÉANDRE.

Je trouve plutôt qu'il ennuie.

FINETTE.

Sa variété, qui me rit,
Amuse les regards et dissipe l'esprit.

LÉANDRE.

Cidalise, dis-moi, n'est elle point partie ?

FINETTE.

Non ; elle n'a garde, vraiment :
Elle ne quitte point madame un seul moment.

LÉANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'est sa meilleure amie ;
Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LÉANDRE.

Qu'un même appartement ! c'est un attachement
Bien fort.

FINETTE.

Oui, chaque instant l'augmente.

LÉANDRE.

La comtesse est trop complaisante.

FINETTE.

Mais Cidalise a beaucoup d'agrément :
Elle est vive, spirituelle ;
Avec des personnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais ;
Elle a, pour en faire les frais,
Des ressources continuelles :
C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LÉANDRE.

Moi, j'en ferais beaucoup de cas,
Sans un défaut qui dans elle me blesse ;
On voit toujours qu'elle s'empresse

D'être partout où l'on ne la veut pas:
Sans vous connaître, elle se livre,
Et vient, hors de propos, toujours vous accoster.
S'attache-t-elle à vous, rien ne peut l'écarter ;
Elle est la première à vous suivre
Et la dernière à vous quitter.
Quelque soin que l'on prenne, et quelque part qu'on aille,
On la trouve toujours, on a beau l'éviter ;
Elle est en même temps à Paris, à Versaille ;
Elle a le don de se multiplier.
Par son activité qui tient de la magie,
Elle est de chaque fête et de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le soin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à son bonheur extrême.
Fille majeure, et sans état certain,
Elle est maîtresse d'elle-même,
Et peut, comme elle veut, promener son destin ;
Ce soir à Forge, à la ville demain.
Rien n'est si doux que cette vie.
Mais madame a près d'elle une autre compagnie,
Qui, sans doute, vous plaira mieux.

LÉANDRE.

Qui donc ?

FINETTE.

Un marquis jeune et des plus gracieux,
Qui, pour former son goût, depuis quatre ans voyage,
Et qui vient, en passant, visiter ce séjour.
Il fait grande dépense, et met tout en usage
Pour amuser madame et lui faire sa cour.

LÉANDRE.

Je suis charmé de voir qu'en mon absence
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Notre médecin qui s'avance,
N'est pas homme à me démentir.
Demandez-lui, monsieur.

LÉANDRE.

Va, je t'en crois, Finette.

Cours avertir ma sœur qu'en ces lieux, sans témoin,
Je veux l'entretenir d'une affaire secrète.

FINETTE.

Je vais, sans différer, m'acquitter de ce soin.

SCÈNE II

LÉANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

La fête, pour le coup, monsieur, sera complète,
Et soyez le bien arrivé.
Votre sœur vous attend, et l'air dont je la traite
Doit être par vous approuvé.
Le plaisir que j'ordonne est ma grande recette,
Et tout mon art consiste à le bien varier:
Pour prouver sa vertu parfaite,
J'en fais l'essai tout le premier.

LÉANDRE.

J'approuve fort cette méthode,
Et monsieur de la Joie a trouvé la façon
D'être un médecin à la mode
Et de justifier son nom.
L'usage du plaisir est bon,
Tout le monde s'en accommode ;
Mais il veut être pris avec précaution,
L'excès du bien même indispose ;
Et vous outrez souvent la dose.

M. DE LA JOIE.

Non; le plaisir renferme en soi tant de bonté,
Qu'on n'en saurait jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne se porte bien qu'à force de gaîté.
Quelque loin qu'on la pousse, elle ne saurait nuire.
J'en connais trop la qualité.
Un excès de plaisir ne peut jamais produire
(Mettons la chose au pis) qu'un excès de santé.

LÉANDRE.

Pour le coup votre esprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non, point du tout ; je dis la vérité.
Par goût, et par état, vers le plaisir j'incline.
Un professeur en médecine
Est un docteur en volupté ;
Et mon art, puisqu'il faut dévoiler ce mystère,
N est que l'art d'amuser, d'égayer et de plaire.
Nous devons mettre nos efforts
A divertir l'esprit pour rétablir le corps.
Un médecin, au fond, n'est qu'un homme agréable.
De notre savoir admirable
Voilà les plus secrets ressorts,
Et l'histoire très-véritable ;
Le reste n'en est que la fable.

LÉANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les médecins,
Par conséquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh ! mon système est d'autant plus louable,
Que personne jamais ne meurt entre mes mains.

LÉANDRE.

Par quel expédient ?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.
Pour ne pas me conduire en bête,
Je ne traite jamais que des gens en santé
Qu'alarme un léger mal de tête,
Ou la moindre incommodité ;
Et, pour calmer leur esprit agité,
J'ordonne repas fins, charmantes promenades,
Vin d'Auvillé surtout, père de l'enjoûment :
S'il n'opère que faiblement,
L'Escubak, ou l'Eau des Barbades,
Est mon dernier médicament.
Tant pis pour eux si la fièvre les prend ;
Car j'abandonne mes malades,
Dès qu'ils le sont bien sérieusement ;
Et je laisse à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LÉANDRE.

Cette méthode est sage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.
Je dois, et vais la mettre au jour,
Dans une fête où la gaîté préside.
Elle ouvre, ce matin, par un dîner splendide,
Et finira, ce soir, par un ballet brillant.

LÉANDRE.

Eh! qui donc est l'auteur de ce cadeau charmant

M. DE LA JOIE.

Moi.

LÉANDRE.

Personne ne vous défraie?

M. DE LA JOIE.

Mais, je partage cet honneur
Avec un marquis riche et d'agréable humeur.
Je prépare la fête, et c'est lui qui la paie.

LÉANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme universel!
Vous réglez la cuisine aussi bien que la danse.
On n'a jamais rien vu de tel.
Cependant, monsieur, plus j'y pense,
Moins je voudrais, tout mis dans la balance,
Choisir mon médecin pour mon maître d'hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, monsieur. Un médecin rassemble
Toutes les qualités et tous les arts ensemble.
J'entends par arts, ceux qui, par leur gaîté,
Ont mérité le nom de talents agréables
Et concourent à la santé,
Comme au délassement de tous les gens aimables.
Il est, tout à la fois, musicien, gourmet,
Poëte, cuisinier, et maître de ballet.
De toute façon il s'escrime.
Il change, comme il veut, de ton et de maintien;
Tantôt vif et badin, tantôt grave et sublime.
Tout digne enfant de Galien

Doit être né comédien.
Notre profession n'est qu'une pantomime.
Adieu, je suis forcé de finir l'entretien ;
Car l'heure du dîner s'approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche ;
Et je suis surtout ponctuel
Quand il faut ordonner un repas solennel.

(Il sort.)

SCÈNE III

LÉANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment vous portez-vous, mon frère?
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LÉANDRE.

Personne ne nous voit dans ce bois solitaire.
Trouvez bon que je prenne une autre qualité,
Et qu'étant votre époux, je puisse, en liberté,
Vous parler un moment comme on parle à sa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon âme ;
Et, puisqu'il faut vous l'avouer,
Je me lasse de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage !
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Passer pour frère et sœur, quand l'hymen nous engage;
Mais, rien n'est plus divertissant !
Et le mystère séduisant
Prête à ces noms je ne sais quoi de tendre,
De doux, ensemble, et de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter on trouve du plaisir ;
Mais, un plaisir qu'on ne peut rendre !
Il n'est permis de le comprendre
Qu'à ceux qui savent le sentir.

LÉANDRE.

Je goûterais fort ce mystère,
Si j'en tirais le fruit que j'en devrais avoir ;

Et qu'étant le jour votre frère,
Je fusse votre époux le soir.
Mais c'est une douceur interdite à ma flamme.
Depuis six mois que nous sommes unis,
J'en suis au point où j'en étais, madame,
Le premier jour que je vous vis ;
Et vous m'avez, sans me permettre
De vous dire adieu seulement,
Fait partir pour mon régiment,
Lorsque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt, forcé de me soumettre,
Je me vois dans le monde un être singulier :
Je suis garçon ; mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monsieur, pour me justifier,
En même temps pour vous confondre,
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi,
Pour vous prouver mes feux et rassurer les vôtres.
Mais d'en faire un secret me faisant une loi,
Pour en mieux dérober la connaissance aux autres,
J'ai dû vous éloigner de moi,
Et, plutôt que ma flamme, en croire mon effroi.

LÉANDRE.

Veuve et par conséquent, de votre sort maîtresse,
Fallait-il tant de crainte et de délicatesse ?

LA COMTESSE.

Vous savez mes raisons.

LÉANDRE.

Bon ! discours superflus !
L'amour n'en connaît point, et passe par-dessus.
Tant de prudence est importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous auriez voulu que, risquant mon secret,
J'exposasse avec lui mon bien et ma fortune ?
Que de quelques instants le plaisir indiscret
Fût, peut-être, suivi de trente ans de regret ?
Jusques ici ma richesse incertaine
Est, vous le savez bien, attachée au succès

Du difficile et long procès
Que doit juger le parlement de Renne.
Cléon, qui, pour son fils, m'a demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante,
Qui tient mon état incertain,
Et j'attends tout de sa faveur puissante.
J'ai, par cette raison, dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud, jusques à la journée
Qui doit, par un arrêt, fixer ma destinée
Songez que, s'il venait à savoir, par malheur,
Le secret de notre hyménée,
Pour ennemi j'aurais mon rapporteur,
Et qu'infailliblement je serais ruinée.
Ai-je tort ?

LÉANDRE.

Oui, madame, et non.
A Rennes vous aviez raison;
Car vous et moi nous étions sous sa vue.
Aussi, pour éviter toute ombre de soupçon,
J'ai vécu dans ma garnison,
Et ma tendresse vous a crue.
Mais à Forges, madame, où vous êtes venue,
Vous avez tort, et très-grand tort.

LA COMTESSE.

En quoi, monsieur? Vous me surprenez fort.
Je vous ai rappelé...

LÉANDRE.

Pour augmenter ma peine,
Dans ces lieux éloignés, où l'on vit librement,
J'arrive, plein de l'espérance vaine
Que je vais être heureux, du moins secrètement.
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte
D'un nouveau joug m'impose la contrainte.
Ma femme, malgré moi, qui veut être ma sœur,
A tenir mes feux en souffrance
Goûte une maligne douceur,
Leur refuse l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale, au sein de l'abondance,
J'expire de famine, et vois fuir mon bonheur.

Jamais tourment !... Vous en riez, cruelle ?

LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle ;
Mais, comptez-vous pour rien d'être avec moi, monsieur?
De me voir à toute heure, et de me voir fidèle ?

LÉANDRE.

Ce bien, accompagné d'une gêne éternelle,
Ajoute à mon supplice, et devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve?
Ma situation est vraiment toute neuve.
J'eusse attendu moins de rigueur
Et plus de pitié d'une veuve.

LA COMTESSE.

Mon frère, en vérité, vous me touchez beaucoup.

LÉANDRE.

Oh! mon frère ! Ce nom m'outrage, pour le coup.
Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimassiez autant que je le fais,
Vous changeriez de façon désormais,
Et vous finiriez ma disgrâce.

LA COMTESSE.

Mon cœur, qui le voudrait, le peut moins que jamais.

LÉANDRE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse?
Il n'est point de Cléon à craindre dans ces lieux ;
Et vous pouvez, loin de sa résidence,
Avoir pour moi, sans risque, un peu de complaisance.

LA COMTESSE.

Non : de plus d'un Argus je dois craindre les yeux ;
Je dois redouter la présence
De Cidalise, attachée à mes pas.
Comme il n'est point de villes ni d'Etats
Où cette fille n'ait quelque correspondance,
Si notre mariage à Forges transpirait,
Sur-le-champ sa main indiscrète
Dans ma province l'écrirait ;
Et j'aimerais autant qu'il fût dans la gazette.

LÉANDRE.

L'insupportable fille ! et que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.
Depuis votre départ, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Un nouvel incident a traversé nos vœux,
Et nous prescrit, mon cher Léandre,
Le devoir d'être encor plus circonspects tous deux.
Ce sont nos communs avantages.

LÉANDRE.
Mais deux époux, quoi qu'on exige d'eux,
Ne peuvent pas être plus sages.
Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos ?

LA COMTESSE.
Le fils de Cléon est aux eaux.

LÉANDRE.
Quoi ! le fils de Cléon, le marquis de Florange
Est à Forges ?

LA COMTESSE.
Oui.

LÉANDRE.
L'aventure est étrange !
C'est ce jeune homme aimable, et des plus opulents,
Dont m'a parlé votre Hypocrate,
Et qui donne pour vous des cadeaux si galants ?

LA COMTESSE.
C'est contre mon aveu que sa dépense éclate.

LÉANDRE.
Plus que je ne voudrais ce discours m'éclaircit ;
Et du sort, qui se divertit,
Ce sont là les cruels caprices.
Ce fatal et jeune marquis,
Je l'ai vu beaucoup à Paris.
Avec lui, qui plus est, j'ai fait mes exercices,
Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.
Pour moi, de l'avoir vu je me souviens à peine ;
Dès l'âge de dix ans il est sorti de Renne,
Sans qu'il y soit rentré depuis ;
Il ne me connaît point et ne sait qui je suis.

LÉANDRE.
Mais votre nom a dû l'instruire

Que vous êtes précisément
Le parti que pour lui son père veut élire.

LA COMTESSE.

Non, monsieur ; il sait simplement
Qu'on le doit marier d'abord en arrivant :
Il n'est point informé du nom de la personne.
Après l'avis que je vous donne,
Jugez combien il nous est important
De mettre, à nous cacher, tout notre soin prudent.

LÉANDRE.

Allons, puisqu'il le faut, je veux bien m'y soumettre ;
Mais, pour me consoler, daignez donc me promettre
De m'accorder, de temps en temps,
Madame, le plaisir que j'ai dans ces instants,
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'est trop risquer, nous serions vus.

LÉANDRE.

Mais, pour n'être point aperçus,
Si vous voulez, nous choisirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le serein. Adieu, séparons-nous;
Quelqu'un pourrait venir et nous surprendre.

LÉANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bientôt seul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous...

LÉANDRE.

Tantôt? ce soir? dites, ma chère.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le sort de mon procès :
Jusqu'à ce jour, que je crois près,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frère,
Et qu'en présence de témoin.

LÉANDRE.

Ah! ce jour est encore loin !
Tant de rigueur me désespère ;
Vous me traitiez moins durement

Quand je n'étais que votre amant.
Souvent, pour adoucir la rigueur de ma chaîne,
Je pouvais, en secret, vous dire au moins ma peine :
Que le mari soit sur le même pié,
Songez qu'au fond la faveur n'est pas grande.
Ma tendre, ma douce moitié,
De votre époux ayez pitié;
A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

Dans une promenade où l'on est vu de tous!
Levez-vous au plutôt; ce trait est des plus fous,
Vous méritez que je vous gronde.
Si vous étiez surpris, mon frère, à mes genoux,
Juste ciel! que dirait le monde?
Partez, ou vous allez exciter mon courroux.

LÉANDRE.

Je ne demande plus qu'une grâce légère,
Que je baise la main d'une sœur aussi chère;
C'est peu pour un amant, et rien pour un époux.

LA COMTESSE.

Oui; mais c'en est trop pour un frère.

LÉANDRE.

Je l'obtiendrai, malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez, voilà Cidalise;
Songez que je suis votre sœur :
Aucune liberté ne vous est plus permise.

LÉANDRE, avec dépit.

Son importunité m'est contraire en tous temps!

LA COMTESSE.

Non, non; elle vous favorise,
Puisqu'elle sert de frein à vos feux imprudents.

SCÈNE IV

LÉANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE, à la comtesse.

Je croyais vous avoir perdue;

Je vous cherche de toutes parts,
Et, tout à coup, à mes regards
Votre personne est disparue,
Sans que je m'en sois aperçue.
Dans les lieux où vous n'êtes point
On n'y tient pas, belle comtesse,
Et l'ennui vient saisir au point
Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de tristesse.

LÉANDRE, à la comtesse.

Mais, madame a pour vous une belle tendresse!

CIDALISE.

Ah! vous voilà, monsieur, de retour : depuis quand?

LÉANDRE.

J'arrive dans le même instant.

CIDALISE.

Voue venez de la cour? Dites-nous des nouvelles :
C'est la source en tous temps des grandes et des belles.

LÉANDRE.

Point du tout, c'est l'endroit où l'on en dit le moins.

CIDALISE.

Vous avez dû, monsieur, en apprendre à la ville;
En nouveautés elle est toujours fertile.

LÉANDRE.

C'est, à vous dire vrai, le moindre de mes soins.
Qui, mieux que vous, peut avoir connaissance
Des nouvelles du jour, et même du matin?
Vous devez les avoir de la première main;
Vous êtes en commerce avec toute la France

CIDALISE.

Il est très-vrai, qu'à tout Paris,
Trois fois par jour, exactement j'écris :
Mais il a tant de nonchalance,
Qu'il ne répond que tard à ses amis.
Sans l'attachement qui me lie
A la comtesse votre sœur,
Oh! je serais déjà partie
Pour lui reprocher sa froideur.

LÉANDRE.

z, mademoiselle, en toute diligence;

Je dois vous dire de sa part
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment! il me souhaite?

LÉANDRE.

Oui; partez sans retard.

LA COMTESSE.

Non; pour moi, de rester, ayez la complaisance:
Vous m'êtes nécessaire et de votre présence,
Cidalise, en ces lieux, je ne puis me passer.

CIDALISE.

Mon cœur se rend sans balancer;
Je vous donne la préférence
Sur Paris, tout charmant qu'il est,
Autant que vous rien ne me plaît.

LÉANDRE.

Vous avez pour ma sœur trop de condescendance;
Paris ne fut jamais si brillant ni si beau,
En votre faveur il se pare
De ce que l'art invente de plus rare,
De ce que la peinture offre de plus nouveau :
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau;
Votre portrait, surtout, attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait est du nombre?...

LÉANDRE.

Oui, vraiment; le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance,
Qu'ils charment les regards de tous les spectateurs,
Qui leur donnent la préférence,
Au jugement des connaisseurs,
Le peintre et vous, vous disputez de gloire;
S'il captive les goûts, vous enchaînez les cœurs :
Chaque instant est marqué par plus d'une victoire.
Pour voir et pour jouir d'un triomphe si doux,
Abandonnez ces lieux, vite; qu'attendez-vous?

CIDALISE.

Vous me flattez.

LÉANDRE.

Je suis historien sincère :
Paris, par ses efforts, n'aspire qu'à vous plaire;
Il fait tout pour vous engager
A revoler dans son sein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager?

LA COMTESSE.

Il exagère exprès.

LÉANDRE.

Non; pour se rendre aimable,
Paris a soin de ne rien oublier :
Vous allez voir, dans ce papier,
De mon discours la preuve véritable.

CIDALISE lit.

(Elle s'interrompt.)

« Nouvelles de Paris. »Des nouvelles! ah! ah!
Vous ne vouliez pas m'en apprendre,
Cependant, monsieur, en voilà.

LÉANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous surprendre.

CIDALISE, lit.

« Un phénomène tout nouveau
« Brille aux Italiens, et les rend à la vie,
« Presque au sortir de son berceau.
« Terpsichore est l'auteur d'un prodige si beau;
« A la prière de Thalie,
« De tous ses dons les plus brillants,
« Elle y fait admirer la force réunie
« Dans un élève de quatre ans. »

(Elle s'interrompt.)

De quatre ans! bon! c'est une raillerie.

LÉANDRE.

Non, c'est un fait des plus constants;
Son oreille est parfaite, et sa grâce infinie.
Moi, qui parle, j'ai vu cette enfant si jolie,
Qui donne à tout Paris, dans les mêmes instants,
Le plaisir de la danse et de la comédie.
Son frère, à sept ans et demi,

Paraît presque un géant auprès de sa cadette,
Et, comme un danseur grave, il se voit applaudi.

LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce siècle-ci :
Pour le coup, sa gloire est parfaite ;
Dans l'enfance ou est accompli ;
Les talents sont à la bavette.

CIDALISE.

Dites-moi, pendant ce temps-là,
Comment se porte l'Opéra ?

LÉANDRE.

jouit, à présent, d'une santé complète ;
Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra.
Je suis sûr qu'à partir il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joie ! A tout Forge il me tarde déjà
D'en faire la lecture, et d'aller l'en instruire.

LÉANDRE.

Aimable Cidalise, allez donc, courez-y ;
Aussi bien je dois seul entretenir ici.
Ma fem... ma sœur avec qui je désire....

LA COMTESSE.

Non ; vous n'avez plus rien d'important à me dire,
Et je ne puis quitter Cidalise aujourd'hui.
J'aime les nouvelles comme elle,
Elles dissipent mon ennui ;
Nous allons toutes deux, d'une ardeur mutuelle,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaisir nous allons leur faire !
Partons, volons. Adieu, monsieur.

LA COMTESSE.

Adieu, mon frère.

LÉANDRE.

Adieu, madame ; adieu, ma sœur.

(Elles sortent.)

SCÈNE V

LÉANDRE.

Ma femme a, pour le coup, une garde fidèle ;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès d'elle
La fâcheuse que je hais tant ;
Et c'est un trait malin... Mais un homme s'avance ;
Il a l'air du marquis ; c'est lui-même, vraiment :
Déguisons-nous en sa présence,
Et jouons bien l'étonnement.

SCÈNE VI

LÉANDRE, LE MARQUIS.

LÉANDRE.

Ne me trompé-je point ?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vue ?

LÉANDRE.

Ah ! Florange !

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

(Ensemble.)

Est-ce toi que je voi ?

LÉANDRE.

Par quel heureux hasard ? dis-moi.

LE MARQUIS.

Quel bonheur surprenant...

LÉANDRE.

Quelle joie imprévue...

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LÉANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable marquis !

(Ils s'embrassent.)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaisirs ? Comment va la fortune ?

Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LÉANDRE.

J'ai voltigé de la blonde à la brune;
J'ai suivi, tour à tour, quatre inclinations,
L'amour, le jeu, le vin, la bonne chère;
J'ai mis enfin au jour toutes les actions
Qui peuvent signaler un jeune militaire;
Et j'ai toujours, avec un scrupule sévère,
J'ai rempli les devoirs, j'ai fait les fonctions,
Et mené la vie exemplaire
D'un capitaine de dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie,
Et ton état, Léandre, est un bien que j'envie.

LÉANDRE.

A ton tour, marquis, apprends-moi,
Avec la même bonne foi,
Tes occupations pendant quatre ans d'absence.

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé, mais sans aucun plaisir.
J'ai d'abord visité la France,
Mais avec tant de diligence,
Que je n'ai pas eu le loisir
De m'ennuyer, ni de me divertir.
J'ai parcouru, sans faire résidence,
L'Allemagne, la Suisse, où l'on m'a forcément
Enseigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde,
Et de m'enivrer proprement
Pêle-mêle avec tout le monde.
Puis, j'ai vu la Hollande, où l'esprit, l'agrément,
Où le plaisir paraît un être imaginaire,
Où le vrai savoir-vivre, où le grand art de plaire,
Est l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie;
Là, j'ai pendant dix mois, subsisté de concert,
Ou n'ai vécu que de dessert.
En décoration, ou bien en symphonie,
On vous y traite, on y fait les honneurs;

Un concerto, des fruits, des glaces, des liqueurs,
Il est vrai, d'un goût admirable,
Accompagnés de parfums et de fleurs,
Composent le repas, et remplissent la table;
Bref, c'est un pays merveilleux,
Où l'art y sert de nourriture;
On n'y soupe jamais, on y dîne en peinture,
Et l'on n'y mange que des yeux.

LÉANDRE.

D'une indigestion l'on court peu l'aventure
Dans un festin si singulier,
Dont un peintre est le cuisinier.

LE MARQUIS.

J'ai terminé ma course à Londre;
On y sait tous les arts, hors l'art de converser :
La parole est un bien qu'on craint d'y dépenser.
Pour se donner la peine de répondre,
On est trop occupé du travail de penser.
Auprès de lui, mon père me rappelle;
Sa lettre m'apprend que son zèle
Me destine un parti dont il me tait le nom;
Et pour dissiper l'humeur noire
Que donnent l'air de Londre et son maudit charbon,
Je suis à Forge venu boire,
Par ordre de la Faculté,
Et prendre, avec ses eaux, une aimable gaîté.
La compagnie y contribue;
Celle avec qui surtout on est en liaison :
Ses effets sont plus sûrs que ceux de la boisson :
J'y retrouve un ami, j'y jouis de sa vue;
Je réponds de ma guérison.

LÉANDRE.

Mais j'en vois sur ton teint d'infaillibles présages ;
On est sûr de guérir, quand on se porte bien.
Et tes amours, ne m'en diras-tu rien?

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes beautés
J'ai brûlé tour à tour, dans le fond de mon âme,

Sans avoir pu, malgré tous mes soins répétés,
Parvenir seulement à déclarer ma flamme,
Ni même à me trouver sans témoin une fois
Vis-à-vis d'aucune des trois.

LÉANDRE.

C'est être malheureux autant qu'on le peut être.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est encore à naître.
Une fille à Milan fut mon premier vainqueur;
J'en devins amoureux en passant dans sa rue :
Mais à peine un regard eut-il frappé mon cœur,
Qu'une mère sévère, avec un ton grondeur,
La fit disparaître à ma vue.
J'eus beau, durant quatre mois de séjour,
Épier le moment de parler à la belle,
Je ne la vis jamais sans sa mère éternelle,
Qui servit de rempart toujours à mon amour;
Et toute la faveur qu'en obtint ma constance,
A force de saluts, l'un sur l'autre entassés,
Fut une simple révérence;
Encore la fit-elle ayant les yeux baissés.

LÉANDRE.

Voilà des feux bien mal récompensés.

LE MARQUIS.

Une femme, ensuite, à Florence,
Succéda dans mon âme au tendron de Milan;
Ses beaux yeux, à travers sa double jalousie,
Trouvèrent le chemin de mon âme asservie :
Mais son époux jaloux, ou plutôt son tyran,
Fesait de sa maison une prison cruelle,
Et trente clés répondaient d'elle.
Je rôdai tant autour de son logis,
Qu'à force d'or je séduisis
La surveillance intéressée,
Qui m'introduisit, une nuit,
Chez sa maîtresse, à petit bruit;
Mais, en entrant, mon ardeur empressée
Rencontre en face le mari :
Il voulut d'un poignard accueillir ma tendresse,

Et courut après moi, de tous ses gens suivi;
Mais, l'ayant gagné de vitesse,
Je m'échappai de sa fureur :
Ce fut-là le progrès où se borna ma flamme.
J'eus le regret, et, malgré moi, l'honneur
D'être reconduit par monsieur,
Sans avoir pu donner le bonsoir à madame.

LÉANDRE.

Quel époux incivil! Ah! rien n'est plus affreux!
Les nôtres savent bien mieux vivre :
Dès que vous arrivez chez eux,
Ils vous quittent la place au lieu de vous poursuivre.

LE MARQUIS.

Ici, pour mettre fin à ma narration,
Une veuve charmante, et née en tout pour plaire,
Fait ma troisième passion;
Ou plutôt, cher Léandre, elle fait ma première :
Des autres l'apparition
N'avait produit chez moi qu'une flamme légère;
L'esprit de celle-ci, sa conversation,
Avec l'estime et l'admiration,
Ont fait naître un amour aussi fort que sincère;
Il tient de l'adoration :
Mais la fatalité, qui m'est particulière,
Attache sur ses pas, pour traverser mes feux,
Une fille obstinée à la suivre en tous lieux,
Et qu'on appelle Cidalise.
Elle l'obsède au point, que, jusques à présent,
Je n'ai pu dans ces lieux la voir seule un instant,
Pour lui dire l'ardeur dont mon âme est éprise :
Cette incommode-là ne quitte jamais prise;
Sans cesse je maudis son assiduité,
Et je suis sur le point de perdre patience :
Elle surpasse, en importunité,
Les mères de Milan, les maris de Florence.

LÉANDRE.

Oui; cette Cidalise est de ma connaissance;
Elle est telle que tu la peins.
Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connaître aussi ma comtesse adorable,
Puisque l'une est toujours de l'autre inséparable ?

LÉANDRE.

Oui; nous nous connaissons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton
Qui tout à coup me fait naître un soupçon.
Elle attend aujourd'hui le retour de son frère,
Et tu viens d'arriver. Serait-ce toi ? Réponds.
Eclaircis-moi par un aveu sincère.

LÉANDRE.

Mais il est vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE MARQUIS.

La comtesse est ta sœur ! Léandre, cher Léandre,
Ah ! quel surcroît de joie et de bonheur pour moi !
Je dois de ton secours, de ton zèle, de toi,
Je dois, et j'ose tout attendre.
L'amitié t'en fait une loi.
Unique confident du feu qui me dévore,
Du feu que dans ton sein je viens de déposer,
Et frère en même temps de l'objet que j'adore,
En ma faveur tu dois le disposer.
Au tourment d'un ami tu dois être sensible,
Le servir, le conduire, et le favoriser.

LÉANDRE.

Je le voudrais fort... Mais... à ne rien déguiser,
Marquis, la chose est impossible.

LE MARQUIS.

Impossible ! En quoi donc ? Songe que mon amour
Est aussi pur que l'est le plus beau jour.

LÉANDRE.

J'y vois, te dis-je, un obstacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obstacle enfin ? Parle.

LÉANDRE.

Près de ma sœur,
Puisqu'il faut m'expliquer, je ne puis, en honneur,
Servir tes feux, quelque fort que je t'aime

Dans le temps que je viens d'apprendre de toi-même
Qu'une autre est destinée à recevoir ta main;
Qu'un père te rappelle en France à ce dessein.
Moi-même, en ce moment, je ne puis te comprendre.

LE MARQUIS.

Cet obstacle n'est rien, et mon amour, Léandre,
Mon amour est tout prêt à le lever.
Je renonce au parti qu'un père me propose.
Ta sœur, qui de mon cœur seule, en reine dispose,
Est le plus éclatant que je puisse trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppose,
Elle fera gloire de l'approuver.
J'en réponds.

LÉANDRE.

Peux-tu ?...

LE MARQUIS.

Oui, je le puis, et je l'ose.
Pour moi, parle à ta sœur.

LÉANDRE.

Non, je n'en ferai rien.
Et, si tu me connaissais bien,
Tu...

LE MARQUIS.

Mais, pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frère scrupuleux !
Fais du moins qu'un moment sans témoins je la voie.
Écoute. J'imagine un moyen très-heureux.
Le grand obstacle à ce bien que je presse,
Est Cidalise, importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ses pas de la comtesse,
Pour que je puisse seul lui déclarer mes feux.
Tu peux me rendre ce service.

LÉANDRE.

Je le puis moins qu'un autre; ainsi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aisément tu le pourras :
Je donne, ce soir, une fête;
Près d'elle tu te placeras;

Tu feras l'empressé ; tu loueras ses appas ;
Tu feindras d'être sa conquête.
Je prendrai cet instant, où tu l'amuseras,
Pour instruire ta sœur, et la voir tête à tête.

LÉANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes là !

LE MARQUIS.

Ton zèle, de ce soin, au mieux s'acquittera.
Mon cher, je t'en conjure, à charge de revanche :
Mon amitié, sans peine, à tout se prêtera ;
Je te le jure ici d'une âme franche.

LÉANDRE.

Non, non, je ne veux point, marquis,
Te mettre dans le cas de la reconnaissance.

SCÈNE VII

LÉANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE, *à moitié pris de vin.*

Je viens messieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à causer à crédit,
Sans en prévoir la conséquence,
Vous employez un temps qu'on doit mettre à profit,
A converser des dents, et non pas de l'esprit.
La conversation d'une table charmante
Est la plus agréable et la plus nourrissante,
Et je ne saurais voir, sans un mortel dépit,
Qu'on manque de se rendre à l'heure intéressante
Du dîner qui se refroidit.

(*Il fait un hoquet.*)

Pour moi, je meurs de soif, j'étrangle d'appétit.

LE MARQUIS.

Il y paraît.

LÉANDRE.

Mais, quand on sort de table,
Et que l'on vient de déjeuner,
On peut, mon docteur très-aimable,

Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un scrupule ;
Et c'est, messieurs, un ridicule
Que vous prétendez me donner.

LÉANDRE.

Le ridicule est bon !

M. DE LA JOIE.

L'injustice est parfaite.
D'honneur, je suis un homme à jeun,
Si dans le monde il en fut jamais un.
Je n'ai pris aujourd'hui que du sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des Eaux ce sera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout, je vous fais excuse.
Je les ordonne, et jamais je n'en use.
L'eau m'est contraire, et le vin excellent.
Un médecin sait son tempérament.
J'estime donc le vin, mais je hais tout ivrogne ;
Et j'ai pris mon sel, sobrement,
Dans deux bouteilles de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Le remède est nouveau. L'usage en est charmant,
Et la dose des plus modestes.

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement,
Et j'ai de son effet des preuves manifestes.
(Il pousse un hoquet.)

LÉANDRE.

Mais, en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par son moyen,
Parbleu, que je me porte bien.

LÉANDRE.

Un excès de plaisir, pour le coup, mon cher maître,
Produit chez vous un excès de santé.

M. DE LA JOIE.

Je ne dispute pas, mon fils : cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînerez point ?

M. DE LA JOIE.

Je dînerai, parbleu !

Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez, monse Florange ;
Je ne dors point, quand tout l'univers mange.
Sur ce chapitre je prends feu.
A bien dîner je mets ma gloire :
Je veux avoir trop bu. Mettons la chose au pis.
C'est un motif pressant qui m'oblige à reboire.
Lorsque le vin de Beaune m'a surpris,
Le vin d'Aï me raccommode.
C'est un remède sûr. Je veux, dans tout Paris,
Mettre ma recette à la mode.
Écoutez, raillerie à part :
Comme dans le ballet je dois faire un vieillard
Que le vin a surpris, qui se soutient à peine,
Le déjeuner, que j'ai fait un peu tard,
M'a donné l'esprit de ma scène,
Et m a servi de répétition
Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.
Suis-je bien dans mon caractère ?

LÉANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez ; vous n'êtes point sincère.
Je suis encore loin de la perfection.
Et, pour y parvenir, sans plus longtemps remettre,
Venez, partons, messieurs, à table allons nous mettre.
Hei !...

(Il danse en s'en allant.)

LÉANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faisant je répète mon pas.

La, la, marquez moins de surprise.
(Il fait un faux pas.)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

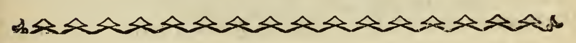
Je le fais exprès.

LÉANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non ; je me caractérise.
Trois bouteilles encore, et nous voilà parfaits.



ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS.

Oui, mon amour, quoi que je fasse,
Sera toujours infortuné.
Pour les obstacles, je suis né.
Mon froid ami, qui rit de ma disgrâce,
A ne point me servir est toujours obstiné.
La Cidalise, à me nuire empressée,
Redouble ses soins assidus.
Pour comble de douleur, ma veuve était placée,
A table, entre son frère et ce femelle Argus.
Encore, si j'avais été vis-à-vis d'elle,
La perpective eût fait ma consolation :
Mais, par malheur, ma place était la plus cruelle ;
Et l'importun objet de mon aversion
S'était arrangé de manière
Qu'il s'offrait, de profil, le premier devant moi,
Et qu'il me cachait tout entière
La charmante beauté qui me tient sous sa loi.

Je faisais bonne contenance ;
Et tâchant d'exciter les autres au plaisir,
Pour faire les honneurs, j'augmentais ma souffrance :
Le héros de la fête en était le martyr.
Pour déclarer mes feux, quel moyen vais-je prendre?..
De l'écriture empruntons le secours ;
Souvent, mieux que la voix, elle sert les amours.
Écrivons un billet ; et, pour le faire rendre,
A la suivante ayons recours.
L'intérêt séduisant guide toute soubrette ;
Toujours par l'or son cœur est radouci.
Tâchons, par son éclat, de séduire Finette ;
Et courons de ce pas... Mais elle vient ici.

SCÈNE II

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

Je rends grâce au hasard qui vous offre à ma vue...
Mais, quel soin vous occupe et distrait vos esprits ?

FINETTE.

Excusez, monsieur le marquis,
Je cherche...

LE MARQUIS.

Achevez donc la phrase interrompue,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monsieur, je cherche, en ce moment,
Une bague qu'ici je crois avoir perdue
Ce matin en me promenant,
Et dont madame hier me fit présent.

LE MARQUIS.

D'une recherche superflue
Épargnez-vous cette peine assidue ;
Finette, je vous prie, en dédommagement,
De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuse a lieu de me surprendre.

Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis,
Et vous m'offrez, monsieur, un diamant de prix :
Le présent est trop beau pour que j'ose le prendre.

LE MARQUIS.

Non, prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en dispenserez.
Je n'ai rien fait pour vous, monsieur, qui puisse...

LE MARQUIS.

Mais, aisément vous vous acquitterez,
Si vous voulez, par un service
Qu'en cet instant vous me rendrez.

FINETTE.

Monsieur, quel est donc cet office?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
D'un billet que je vais écrire,
Et qu'en secret vous remettrez...

FINETTE.

A qui, monsieur? Ayez la bonté de m'instruire.

LE MARQUIS.

Finette, vous le donnerez
De ma part à votre maîtresse.

FINETTE.

A madame un billet ? Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes surprise à tort :
Je prétends éclaircir un point qui m'intéresse.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'instant elle sort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit sans cesse?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il est des choses qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce discours devient clair, et je dois vous entendre ;
Cette lettre dont il s'agit
Est, je n'en doute plus, une missive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chère, il est vrai : si vous voulez la rendre,
Et me servir dans mon amour,
Comptez sur ma reconnaissance,
Et sur ma bourse, dans ce jour.
Par ce brillant, d'abord, souffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre, monsieur, j'ai trop de conscience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent.

FINETTE.

Non : il ne m'est pas dû :
Ce serait un présent perdu.
Je ne reçois jamais rien des personnes
Que je sais ne pouvoir servir.
Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS.

Mais vos raisons...

FINETTE.

Sont bonnes;
Et pour vous le prouver, et mieux vous éclaircir,
Apprenez que madame est d'une humeur sévère,
Et ne lit point de tels billets.
Sachez, en même temps, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des scrupules, Finette...

FINETTE.

Non ; c'est de la sincérité ;
Et, quoique je ne sois qu'une simple soubrettre,
Je me pique de probité.
Si je servais une coquette,
J'accepterais vos dons sans balancer ;
Jûre que vos poulets seraient bien reçus d'elles,
Et que je devrais voir de droit récompenser
Mon service effectif et mon utile zèle,
Qui, dans ses mains, les feraient tous passer.
Mais aujourd'hui, que je me vois aux gages
D'une maîtresse des plus sages,

Qui ne voit les amants que d'un œil de courroux,
Monsieur, auprès d'elle, pour vous,
Mon ministère est inutile.
Si je me chargeais, entre nous,
De lui rendre vos billets doux,
Je tromperais votre amour trop facile,
Et je volerais vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour est pur autant qu'il est extrême.

FINETTE.

Monsieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne saurais près d'elle en trouver le moment.
Essayez de donner...

FINETTE.

C'est inutilement.
Je ne servirais pas, croyez-moi, votre flamme;
Et je me mettrais mal dans l'esprit de madame.

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours :
Si votre soin à ma tendresse,
Ne peut être d'aucun secours,
De la restituer vous serez la maîtresse.
Par cet accord...

FINETTE.

Non, monsieur le marquis :
Voilà ce que jamais on ne me verra faire,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris :
C'est encor là mon caractère.

LE MARQUIS.

Je vois que mon présent est trop mince à vos yeux :
J'y joins la boîte d'or que ma main vous présente.

FINETTE.

Ah! vous êtes, monsieur, un homme dangereux;
Et, de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente,
Je me retire vite, et suis votre servante.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE III

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, mon malheur est affreux!
Et j'en sens un dépit horrible!
Il faut que, tout exprès, il se trouve pour moi
Une suivante incorruptible,
Dont la droiture soit la loi!
Mais, la fortune aura beau faire,
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti;
Et je vais prendre le parti
D'être, de mon ardeur, moi-même l'émissaire.
En vain j'ai contre moi, dans cette occasion,
Frères, amis, Cidalise, soubrettes.
Soyons plus forts que tout : trouvons l'invention
D'apprendre, en dépit d'eux, mes souffrances secrètes
A l'objet de ma passion.
Faisons, en vers, ma déclaration,
Et l'écrivons sur ces tablettes.
Grâce à la nature, j'en fais,
Facilement, de fort mauvais;
J'en ai même donné des preuves très-certaines.
J'étais un des meilleurs poëtes du Marais,
Dont j'ai fait les plaisirs le cours de six semaines.
Comme, avec eux, les vers portent leur passeport,
Et qu'on les croit sans conséquence,
Pour les faire accepter, il faut bien moins d'effort :
La plus sévère en badine d'abord;
On y dit ce qu'on veut, sans qu'elle s'en offense.
Je trouverai, ce soir, sûrement les moyens,
A la faveur d'un peu d'adresse,
De donner, ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable comtesse;
Et j'aurai l'avantage, en prenant cet emploi,
De n'être, d'un tel bien, redevable qu'à moi...
Mais, voilà Cidalise! Ah! qui peut la conduire?
Elle n'est pas contente; obstinée à me nuire,
De m'empêcher de lui parler,

Elle la quitte exprès pour venir me troubler,
Dans le moment que je lui veux écrire!
Par bonheur j'ai fini sans qu'il m'en ait coûté;
Et je rends grâce à ma facilité.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, CIDALISE.

CIDALISE.

Je vous y prends, marquis. Ah! voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.

LE MARQUIS.

Ce n'en sont point.

CIDALISE.

Seul dans la rêverie!
Des tablettes en main! Sûrement en voilà.
Je sais que monsieur versifie
Comme jamais on ne versifia.

LE MARQUIS.

(A part.)
Non. Ah! j'enrage.

CIDALISE.

En vain votre bouche le nie:
Vous avez sur le front un air de poésie
Qui m'est un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déjà.
J'aime les vers à la folie.

LE MARQUIS.

(A part.)
Les miens sont trop mauvais. Comment les lui cacher?

CIDALISE.

Trêve de fausse modestie.
Faut-il donc vous les arracher?

LE MARQUIS.

(A part.) (A Cidalise.)
Peste de la fâcheuse! Eh! non, je suis sincère.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux

Qui brûlent, à la fois, et rougissent d'en faire;
Qu'on nomme poëtes honteux?

LE MARQUIS.

Si j'en faisais de bons, si je pouvais le croire,
De les montrer je ferais gloire.
Il n'appartient qu'aux sots de rougir des talents.
Mais par malheur, les miens sont si méchants,
Qu'après les avoir faits, souvent je les déchire,
Et qu'à moi seul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour si mal réussir vous avez trop de goût,
Et je ne vous crois point du tout.
Vos vers ne restent point dans une nuit profonde.
Vous en faites pour tout le monde;
Pour vos amis surtout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue ici,
Pour un ami j'ai fait ceux-ci;
Mais j'avais juré de le taire,
Et de vous en faire un secret,
Quoique vous en soyez l'objet.

CIDALISE.

Qui? moi? Je suis l'objet de ce mystère?
Nouvelle raison pour les voir.
Ma curiosité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà, puisqu'enfin vous voulez les avoir.
Sans cet incident qui m'arrive,
Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc?

LE MARQUIS.

Puisqu'il faut vous l'apprendre,
C'était par la main de Léandre,

CIDALISE.

De Léandre!

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait simplement
Que rimer ce qu'il pense, ou plutôt ce qu'il sent.

CIDALISE.

J'entends. C'est de sa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh! c'est mieux que cela; jugez-en, je vous prie.

CIDALISE, lit.

« Depuis le temps que je vous vois,
« Je languis en secret, je brûle, je soupire;
« Si je pouvais vous en instruire,
« Et me rencontrer seul avec vous une fois,
« L'aveu soulagerait l'horreur de mon martyre.
« Mais vous n'êtes jamais sans témoins un instant;
« Et mon supplice est accru doublement,
« Par la crainte de vous le dire,
« Et la difficulté d'en trouver le moment. »
(Après avoir lu.)
C'est un aveu d'amour en forme tout à fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous?

CIDALISE.

Excessivement tendre.
Mais le jour l'autorise, et le lieu le permet,
Et comme un simple jeu je sens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non; Léandre, pour vous, sent un amour parfait,
Qui ne blesse point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis, vous badinez, et je ne puis le croire!

LE MARQUIS.

Je vous proteste ici qu'il est, de vos beaux yeux,
Epris au point qu'il n'en dort point, madame.
Son amour est prodigieux;
Et puisque votre cœur est instruit de sa flamme,
Trouvez bon que mes soins intercèdent pour lui.
Parlez; qu'en sa faveur votre bouche prononce :
J'ose, à titre d'ami, presser votre réponse.
Songez bien que sa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux sont moins ardents; votre bouche exagère.

LE MARQUIS.

Je n'exagère point; il en mourra, d'honneur,
Pour peu qu'à son amour votre arrêt soit contraire.

CIDALISE.

Mais, quand on aime tant la sœur,
On ne veut point la mort du frère.

LE MARQUIS.

Ah! je cours, à Léandre, apprendre son bonheur.
Quels seront ses transports ! Mais je le vois paraître.

SCÈNE V

LE MARQUIS, CIDALISE, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Viens; ton amour, Léandre, est bien plus avancé,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître
En est instruit sans en être offensé.
Sa bonté, qui plus est, te permet l'espérance.
Mon zèle avait promis de garder le silence;
Mais ces vers surpris dans mes mains
Ont trahi le secret de tes feux clandestins.
Loin de t'être fatal, l'incident t'est propice;
Et j'ai tant fait, par mon empressement,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai d'un ami, pour toi, rempli l'office:
Et c'est à toi, présentement,
De t'acquitter de celui d'un amant.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LÉANDRE, CIDALISE.

LÉANDRE.

Je voudrais fort vous cacher ma surprise :
Mais le marquis me charge, aimable Cidalise,
D'un rôle, qu'aujourd'hui, quoiqu'il soit des plus doux,
Je ne m'attendais pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel discours à rien ne vous engage,
Et ne doit point étonner vos esprits:
Je n'ai reçu, monsieur, que comme un badinage
Les vers galants que le marquis,
En secret, à votre prière,
Vient, pour vous, de mettre en lumière
Dans ce bois où je l'ai surpris.

LÉANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il ne les a pas faits pour moi,
Et son discours a dû produire
L'étonnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande,
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui;
Et j'ai, sans vanité, l'aisance la plus grande
D'en faire, quand je veux, tout aussi mal que lui.
Il a, j'en suis certain, travaillé pour son compte;
Car ce matin, du feu qui le surmonte,
Puisqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même instruit.

CIDALISE.

Mais pourquoi donc, monsieur, ne me l'a-t-il pas dit?

LÉANDRE.

C'est de sa part une mauvaise honte,
Ou plutôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, madame, il s'est gâté l'esprit.
De tant de nations les divers caractères
Ont à tel point brouillé le sien,
Que dans ses sentiments, comme dans ses manières,
On a beaucoup de peine à le démêler bien.
Il a du fin Italien
Pris les détours et l'art impénétrable,
Et de l'Anglais indéchiffrable
La singularité, qui ne ressemble à rien.

CIDALISE.

Il est vrai que son air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, est pourtant équivoque;
Et qu'à le bien envisager,
Il a, quoique Français, un vernis étranger.

LÉANDRE.

Comme il craint d'être au ton des autres,
Par un de ses raffinements,
Il n'a fait, sous mon nom, parler ses sentiments,
Que pour mieux pénétrer les vôtres ;
Que pour voir, sans risquer (le tout est bien conçu),
Comment un tendre aveu serait de vous reçu.

CIDALISE.

Mais, s'il eût agi pour lui-même,
M'eût-il pressée avec tant de chaleur
D'être sensible à votre ardeur ?

LÉANDRE.

Eh ! c'est cette chaleur extrême
Qui doit précisément vous prouver aujourd'hui
Que, sous le nom d'un autre, il vous parlait pour lui.
D'un ami, Cidalise, à quelque point qu'on l'aime,
Avec moins de transport on se montre l'appui.
Si je l'avais chargé des vers qu'il vient de faire,
Moi-même, qui suis éclairci
Qu'ils ont eu le don de vous plaire,
A le désavouer, m'obstinerais-je ici ?
Je ferais, en votre présence,
Briller plutôt ma joie et ma reconnaissance.
Mais j'abuserais vos esprits :
Et je pense trop bien, je suis trop galant homme,
Pour usurper un droit qu'un autre s'est acquis.
J'aurais trop à rougir, si je volais la pomme
Que votre belle main doit donner au marquis.

CIDALISE

Mais dans ses procédés j'ai peine à le comprendre ;
Et, s'il voulait la recevoir,
Il se déclarerait sans plus longtemps attendre.

LÉANDRE.

Il se déclarera ce soir :
Et, s'il retarde, au fond, c'est pour mieux vous surprendre,
Ou pour suivre, plutôt, cet esprit singulier
Dont je vous ai parlé, qui lui fait toujours prendre
Un chemin tout particulier.

Faites moi l'honneur de m'en croire ;
Par vos attentions ménagez cet amant,
Vous y trouverez sûrement
Votre fortune et votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune !

LÉANDRE.

Oui vraiment, je vous parle en ami,
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
L'esprit d'une maîtresse habile
Tourne son cœur et ses vœux à son gré ;
Rend, par son art, chaque moyen facile ;
Et le conduit à l'hymen par degré.
Faites réflexion sur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, et j'en profiterai.

LÉANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conseille bien, et vous gagnez au change.
Le marquis est mieux fait et plus riche que moi.
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez sa foi.
Je vous fais compliment, madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'ose me flatter sitôt d'y parvenir.

LÉANDRE.

Oh ! vous y parviendrez, charmante Cidalise.
Mais, à propos, je dois vous avertir
Que ma sœur vous attend chez la jeune marquise,
Pour aller voir les petits Hollandais.
Ils sont charmants ; je les connais.

CIDALISE.

Ils sont ici ?

LÉANDRE.

Leur troupe arrive ;
Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LÉANDRE.

Bon, je l'envoie où ma femme n'est pas.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, riant.

Eh bien ! es-tu, mon cher, content de ta maîtresse ?
En beau chemin j'avais mis ta tendresse.
Parle. T'en es-tu bien tiré ?

LÉANDRE.

Je t'ai payé du même zèle.

LE MARQUIS.

Te voilà, par mes soins, son amant déclaré :
Il est de ton honneur de servir cette belle.

LÉANDRE.

Va, j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.
Tu n'as lié, pour moi, qu'un simple amusement.

LE MARQUIS.

J'ai, Léandre, entre vous formé l'engagement
D'un amour sérieux, d'une parfaite flamme.
J'en ai fait ta maîtresse, ayant droit sur ton âme.

LÉANDRE.

Mes nœuds ont plus de force et de solidité ;
Car je dois en faire ta femme,
Et vous unir tous deux à perpétuité.

LE MARQUIS.

Oh ! ne badinons pas.

LÉANDRE.

Je l'ai désabusée
Entièrement sur mon sujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LÉANDRE.

Et j'ai parlé si bien en ta faveur, marquis,

Qu'elle croit ton âme embrasée.

LE MARQUIS.

Ah ! le tour est perfide ! Et tu vas m'engager...

LÉANDRE.

Pour la noce, mon cher, tâche de t'arranger ;
Car déjà, de ta part, j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu ! cela ne se fait pas ;
Et je vais avoir sur les bras
Plus que jamais cette importune folle.

LÉANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouser pour sortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter si loin, et dans la circonstance...

LÉANDRE.

Je suis toujours outré dans ma reconnaissance.
Quand on veut me donner, puisqu'il faut parler net,
Des maîtresses à moi, sans avoir mon suffrage,
Je donne sur-le-champ, c'est toujours mon usage,
Des femmes malgré qu'on en ait.

LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,
Tu n'en peux espérer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étais prêté,
J'aurais pu, de ce jeu, tirer un grand service:
C'était le moyen d'écarter
La personne qui m'est nuisible.
Va, renoue au plus tôt.

LÉANDRE.

Cesse de t'en flatter.
Je te l'ai déjà dit, la charge est trop pénible.

LE MARQUIS.

Puisque tu ne saurais feindre de soupirer
Pour cet objet commun de notre antipathie,
Faisons mieux tous les deux. Lions une partie
Pour hâter son départ, et pour nous délivrer
De sa fâcheuse compagnie.

LÉANDRE.

A ce projet, tope de tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise,
A nous prêter la main, engageons le docteur.

LÉANDRE.

Oui, comme pour un rien, l'esprit de Cidalise
Prend l'alarme sur sa santé,
Un médecin sur elle a grande autorité.
Mais est-il en état de nous rendre service ?

LE MARQUIS.

Oui; sa recette a réussi très-fort.
Il s'est au mieux trouvé du champagne propice,
Qui chez lui, du bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, et je reviens après,
Te faire part de nos projets.

LÉANDRE.

Je t'attends; pars donc au plus vite.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte,
Il me reste à te demander
Un plaisir que tu peux aisément m'accorder :
Pour mon repos il est de conséquence,
Et tu n'y dois avoir aucune répugnance.

LÉANDRE.

Dis, quel plaisir ?

LE MARQUIS.

Tiens, prends cela.

LÉANDRE.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS.

C'est pour ta sœur une lettre,
Que tu lui rendras.

LÉANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saisis ce moment-là.

(Il sort vite.)

SCÈNE IX

LÉANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre ?

LÉANDRE.

Mais c'est, ma femme, un billet doux,
Que le marquis ici m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais la commission est charmante pour vous.

LÉANDRE, *lui présentant le billet.*

Fidèlement je m'en acquitte :
Vous l'allez lire sans tarder,
Pour y répondre encor plus vite,
Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider;
Car je dois, de sa part, vous le recommander.
Son instance vraiment n'a pas été petite;
Et c'est une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort se louer de votre complaisance,
De votre zèle à le servir,
Et vous devez aussi lui faire ce plaisir,
Et par justice, et par reconnsissance.
Puisqu'il compose et donne en votre nom
Des vers galants à Cidalise,
Et qu'il sert d'émissaire à votre passion,
Vous pouvez vous charger, cette peine est bien prise,
De me faire accepter un billet de sa part;
Il mérite trop cet égard.

LÉANDRE.

Quoi! sérieusement vous êtes dans l'idée
Que le marquis a fait ces vers pour moi?

LA COMTESSE.

Oui, j'en suis très-persuadée.

LÉANDRE.

Pouvez-vous penser...

LA COMTESSE.

Je le doi,

Quand le marquis tout haut lui-même le déclare;
Le bruit de cet amour est si fort répandu
Que tout Forge en est convaincu.

LÉANDRE.

Ce bruit injuste autant qu'il est bizarre,
Me fâche beaucoup en secret,
Puisqu'il fait une injure à mon amour parfait;
Mais, d'un autre côté, je l'avoue, il me charme,
Puisque votre esprit s'en alarme,
Et qu'il m'est, de vos feux, un garant des plus doux.
Je suis sûr d'être aimé, votre cœur est jaloux;
Le mien en est ravi : rien n'égale sa joie;
Devant vous, sans réserve, il faut qu'il la déploie.

LA COMTESSE.

Je sens à ce discours, redoubler mon dépit.
Mon esprit n'en est plus le maître.

LÉANDRE.

Ne craignez pas de le faire paraître :
A mes yeux il vous embellit;
Oui, chez vous il devient une grâce piquante.

LA COMTESSE.

Léandre, finissez : car je sens qu'il augmente.

LÉANDRE.

Plus vous m'en ferez voir, plus vous serez charmante.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, monsieur, que, si j'osais,
Sincèrement je vous battrais?

LÉANDRE.

Si je suivais ma fantaisie,
Pour moi, de tout mon cœur, je vous embrasserais :
A votre égard, contentez votre envie;
Vos coups seront pour moi d'un goût flatteur
Et d'une douceur infinie.

LA COMTESSE.

Ah ! par ce regard séducteur,
Malgré moi je suis attendrie.
Puis-je l'être pour un ingrat
Qui, bien loin qu'il se justifie
Du crime de m'avoir trahie,

De mon courroux vient exciter l'éclat?
Et, pour combler l'insulte, il en jouit encore!

LÉANDRE.

Madame, il est vrai, j'en jouis,
Mais en époux qui vous adore,
Et qui de vos transports sent vivement le prix :
J'en jouis en époux qui, loin d'être capable
De sentir pour une autre une nouvelle ardeur
N'est malheureux au fond du cœur,
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable,
Vous vous seriez déjà justifié, monsieur.

LÉANDRE.

Fixez vos yeux sur moi, mon épouse adorable :
La, regardez-moi donc, mais regardez-moi bien :
Votre œil sera payé de cette complaisance;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien
Vous prouve seul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux ! garants trompeurs, dont rien ne me répond.
Les plus tendres en apparence
Sont bien souvent les plus traîtres au fond.
Je veux des raisons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves parlantes...

LÉANDRE.

Le fait suffit lui seul pour vous désabuser.
Sachez que le marquis avait fait pour vous-même
Les vers dont faussement je me vois accuser;
Mais, comme Cidalise, incommode à l'extrême
Et faite en tout pour troubler les humains,
Les a surpris et saisis dans ses mains,
Il a dit, pour cacher le fond de ce mystère,
Que je l'avais pour elle obligé de les faire;
Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah ! je respire à ce récit :
Cependant Cidalise est jeune, elle est aimable;
Et cet objet...

LÉANDRE.

Ne peut rien sur mes vœux :
Dès qu'on a le talent de se rendre fâcheux,
On n'a jamais celui d'être agréable.
Je ne puis rencontrer son aspect importun,
Sans sentir dans mon âme une révolte extrême;
Je la hais... comme je vous aime :
C'est dire, autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Présentement, que je la hais moi-même !
Que je souhaite son départ!

LÉANDRE.

Vos vœux seront bientôt remplis à cet égard.
Il n'est point de moyen que notre esprit n'emploie.
Nous sommes tous ligués pour la faire partir,
Et nous avons pour chef...

LA COMTESSE.

Qui ?

LÉANDRE.

Monsieur de la Joie.

LA COMTESSE.

Mon médecin?

LÉANDRE.

Lui-même, et je le vois venir.

SCÈNE X

LÉANDRE, LA COMTESSE, M. DE LA JOIE.

LÉANDRE, à M. de la Joie.

Eh bien ! mon cher docteur, avez-vous vu Florange ?
Savez-vous son dessein? L'avez-vous concerté ?

M. DE LA JOIE.

Oui; j'ai plus fait. Je l'ai, monsieur, exécuté;
Et déjà pour partir Cidalise s'arrange.

LÉANDRE.

Exécuté sitôt !

LA COMTESSE.

Quoi ! Cidalise part ?

Par quel moyen?...

M. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art,
Ou plutôt de son caractère.
J'ai réveillé l'effroi qu'elle a pour sa santé,
Et qui la rend souvent malade imaginaire;
Et j'ai fortement excité
En même temps sa curiosité,
Qui de ses actions est le guide ordinaire,
Et qui la porte avec rapidité
Vers les fêtes d'éclat et vers la nouveauté.
Celle du jour, et qu'on dit la plus belle,
Toujours la détermine et l'emporte chez elle.
Sur ces deux pivots-là je me suis appuyé;
J'ai fait d'abord le surpris à sa vue,
Et sur sa pâleur prétendue
Je me suis beaucoup récrié,
Prononçant d'un air effrayé
Qu'il faut partir de Forge à l'instant, sans réplique,
Sous peine d'être pulmonique :
Que le danger est grand bien plus qu'elle ne croit,
Que le fer règne trop dans son eau métallique,
Et que, de ce fatal endroit,
L'air est ferrugineux, l'air est vitriolique,
Mille fois plus encor que l'onde qu'on y boit.
A ces grands mots, qui sont pour elle un coup de foudre,
Elle a sincèrement pâli.

LÉANDRE.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir aussi.

M. DE LA JOIE.

Pour achever de la résoudre,
Et l'engager à partir sur-le-champ,
Je mêle les plaisirs à cet effroi pressant.
Je parle de Paris, je lui vante la fête
Qu'avec tant de pompe on apprête.
J'ajoute qu'elle occupe et la ville et la cour :
Que rien n'approchera de sa magnificence :
Qu'elle doit réunir mille jeux tour à tour,
Et que de toutes parts on vole en affluence,

Pour se trouver à ce beau jour.
Je finissais la phrase à peine,
Qu'elle s'écrie : Ah ! je voudrais la voir.
La marquise, chez qui j'ai joué cette scène,
Dit qu'elle doit partir ce soir,
Qu'elles feront ensemble le voyage;
Et lui fait offre, poliment,
D'une place en son équipage.
Cidalise l'accepte avec empressement;
Et son esprit, rempli de la brillante image
De tant de jeux divers que j'ai peints vivement,
De la terreur passe à l'enchantement.
Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage;
Les nôtres, qui, pour elle, avaient tant d'agrément,
Ne sont plus à ses yeux que des bals de village.

LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous de nous en délivrer.
(Elle regarde tendrement Léandre.)
Elle ne donne pas le temps de respirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc, à partir, l'inviter au plus vite :
Je suis présentement sûr de la réussite.
Contre tous les fâcheux mon art doit conspirer :
Dans la société cette peste maudite
Conduit toujours l'ennui, le chagrin après soi :
Poisons de la santé, supplices de la vie,
Et pères de la maladie.
Le plus pressant devoir, et le premier emploi
D'un Esculape tel que moi,
Est d'en purger la compagnie,
Et d'extirper ce mal de bonne foi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS.

Pour le coup, je respire, et la voilà partie.
Je ne puis retenir les transports de mon cœur;
Et mille fois je vous en remercie :
C'est vous, mon cher, mon aimable docteur,
A qui je dois ce bien, dont mon âme est ravie.
De cet heureux départ vous avez tout l'honneur :
Je pourrai, sans témoin, parler à la comtesse;
Et je pourrai, dans l'ardeur qui me presse...
Mais ma bouche en dit trop, et devrait cacher mieux
Un secret...

M. DE LA JOIE.

Sur ce point, que votre crainte cesse,
Elle ne me dit rien que mon art ne connaisse :
J'ai lu, depuis longtemps, ce secret dans vos yeux ;
Les maux dont j'ai d'abord le plus de connaissance,
Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur résidence,
Et qui, dans les regards, vont se peindre en naissant.
Oui, l'étude des yeux est ma grande science;
Et c'est pour moi qu'ils sont exactement
Le vrai miroir de l'âme où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidèle à garder le silence,
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'est notre devoir le plus grand,
Dont jamais rien ne nous dispense :
Un médecin doit être un discret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance,
Je mets l'amour au rang des maux secrets
Dont nous faisons serment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrais bien vous prier de me dire,
Vous qui dans les regards avez le don de lire,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la comtesse?

M. DE LA JOIE.

Oh! ses yeux, que j'admire,
Sont un vrai labyrinthe où tout mon art se perd.

LE MARQUIS.

Comment donc! Vos clartés sont en défaut pour elle?

M. DE LA JOIE.

La chose ne doit pas vous surprendre si fort;
Car dans les yeux d'un homme on lit sans nul effort;
Chaque trait est lisible et peint au vrai son âme :
Mais, marquis, dans l'œil d'une femme,
Les caractères sont brouillés
Au point qu'il faut un an de soins bien redoublés,
Et d'étude continuelle,
Avant qu'on les ait démêlés.
Encore, bien souvent, aux regards de la belle,
Sommes-nous lourdement trompés;
Et, quand elle est, surtout, sage et spirituelle,
Les plus fins y sont attrapés :
Vous savez, comme moi, que la comtesse est telle.

LE MARQUIS.

Vous auriez, par votre savoir,
Dû, tout au moins, apercevoir
Quelque petite et légère étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puisqu'il faut vous en faire un rapport bien fidèle,
Je n'ai rien vu, monsieur, à force de trop voir;
Vingt sentiments divers sont écrits, pêle-mêle,
Dans ses beaux yeux que je ne comprends pas,
Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias :
On y voit de l'indifférence,
Et de la sensibilité;
De la douceur, de la fierté,
Qui contrastent d'intelligence;
De l'amour qui se travestit,

Et qu'on prendrait à son habit
Pour la sagesse ou la prudence.

LE MARQUIS.

De l'amour, dites-vous? Quel serait mon bonheur
Si, dans son âme, il avait pris naissance,
Et que d'un feu si doux je me visse l'auteur!

M. DE LA JOIE.

Mais afin d'y trouver, vous seul, votre avantage,
A vos rivaux, donnez pour lot, marquis,
L'indifférence et le mépris,
Que j'ai lus dans les yeux d'une beauté si sage.
Et gardez pour votre partage
La sensibilité, la douceur et l'amour,
Dont j'ai vu ses regards s'animer à leur tour.

LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon âme,
La même distribution.
Si j'en croyais la voix de l'espoir qui m'enflamme,
J'affirmerais mes sens dans cette illusion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité constante,
On peut changer une si douce erreur.
L'espérance, marquis, qui flatte votre cœur,
Est juste autant que séduisante :
Si la comtesse est aimable et charmante,
Vous êtes riche, et propre à vous faire chérir :
Tous deux, à peu près de même âge,
Moi, qui connais vos maux, je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel remède donc comptez-vous recourir?

M. DE LA JOIE.

Mais au plus simple, et du plus grand usage :
Au spécifique sûr, topique souverain,
Qu'en langage ordinaire on nomme mariage,
Et dont l'effet est prompt autant qu'il est certain.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le bien que je souhaite,
Comme le seul qui peut me rendre heureux ;
Et vous serez l'auteur, si vous formez ces nœuds,

De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais, pour vous et pour moi, je le dois, je le veux :
Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie ;
L'hymen, à la rigueur, est de notre ressort.
Plus notre soin et notre effort
Travaillent à donner des sujets à la vie,
Plus nous nous procurons de sujets pour la mort,
Ou du moins, pour la maladie.
Je veux parler à Léandre d'abord :
La comtesse a pour lui beaucoup de déférence,
Et jamais frère et sœur ne furent mieux d'accord :
Son zèle est grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonstance,
Pour son ami que n'est-il aussi fort !
Quoiqu'avec moi, presque dès notre enfance,
Il soit uni d'une étroite amitié,
Et que de mon amour il ait la confidence,
Il n'en a pas plus de pitié.
Je l'ai chargé, tantôt, d'une lettre pour elle,
Je n'en reçois réponse ni nouvelle :
Au lieu de me servir, et de m'en apporter,
Il ne paraît prompt et fidèle
Qu'au soin marqué de m'éviter.
Voyez-le, cher docteur ; employez toute chose
Pour le changer en ma faveur ;
Ou bien tâchez, de sa froideur,
A démêler du moins la cause.
Vous possédez l'art séducteur
De persuader, de convaincre ;
Exercez-le pour mon bonheur.

M. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer, j'espère de le vaincre.
Vous, cependant, voyez la sœur ;
Pendant que j'agirai vivement près du frère,
Occupez-vous du soin de plaire,
Et d'attaquer son cœur dans les règles de l'art ;
Faites-lui de vos feux l'aveu tendre et sincère.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.
Mais sa beauté, de loin, vient frapper mon regard ;
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre :
Et moi, pour m'expliquer, sans plus longtemps attendre,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hasard.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Après huit jours de peine, inutilement prise,
Enfin, madame, enfin le sort me favorise :
Je trouve cet instant si doux, si souhaité,
Où je puis vous parler seul, avec liberté :
J'ai mille choses à vous dire,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier;
J'attendais, pour vous en instruire,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est-ce un récit de vos voyages ?
Je vais l'entendre avec plaisir ;
Il doit, monsieur, amuser, réjouir,
Et présenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit est plutôt sérieux,
Il vise au pathétique.

LA COMTESSE.

Il est donc merveilleux.
Auriez-vous abordé dans des pays sauvages ?
Où seriez-vous tombé dans la captivité ?

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'est donc au trajet de Calais?

LE MARQUIS.

C'est, si j'ose risquer le terme,
En France même, en terme ferme.

LA COMTESSE.

Monsieur le voyageur, ah! je vois, à ces traits,
Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.
J'ai fait naufrage en France, et je m'y vois esclave :
Mais, loin que je m'en plaigne, et loin que je les brave,
Je chéris, je respecte, et j'adore mes fers.
De la personne que je sers
Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire;
Tout me fait une loi de vous en informer :
Près d'elle votre appui me devient nécessaire.
C'est, puisqu'il faut vous la nommer...

SCÈNE III

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

Je reviens vous causer une aimable surprise,
Comtesse; j'ai tant fait auprès de la marquise,
Que son départ est remis à demain,

LE MARQUIS, *à part.*

Où suis-je! juste ciel! Je revois Cidalise!
Je me meurs! C'est un coup de mon astre malin.

CIDALISE, *à la comtesse.*

Partagez donc ma joie, et prenez l'air serein.

LA COMTESSE.

Je la partage aussi dans cette circonstance.
Vous revenez, je parle en bonne foi,

Dans l'instant que j'avais regret à votre absence,
Et que je souhaitais de vous voir près de moi!

CIDALISE.

Que j'en ai de plaisir et de reconnaissance!
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne considérais que moi seule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je suis flattée;
Mais je suis très-surprise, et presque révoltée
Du froid silence du marquis.
Loin qu'en me revoyant il marque de la joie,
Sur son front étonné le chagrin se déploie,
Et vient glacer tous mes esprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez, belle Cidalise,
Votre prompt retour m'a surpris:
C'est l'étonnement où je suis
Qui l'arrête ou qui la déguise.
Je crains, d'ailleurs, pour vous, s'il faut que je le dise;
Vous exposez votre santé.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie,
J'exposerais ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la risquez aussi. Vous savez...

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez, je vous prie,
Que de bals, de plaisirs qui flattent seuls mon goût.
Je n'en vais perdre aucun, et je serai de tout.
Parlons à présent de la fête
Qui fait l'objet de tous mes vœux.
Puisque aujourd'hui, par votre ordre, on l'apprête,
Faites-en, près de moi, les honneurs un peu mieux.

Dites-moi, tout au moins, que votre âme est ravie
Que j'augmente, ce soir, la bonne compagnie
Qui doit composer votre bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.
Mon compliment est très-sincère.

CIDALISE.

Les mots en sont flatteurs; mais le ton ne l'est guère;
Et vous les prononcez avec un flegme anglais
Qui m'afflige et me désespère.
Mais je vous le pardonne ; entre nous, je connais
La singularité de votre caractère ;
Et, qui plus est, marquis, je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mais en nous toujours l'extérieur,
Quelque effort que nous puissions faire,
Se sent de la contrainte où se trouve le cœur.
Je ne puis plus longtemps vous cacher ce mystère,
Et mon état présent est tel
Qu'il cause à tous mes sens, obligés de se taire,
Un supplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment si cruel,
Parlez, monsieur, parlez ; c'est un bien nécessaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru,
J'étais prêt d'implorer les bontés de madame,
Et de nommer l'auteur des peines de mon âme.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu?

LE MARQUIS.

Oui, devant vous, je n'ai plus su que dire,
Et mon embarras s'est accru.

CIDALISE.

Nous ne formons qu'une âme, et vous pouvez l'instruire;
Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

A votre vue il se sent interdire,
Vous augmentez son embarras.

Monsieur s'explique assez, ce discours doit suffire;
Il paraît très-clair à mes yeux,
Ma chère, et vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Je vois à vos regards que la chose est obscure,
Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il règne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne si dure;
Ma raison m'autorise à cette liberté.
Eh! qu'ai-je à craindre en cette conjoncture,
Quand mes sens sont réglés, et mes desseins conduits
Par la vertu, l'honneur, l'estime et la droiture?
Je n'espère qu'en vous dans l'état où je suis;
Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à présent n'a plus rien de suspect,
Puisqu'il est suivi de respect,
Et que vous désirez que mon secours l'appuie;
Je vous promets mes soins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comtesse, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougissez pas. La comtesse s'abuse.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous servir?

CIDALISE.

Il est dans son génie. Aisément je l'excuse.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Mon billet, si vous l'avez lu,
Madame, a dû mieux vous instruire.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laisse, marquis, avec mademoiselle;
Votre cœur s'expliquera mieux,

Quand vous serez seul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de rester en ces lieux.
Votre frère, à propos, vient s'offrir à mes yeux;
Je lui veux, devant vous, daignez me le permettre,
Demander compte de ma lettre.

SCÈNE IV

Les précédents, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Dis-moi, je t'en serai tout à fait obligé,
Qu'ast-tu fait du billet dont je t'avais chargé?

LÉANDRE, bas.

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Instruis-moi.

LÉANDRE, bas.

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LÉANDRE, bas.

Ce n'est ni le lieu, ni le temps.

LE MARQUIS.

C'est le temps et le lieu de rompre le silence,
Et ta discrétion se montre à contre-temps :
Il faut, devant ta sœur, que ta bouche s'explique.

LÉANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A présent. Mauvaise politique.

LÉANDRE, bas.

Tu t'en repentiras, si tu me fais parler.
En ami, je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procédé bizarre!
Mais au point où j'en suis, rien ne me fait trembler.
Parle, quoi qu'il en soit.

CIDALISE.

Mais, puisqu'il veut, Léandre,
Que vous éclaircissiez la chose devant nous,
A son désir vous devez condescendre;
C'est un secret, pour moi, que je brûle d'apprendre.

LÉANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu son billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre?

LÉANDRE.

Apaise ton courroux.

CIDALISE.

C'est un soin que jamais un bon ami n'oublie.

LÉANDRE.

Mademoiselle, excusez, je vous prie.
Je vous l'aurais rendu, puisqu'il était pour vous,
Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah! quelle trahison! Je reste confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une lettre, il paraît éperdu!
Mais ce jeune homme a des manières
Et des façons d'agir toutes particulières.

LÉANDRE, à Cidalise.

Le billet vous sera fidèlement rendu,
Et vous ne perdrez rien pour avoir attendu.

LA COMTESSE, à Cidalise.

Je vous l'avais bien dit, que vous étiez aimée,
Je vous en félicite, et j'en suis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre esprit est déçu:
Impitoyablement votre frère me joue.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis. Vous voilà convaincu,
Et de votre choix je vous loue.

(Elle s'en va.)

CIDALISE.

A ce tendre billet que je dois recevoir
Si vous voulez que je fasse réponse,

Il faut me l'envoyer ce soir :
Je pars demain, je vous l'annonce,
Et vous risquez, marquis, de ne plus me revoir.
(Elle suit la comtesse.)

SCÈNE V

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Dès la pointe du jour, ah! fusses-tu partie,
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta vie!
Dans la peine où je suis je ne me verrais point!
Et toi, cruel ami, parle. Jusqu'à ce point,
As-tu pu, contre moi, pousser la raillerie?
Devant ta sœur, encor, tu vas me desservir.

LÉANDRE.

Tu m'y forces toujours toi-même;
J'ai pris soin de t'en avertir :
C'est un acharnement qui me fait trop souffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta sœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma lettre?

LÉANDRE.

Oh ! c'est ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma répugnance
Pour m'acquitter de cet emploi;
Mais, loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis, par ta cruelle instance,
Dans la nécessité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais, Léandre, d'où vient, à me servir près d'elle,
La répugnance de ton cœur?
Instruite de mes feux, ton amitié fidèle
Devrait plutôt parler en ma faveur.

LÉANDRE.

Sincèrement pour toi je m'intéresse,
Et suis, à te servir, extrêmement porté;

Mais, il faut que je le confesse,
Malgré ma bonne volonté,
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barrière insurmontable
De ce qu'on nomme impossibilité.

LE MARQUIS.

Ton âme est donc impitoyable?

LÉANDRE.

C'est la rigueur du sort qui contraint, en secret,
Mon cœur d'être inflexible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais dis-m'en la raison.

LÉANDRE.

Elle est inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah! de mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCÈNE VI

LÉANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS, à M. de la Joie.

Venez, mon cher docteur, venez à mon secours,
Pour fléchir un ami, dont le cruel discours
Me surprend et me désespère.
Au lieu de servir mon ardeur,
Il se fait une joie, une étude sincère
De me nuire auprès de sa sœur,
A moi, qui mets ma gloire, et qui mets mon bonheur
A m'unir de plus près, à me voir son beau-frère.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur :
Je compte, qui plus est, sur un succès flatteur.
Apprenez, cependant, qu'un courrier vous demande;
Il est très-empressé. Partez vite, monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais savoir ce qu'un père me mande.
A votre art je me recommande;

Qu'il se signale en ma faveur.
Faites, à mes désirs, que Léandre se rende.
Si votre effort n'est pas plus heureux que le mien,
Je suis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.
(Il sort.)

SCÈNE VII

LÉANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

Ah! je suis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami,
Et me causer une disgrâce
Que j'ai pris soin d'éviter jusqu'ici?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur est trop bon, trop sensible et trop tendre
Le remède que je prétends
Apporter à ses maux pressants,
Sur la santé de tout le monde
Doit influer en même temps;
Et c'est sur la raison que mon espoir se fonde.
D'un ami le bonheur certain
Doit vous rendre joyeux, par conséquent plus sain.
En rappelant à la lumière
Son amant languissant, par un oui gracieux,
Votre sœur doit y gagner la première,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une veuve comme elle, et qui se remarie
Avec un époux jeune et fait pour les amours,
Doit redoubler de santé tous les jours;
Par la même raison, en être plus jolie :
Le plaisir qu'elle en a, renouvelle sa vie,
Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

LÉANDRE.

Votre éloquence est merveilleuse,
Et votre remède est fort bon ;
Mais du marquis la crise est si fâcheuse,
Que je crains pour sa guérison.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remède,
Vous ne devriez pas douter de son effet :
A sa vertu, monsieur, il n'est rien qui ne cède.

LÉANDRE.

Je crains qu'il ne soit pas applicable au sujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au sujet! Votre crainte m'étonne,
Quelle est donc la raison que votre esprit en donne?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LÉANDRE.

Je sais que, dans le fond, ma raison est très-bonne.
Mais elle compliquée; et je n'ai pas le don
D'expliquer, comme vous, sur-le-champ mes idées :
Dans mon esprit confus, par des brouillards fréquents,
Elles sont toujours retardées.
Ce n'est qu'au bout d'un certain temps,
Et par degrés, qu'elles se développent,
Et que, pour les saisir, tous mes esprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah! vous me payez de jargon,
Moi, de qui le métier est d'en payer les autres.

LÉANDRE.

Mes sens, je vous l'ai dit, sont plus lents que les vôtres;
Je pourrai, dans un mois, expliquer ma raison.

M. DE LA JOIE.

Du marquis la fièvre est pressante;
Dans huit jours, au plus tard, elle l'emportera.
Si votre sœur savait le mal qui le tourmente,
Et le remède heureux que ma main lui présente,
Son âme n'aurait pas cette dureté-là,
Et serait plus compatissante.

LÉANDRE.

Je ne suis pas son maître; ainsi consultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins, plus nettement elle s'expliquera.

LÉANDRE.

Non, docteur, dans notre famille,
Nous nous expliquons tous très-difficilement :
Ma sœur a, là-dessus, l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.
Je vais, pour le marquis, lui parler tout à l'heure :
Il périclite en ce moment,
Et, sans un prompt secours, je crains fort qu'il n'en meure.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, arrêtant M. de la Joie.
(A Léandre.)

Non, il n'en mourra pas. Non, malgré ta rigueur ;
Et pour déclarer à ta sœur
Le feu secret qui me dévore,
Va, ce n'est plus toi que j'implore,
Et je n'ai plus besoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement subit ! et quels discours flatteurs!

LE MARQUIS.

Je suis autorisé par mon père lui-même
A lui dire tout haut, et cent fois, que je l'aime :
Je n'ai plus désormais à craindre de refus ;
Et je pourrai, du moins, sans qu'on me contrarie,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LÉANDRE.

Apprends nous le sujet de ces transports confus.

LE MARQUIS.

Oui, mon bonheur est au-dessus
De tous les biens qu'on s'imagine ;
Et la lettre que je reçois
M'apprend que la comtesse est enfin l'heureux choix

Que ma famille me destine,
Et, qu'au retour des eaux, où j'ai dû la trouver.
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver
Hem ! Léandre, à présent que je viens de t'instruire,
Que me répondras-tu?

LÉANDRE

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis, je vous l'avais bien dit
Que vous seriez heureux : un projet réussit
Toujours sitôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS, à Léandre.

Pour surcroît de fortune et de bonne nouvelle,
Mon père, en même temps, m'écrit
Que ta sœur a gagné, d'une voix générale.
Son procès avec les dépens.

LÉANDRE.

Mon cher marquis, à ces instants,
Ma joie, au moins, à la tienne est égale !

LE MARQUIS.

Elle aura son arrêt par le prochain courrier.

LÉANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger sa suivante
Du soin de l'informer, toute chose cessante,
Que je venais de recevoir
Une nouvelle intéressante
Que je brûlais de lui faire savoir.

LÉANDRE.

Mais ton attention m'enchante !

M. DE LA JOIE.

Pour le coup, les brouillards doivent s'évanouir ;
Voilà qui détruit votre obstacle.

LÉANDRE.

Non. Je ne pense pas qu'on puisse réussir
A le lever, sans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment ! Léandre, à ma félicité,
Léandre trouve encor de la difficulté?

LÉANDRE.

Ma sœur qui vient, de cet oracle,
Va dissiper l'obscurité.

SCÈNE IX

LÉANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle avez-vous à me dire?
Marquis, je viens l'apprendre avec empressement.

LE MARQUIS.

Votre procès, madame, est gagné pleinement :
Mon père vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en instruire
Je m'acquitte premièrement.

LA COMTESSE.

Mon procès est gagné ! Ciel ! Puis-je bien le croire?

LE MARQUIS.

Oui, vous en recevrez l'arrêt incessamment.

LA COMTESSE.

Vous comblez mon ravissement !
Ce jour, pour nous, Léandre, est un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en est un, pour moi, de bonheur et de gloire.
J'apprends, en même temps, vous m'en voyez ravi,
Que vous êtes l'heureux parti
Dont mon père a fait choix, pour moi, dans mon absence;
Et mon cœur, dans ce moment-ci,
Peut enfin rompre le silence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plutôt, garder sévèrement ;
Et la reconnaissance est le seul sentiment

Dont mon âme, monsieur, puisse payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en espère, madame, et j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embrasse vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, marquis, arrêtez-vous.
Cette posture est une offense.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi,
L'hommage le plus pur...

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me surprendre.
Madame, je croyais que le fils de Cléon
Aurait reçu de vous un traiment plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avoue avec confusion,
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation
D'être ingrate à l'égard du père,
Et pour le fils d'être encor plus sévère.

LA MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entends rien à ce mystère.
Aujourd'hui tout le monde est extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre est votre ami :
Il sait l'obstacle qui m'enchaîne.
Il peut vous l'expliquer, et je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non, il ne le fera jamais;
Et j'ai fait, près de lui, plus d'une instance vaine.
Instruisez-moi vous-même, il me sera plus doux
De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu, Léandre, épargnez-moi la peine,

LÉANDRE.

De votre bouche il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous, plutôt, il doit être éclairci,
Ce n'est plus le temps de vous taire.
Vous savez mon secret. Parlez donc, mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari ! Qu'entends-je ? O ciel.

LÉANDRE.

Oui,
C'est le mot de l'énigme, et, sous le nom du frère,
L'époux s'est caché jusqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monsieur parle à présent sans voile et sans mystère,
Et l'on voit clair dans son esprit.

LA COMTESSE.

Il est temps à vos yeux que je me justifie.

LE MARQUIS.

Léandre est votre époux ! Par ce mot tout est dit.
Je ne m'en prends qu'au sort qui lui seul nous trahit.

CIDALISE.

L'aventure est vraiment singulière et jolie.
Que je me sais bon gré de n'être point partie !
Il me tarde d'aller en faire le récit.
Quel plaisir !

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille, une femme,
Une veuve... qui ne l'est point.
Il est, il est écrit, qu'unique dans ce point,
Je brûlerai toujours, sans que jamais mon âme
Puisse le dire à l'objet qui m'enflamme !

LA COMTESSE.

Cidalise, dans ce malheur,
Est la seule personne aimable
Qui peut vous consoler.

LE MARQUIS.

Je suis inconsolable.

CIDALISE.

Pour moi, je me console, et même d'un grand cœur,
Pourvû que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non, je veux qu'elle serve au bonheur d'un ami.
C'est la seule douceur qui me reste aujourd'hui.
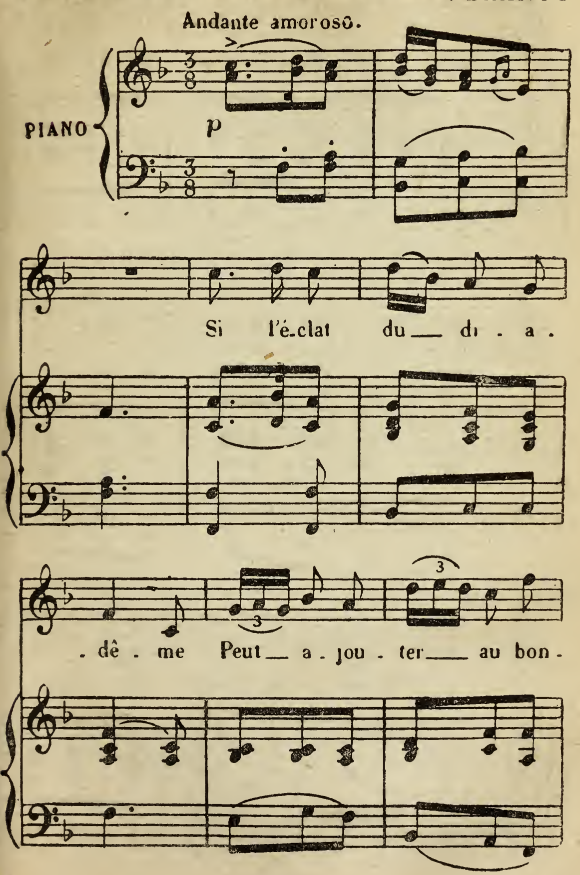
LÉANDRE.

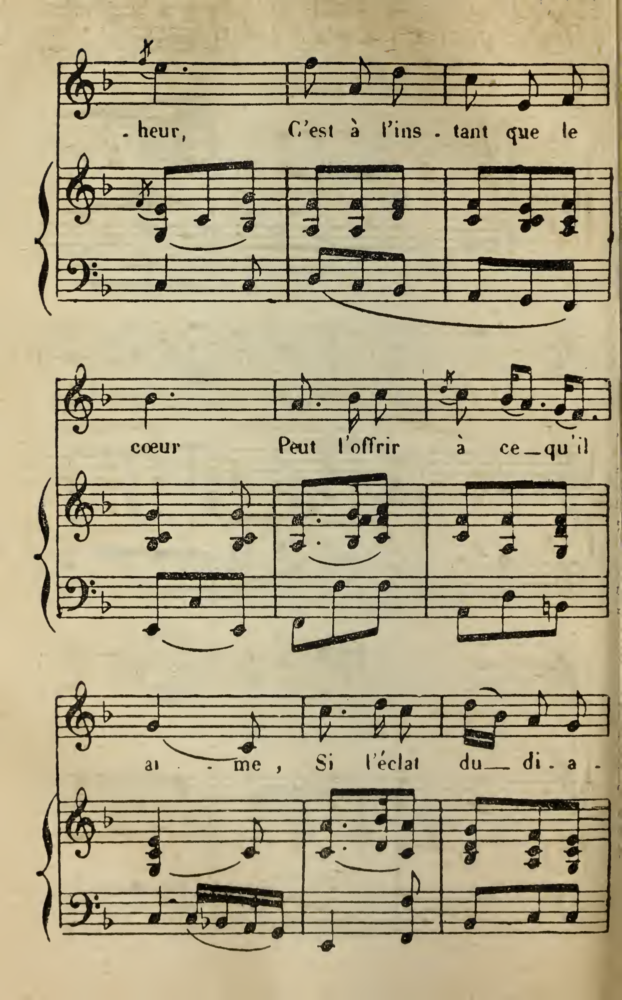
Oh ! pour le coup, je pourrai, tête à tête,
En dépit des fâcheux, vous parler et vous voir,
Madame, et votre époux va l'être enfin ce soir.
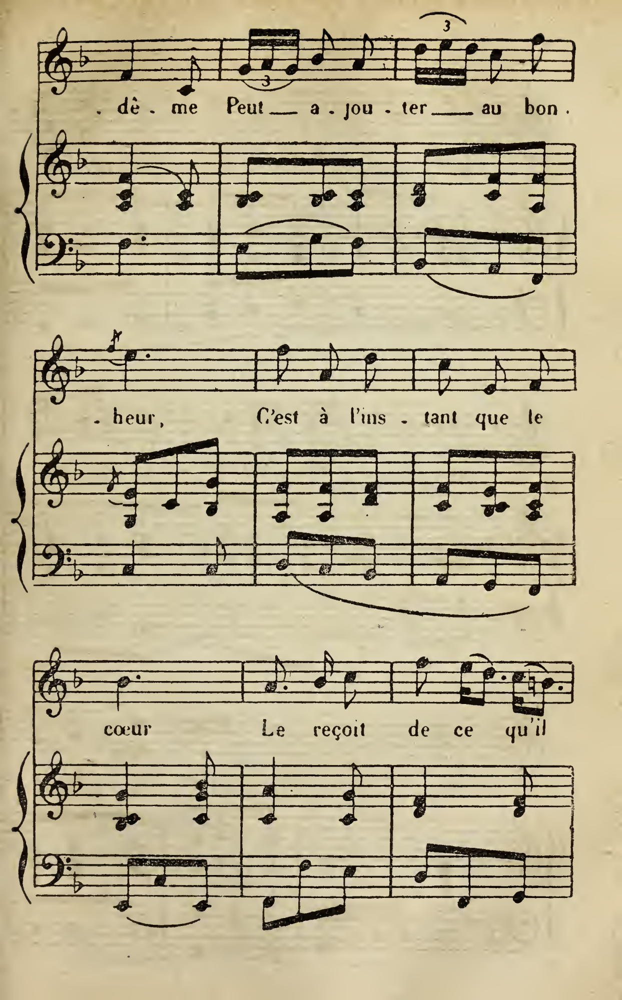


SI L'ÉCLAT DU DIADÈME

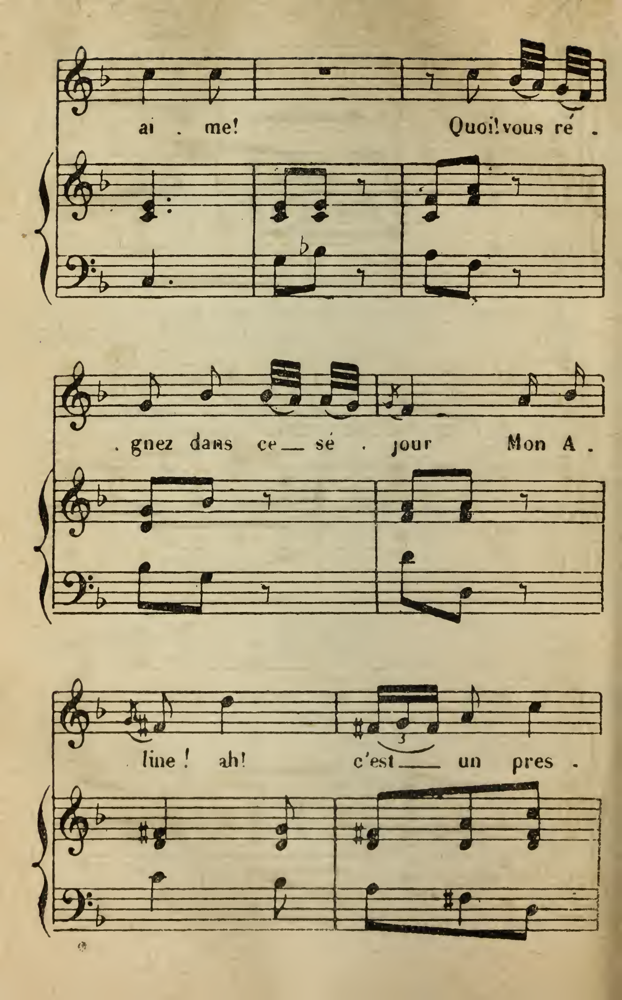
(AIR D'*Aline*, — OPÉRA DE MONSIGNY
ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY
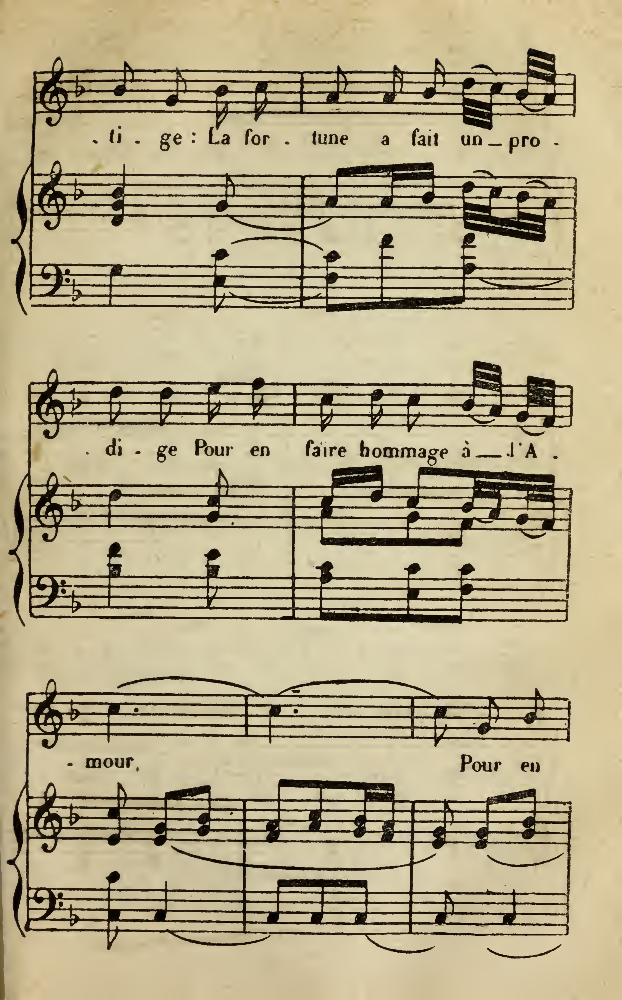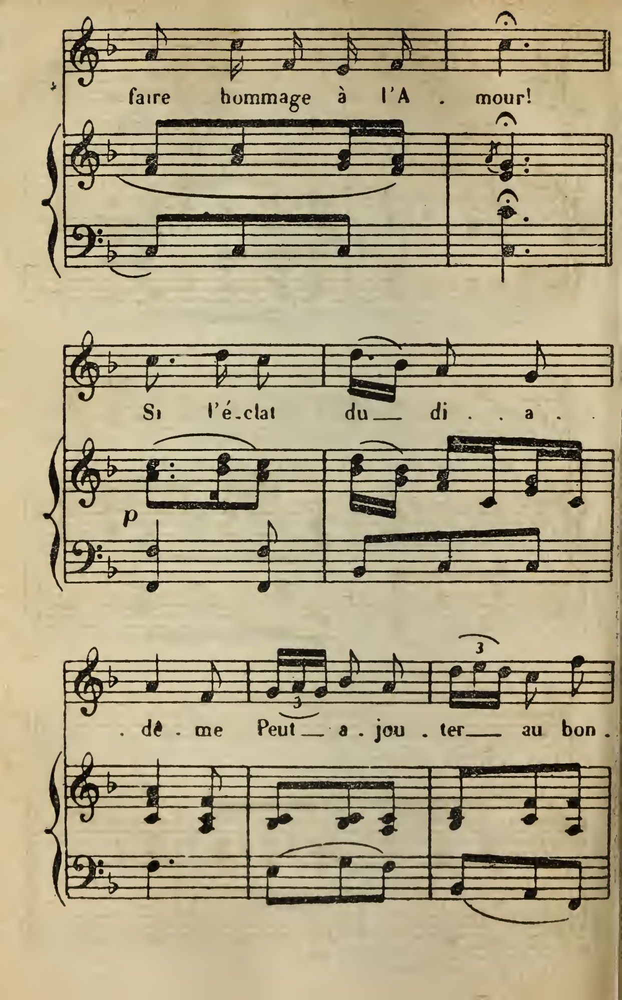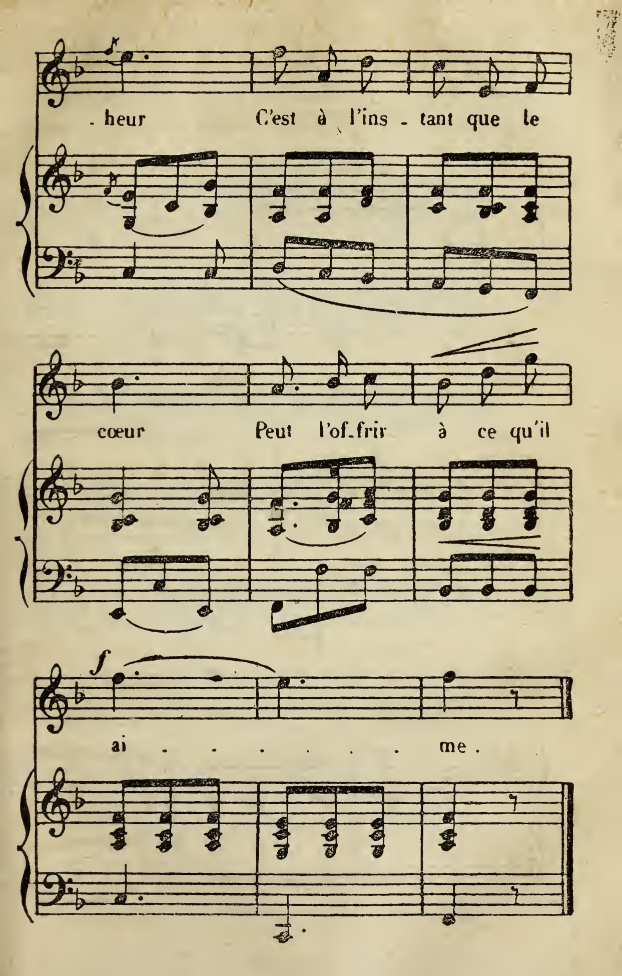




- heur, C'est à l'ins - tant que le
coeur Peut l'offrir à ce_qu'il
ai - - me , Si l'éclat du_ di - a -


3
3
. dê . me Peut a . jou . ter au bon .
. heur, C'est à l'ins . tant que le
cœur Le reçoit de ce qu'il


ai . me! Quoi! vous ré .
. gnez dans ce — sé . jour Mon A .
. line ! ah! c'est — un pres .


. ti . ge : La for . tune a fait un _ pro .
. di . ge Pour en faire hommage à _ l'A .
. mour,
Pour en

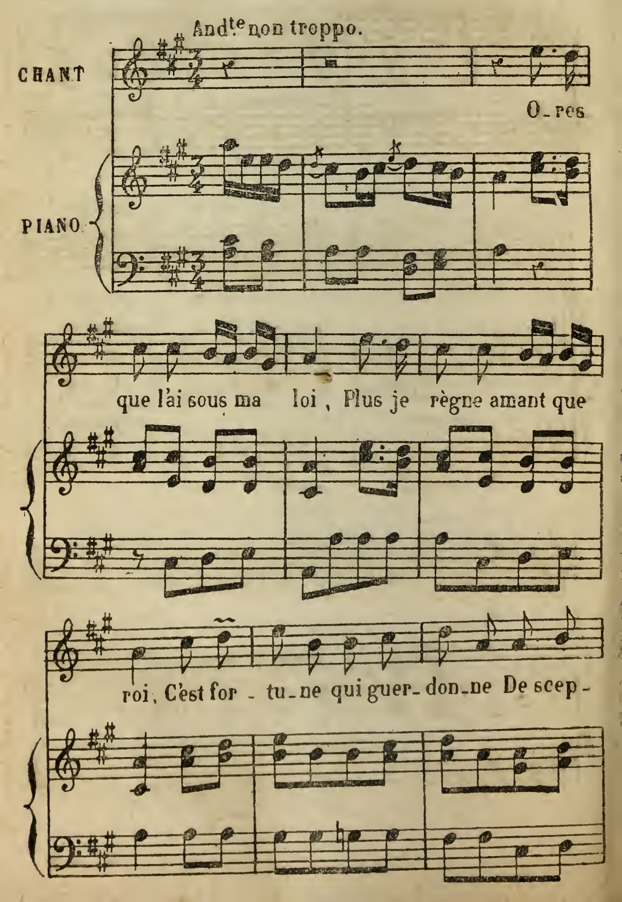

faire hommage à l'A . mour!
Si l'é_clat du__ di . . a . .
. dê . me Peut__ a . jou . ter__ au bon .
p
3
3

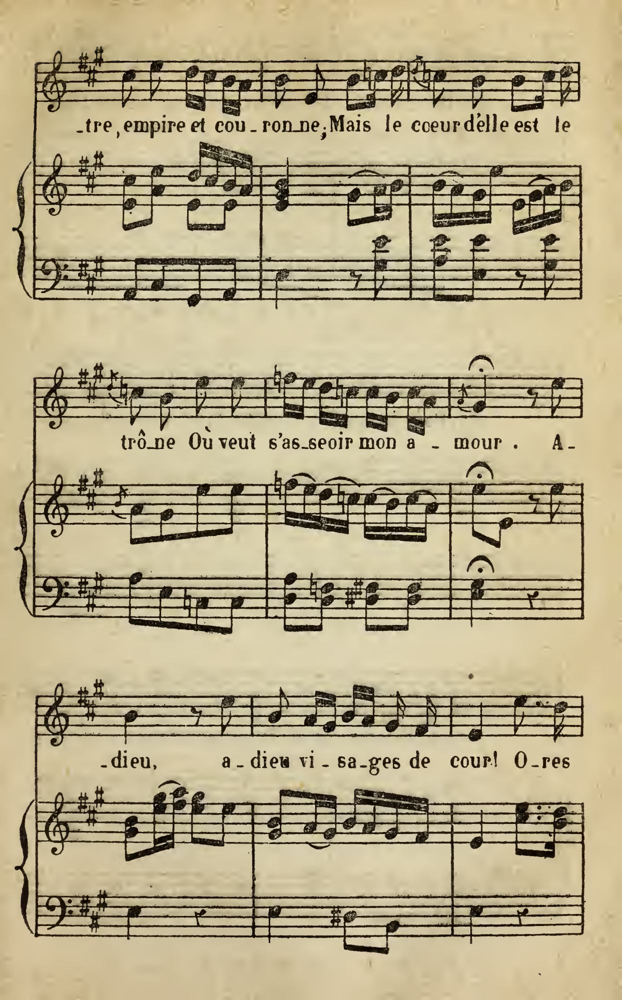

. heur C'est à l'ins . tant que le
cœur Peut l'of.frir à ce qu'il
ai . . . . . . me .

ORES QUE L'AI SOUS MA LOI

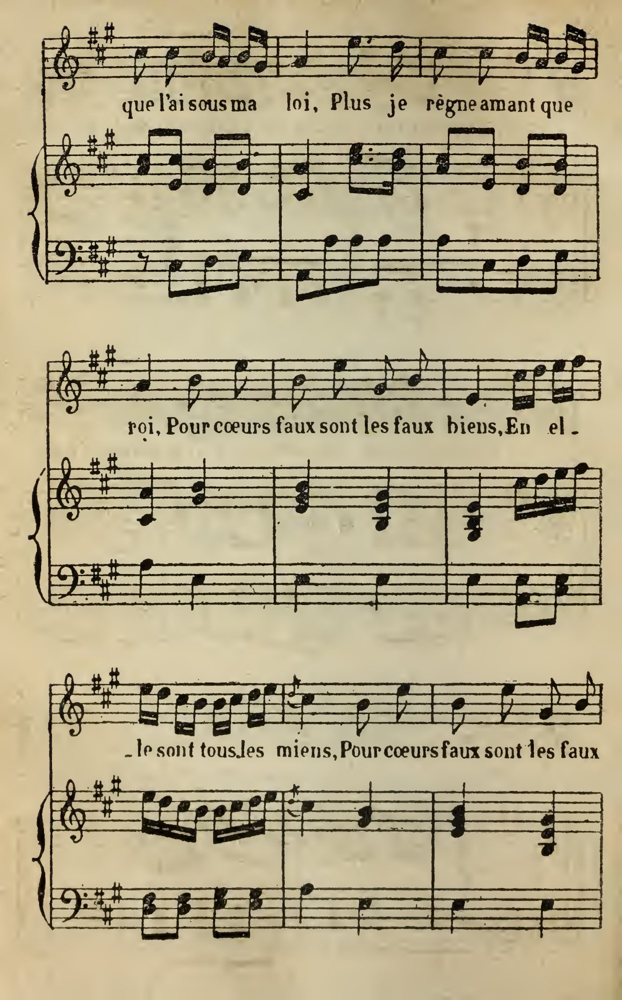
PAROLES DE FRANÇOIS Ier, — MUSIQUE DE J.-J. ROUSSEAU

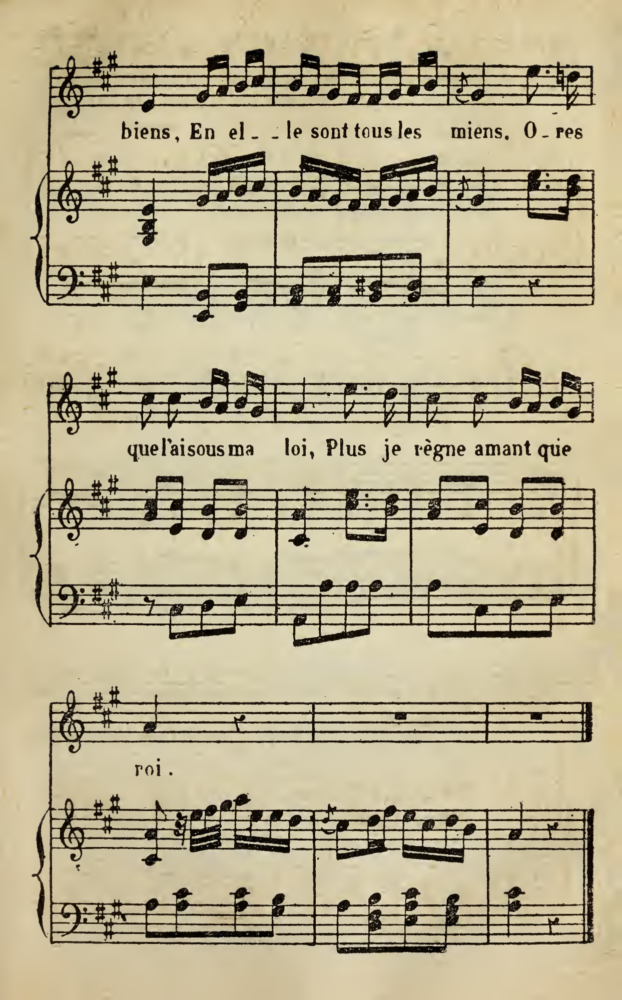
ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY





-tre, empire et cou - ron-ne; Mais le coeur d'elle est le
trô-ne Où veut s'as-seoir mon a - mour. A-
-dieu, a - dieu vi - sa-ges de cour! O-res

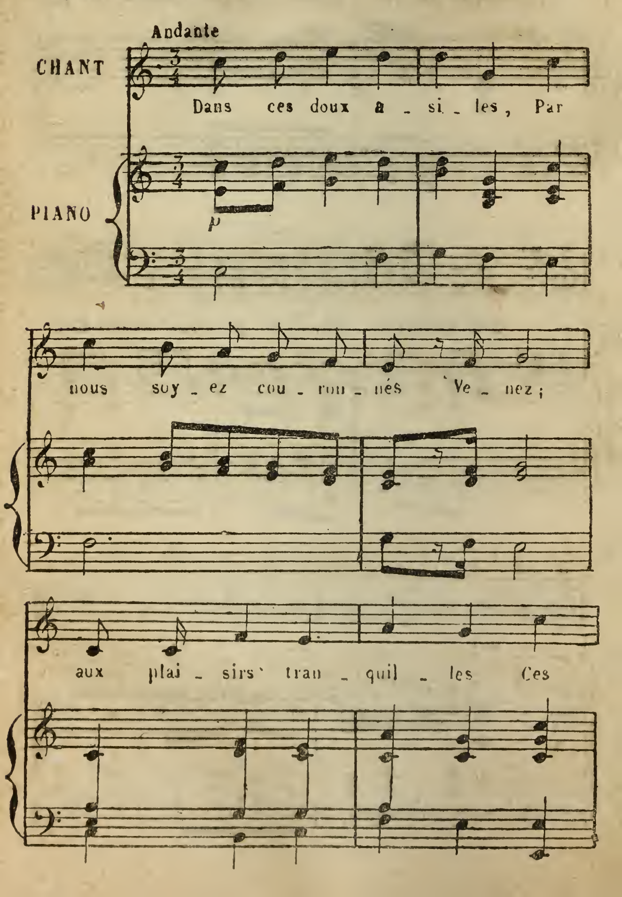

que l'ai sous ma loi, Plus je règne amant que
roi, Pour cœurs faux sont les faux biens, En el -
- le sont tous les miens, Pour cœurs faux sont les faux

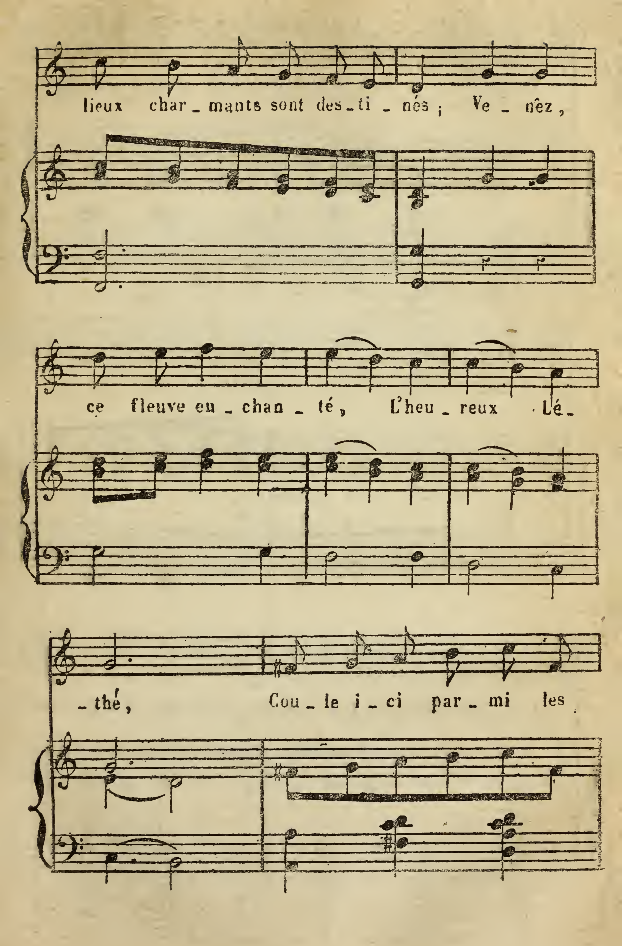

biens, En el_ _le sont tous les miens. O_res
que l'ai sous ma loi, Plus je règne amant que
roi.

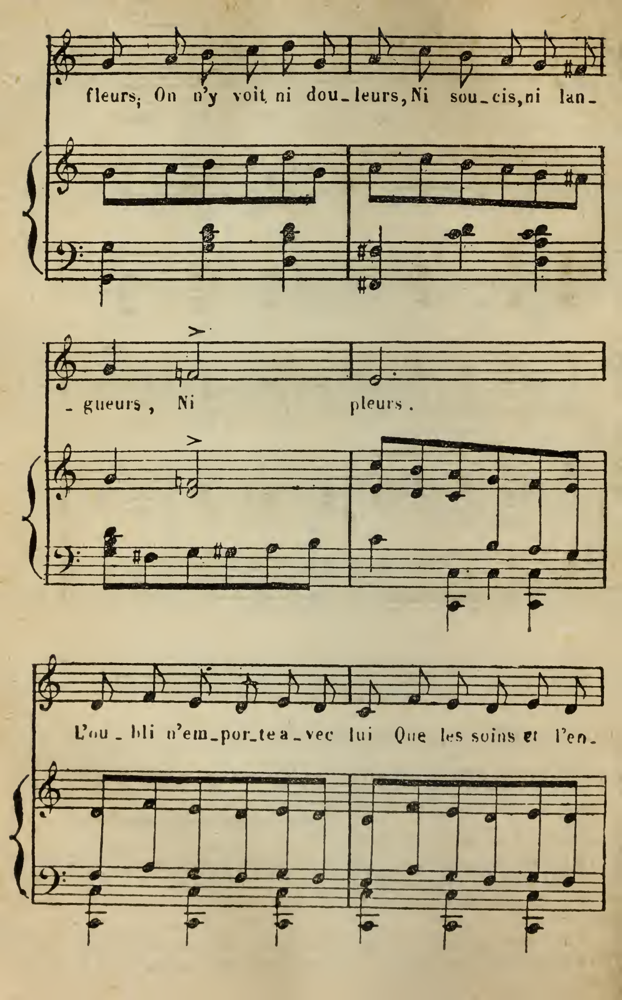
DANS CES DOUX ASILES

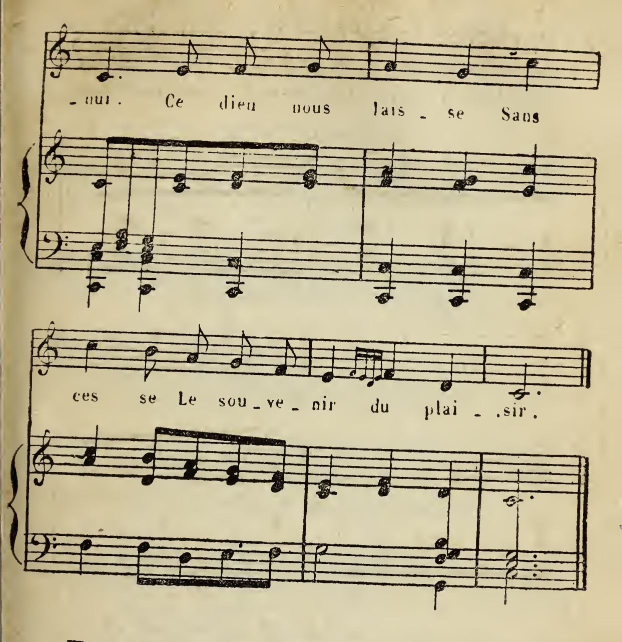
PAROLES DE GENTIL-BERNARD,—MUSIQUE DE ROUSSEAU

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY




lieux char _ mants sont des _ ti _ nés ; Ve _ nez,
ce fleuve en _ chan _ té, L'heu _ reux Lé _
_ thé, Cou _ le i _ ci par _ mi les


fleurs; On n'y voit ni dou_leurs, Ni sou_cis, ni lan_
_gueurs, Ni pleurs.
L'ou_bli n'em_por_te a_vec lui Que les soins et l'en_



Dans ces doux Asiles

PAROLES DE GENTIL-BERNARD, — MUSIQUE DE RAMEAU

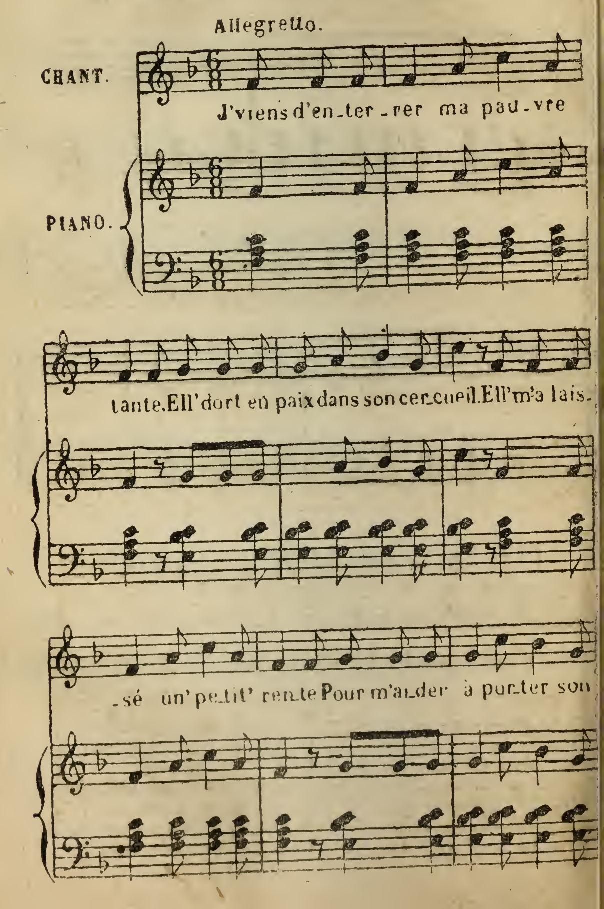
ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. A. BLANGY

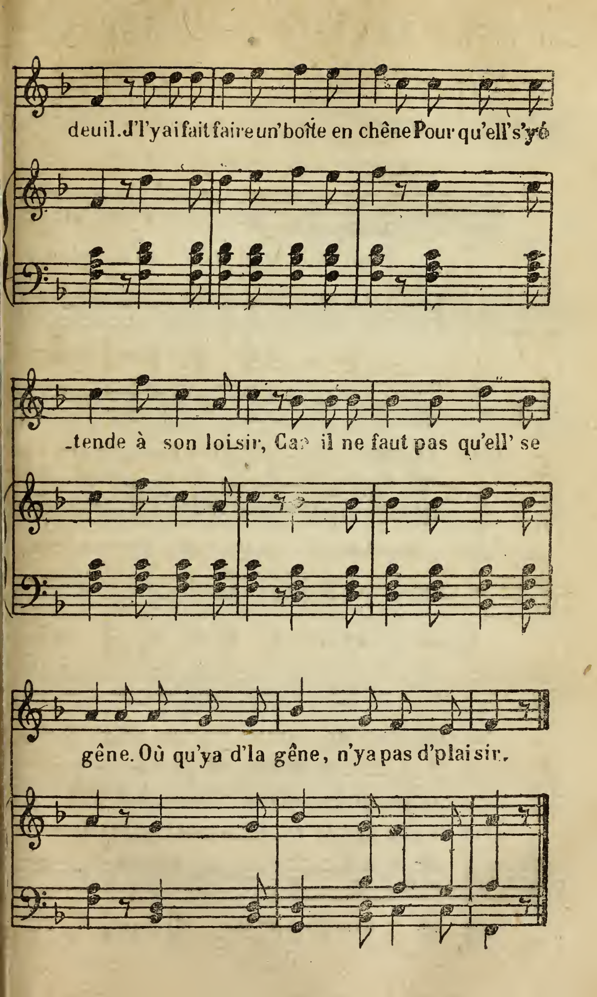
Dans ces doux asiles,
Par nous soyez couronnés ;
Venez : aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmants sont destinés ;
Venez ! ce fleuve enchanté,
L'heureux Léthé,
Coule ici parmi les fleurs ;

On n'y voit ni douleurs,
Ni soucis, ni langueurs,
Ni pleurs.
L'oubli n'emporte avec lui
Que les soins et l'ennui :
Ce dieu nous laisse sans cesse
Le souvenir du plaisir.

JE VIENS D'ENTERRER MA TANTE

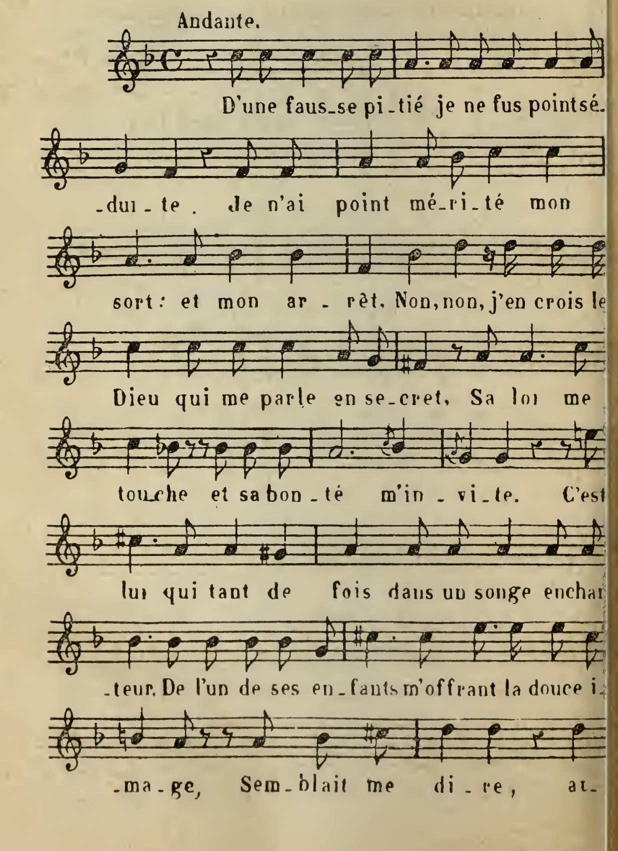
Très-ancienne et très-originale chanson dont il ne reste que ce couplet

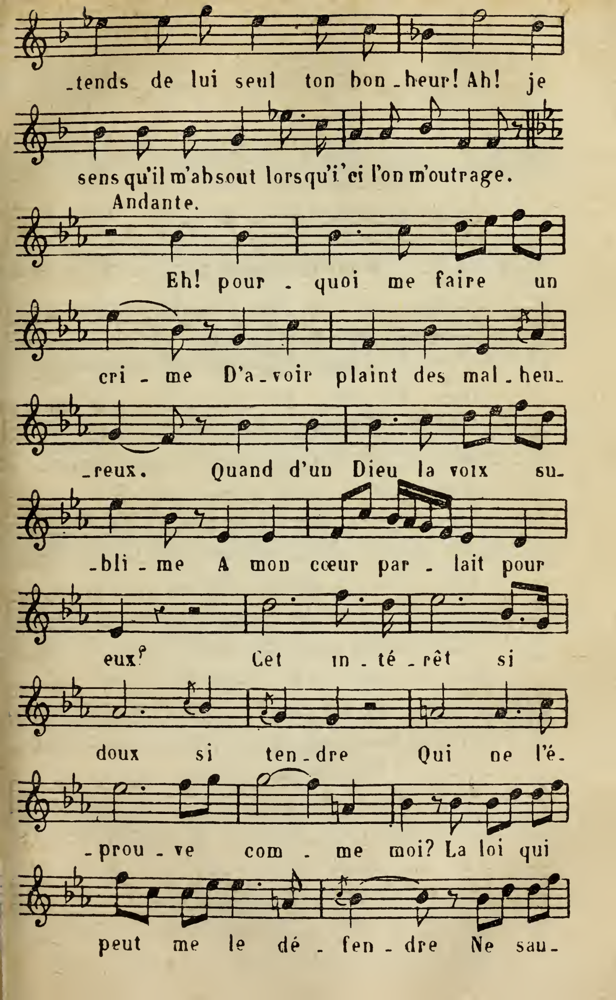


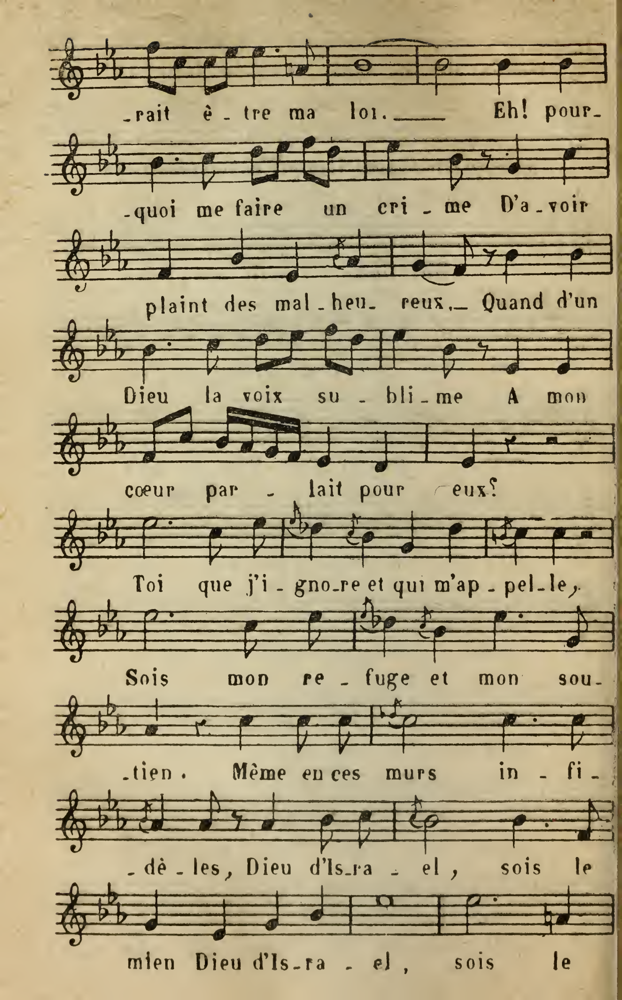

deuil. J'l'y ai fait faire un' boîte en chêne Pour qu'ell's'y é
-tende à son loisir, Car il ne faut pas qu'ell' se
gêne. Où qu'ya d'la gêne, n'ya pas d'plaisir.

D'UNE FAUSSE PITIÉ

AIR DE LA *Prise de Jéricho*, — MUSIQUE DE MOZAR




_tends de lui seul ton bon_heur! Ah! je
sens qu'il m'absout lorsqu'i'ci l'on m'outrage.
Andante.
Eh! pour _ quoi me faire un
cri _ me D'a_voir plaint des mal_heu_
reux. Quand d'un Dieu la voix su
_bli _ me A mon cœur par _ lait pour
eux? Cet in _ té _ rêt si
doux si ten_dre Qui ne l'é_
_prou _ ve com _ me moi? La loi qui
peut me le dé _ fen _ dre Ne sau_



-rait ê - tre ma loi. Eh! pour-
-quoi me faire un cri - me D'a-voir
plaint des mal-heu- reux. Quand d'un
Dieu la voix su - bli-me A mon
cœur par - lait pour eux?
Toi que j'i - gno-re et qui m'ap - pel-le,
Sois mon re - fuge et mon sou-
-tien. Même en ces murs in - fi-
-dè - les, Dieu d'Is-ra - el, sois le
mien Dieu d'Is-ra - el, sois le

p

mien , Dieu d'Is_ra_el , sois le mien. Non,non,

ce n'est point un cri _ me D'a_voir

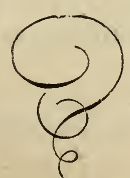
plaint des mal _ heu _ reux, Quand d'un

Dieu la voix su _ bli_me A mon

cœur par _ le pour eux, A mon

cœur par_le pour eux, A mon cœur par _ le pour

eux, A mon cœur par_le pour eux!





Le Théâtre à 20c

donne

A LA FIN DE SES VOLUMES, EN COMMENÇANT PAR LE 65e,

6,000

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE :

Noëls, Romances, Ballades, Rondes, Rondeaux, Pont-Neufs;

CHANSONS DES PROVINCES

ET LES

AIRS, CHŒURS, DUOS, ETC.

DE NOS PLUS CÉLÈBRES OPÉRAS

C'est le plus riche

RÉPERTOIRE LYRIQUE



PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

BOISSY

LE SAGE ÉTOURDI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1745

L'ÉPOUX PAR SURPRISE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1744

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE SAGE ÉTOURDI

PERSONNAGES.

ÉLIANTE, veuve.
LUCINDE, nièce d'Éliante, et promise à Léandre.
LÉANDRE.
ÈRASTE, ami de Léandre.
ORONTE, père de Léandre.
MARTON, suivante.
FRONTIN, valet 'Éraste.

(La scène est à la campagne, chez Éliante.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

Belle Lucinde, eh ! quoi ! vous paraissez rêveuse,
Vous qu'on ne vit jamais un instant sérieuse.

LUCINDE.

Le jour de mon hymen est tout prêt d'arriver;
C'est un nœud sans retour, cela donne à rêver.

MARTON.

Vous teniez l'autre jour un différent langage;
Votre esprit se faisait la plus charmante image...

LUCINDE.

De nouvelles clartés ont détrompé mes yeux,
Et m'ont, depuis huit jours, appris à penser mieux.
L'hymen, sous les dehors d'une liberté vaine,
Cache le poids réel d'une constante chaîne :
Notre âme en est la dupe; et ses liens trompeurs
N'en sont pas moins gênants pour être ornés de fleurs.

MARTON.

Je trouve la contrainte où vous tient la tutelle
D'une tante absolue, encore plus cruelle.

LUCINDE.

Cette tante est vraiment une mère pour moi;
Je ne puis trop chérir ni respecter sa loi :
Elle rend à mes yeux le devoir agréable,
L'obéissance douce, et la raison aimable.

MARTON.

J'en demeure d'accord ; mais, malgré ce portrait,
Avouez avec moi que l'on prend sans regret
Le parti de quitter la tante la plus chère
Pour suivre un époux jeune et fait en tout pour plaire :
Tel est votre Léandre.

LUCINDE.

Il est trop étourdi.
Son âge est un défaut.

MARTON.

Votre âge est assorti.
Vous n'avez que seize ans: il en a vingt, je pense.
Pour un défaut commun on a de l'indulgence.
Comme vous il est vif; il a de la gaîté.

LUCINDE.

J'aimerais mieux qu'il eût moins de vivacité.
Il faut, non pas en nous, ni dans nos caractères,
Une opposition qui les rende contraires
(Elle est encore pis que l'uniformité);
Mais, dans l'âge et l'esprit, cette diversité
Qui, sans choquer nos cœurs, forme un heureux contraste.
Je voudrais que Léandre eût le bon sens d'Eraste.

MARTON.

D'Éraste ! son esprit n'est pas des plus sensés.
Sans lui faire de tort, il a trente ans passés,
Et l'on voit cependant qu'il vit dans l'indolence,
Sans prendre aucun parti.

LUCINDE.

Marton, c'est par prudence.
Il préfère en secret le repos à l'éclat.
C'est par cette raison qu'il ne prend point d'état.

Le bonheur est son but, le plaisir son système;
Et dans l'indépendance il met le bien suprême.

MARTON.

Bon ! de la liberté ces prétendus héros
Sont pris tout les premiers, et n'en sont que plus sots.
Ma foi, si, dans ce jour, j'étais à votre place,
Mes charmes sur son cœur puniraient son audace.

LUCINDE.

J'y réussirais mal.

MARTON.

Vous n'avez qu'à vouloir.
Vos beaux yeux peuvent tout. Essayez-le, pour voir.

LUCINDE.

Mais, dans le fond du cœur, Marton, te l'avoûrai-je?
Je trouverais plaisant qu'il donnât dans le piége.

MARTON.

Il faut à votre char aujourd'hui le lier
Pour en faire un exemple : allons, point de quartier.

LUCINDE.

Je ris... Mais, non, ces jeux sont d'un danger extrême.

MARTON.

Oui, tel qui tend un piége y peut tomber soi-même :
Et, s'il faut avec vous m'expliquer franchement,
Vous inclinez vers lui plus que vers votre amant.

LUCINDE.

Sa façon de penser me le rend estimable :
C'est le seul sentiment dont mon cœur soit capable.

MARTON.

Vous allez donc former votre hymen sans amour?

LUCINDE.

Je voudrais de bon cœur en reculer le jour.

MARTON.

Inutile souhait ! l'affaire est résolue,
Et dans cette semaine elle sera conclue.

LUCINDE.

Pourvu qu'elle se fasse, il n'importe du temps.

MARTON.

Ces nœuds manquent toujours par les retardements.
La politique veut, dans tout ce qui nous touche...

LUCINDE.

Tais-toi. La politique est fort mal dans ta bouche.
Si Léandre m'en croit, et pense comme moi,
Nous pourrons de concert tenter... mais je le vois.

SCÈNE II

LÉANDRE, LUCINDE, MARTON.

LÉANDRE.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous serons mariés ce soir, mademoiselle.

LUCINDE.

Ce soir?

LÉANDRE.

Ce soir même. Oui, mon père vient exprès.

LUCINDE.

Ah! Je ne croyais pas que l'instant fût si près.

LÉANDRE.

Je vois à cet aspect que votre âme frissonne.

LUCINDE.

Non : mais, à dire vrai, la nouvelle m'étonne.

LÉANDRE.

Avouez que l'hymen alarme votre cœur.

LUCINDE.

Je conviens qu'à mon âme il cause quelque peur.

LÉANDRE.

Dites qu'il vous inspire une frayeur très-vive :
Le mariage est beau, mais dans la perspective;
Il présente de loin un coup d'œil attirant :
Dès qu'il est vu de près, il paraît différent.
De ses apprêts surtout la jeunesse effrayée,
Par des nœuds éternels craint de se voir liée.
Vous êtes dans le cas; parlez-moi franchement;
La, ne sentez-vous point certain frémissement?

LUCINDE.

Oui.

LÉANDRE.

Moi, qui parle ici, quoique plus intrépide,

Je sens dans ce moment que mon cœur s'intimide.

LUCINDE.

C'est un nœud sérieux qui veut un esprit mûr;
Ne rien précipiter est toujours le plus sûr.

LÉANDRE.

Oui, vous avez raison; c'est le meilleur système;
Et je vous avoûrai que je pense de même :
Nous ne ferions pas mal de différer d'un mois.

LUCINDE.

De trois, si vous voulez.

LÉANDRE.

Oui, c'est bien dit, de trois :
Nos esprits mûriront en attendant la noce.

LUCINDE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Rien n'est pis qu'un hymen trop précoce;
Il éprouve le sort d'un fruit prématuré;
Il ne vient point à bien.

LUCINDE.

Mais, tout considéré,
Plus nous retarderons, et mieux, formés par l'âge,
Nous soutiendrons tous deux le poids du mariage.

MARTON.

Il le faut avouer, pour de jeunes amants
Vous faites éclater de grands empressements.

LÉANDRE.

De ce lien flatteur je sens tout l'avantage;
Mais je diffère exprès pour en mieux faire usage

MARTON.

Vous prenez l'un et l'autre un parti fort prudent;
La difficulté gît à savoir maintenant
Si votre tante aura ce plan pour agréable.

LÉANDRE.

Pour ne pas l'approuver elle est trop raisonnable.

LUCINDE.

La chose est juste au fond, elle doit l'accorder.

LÉANDRE.

Je m'engage moi-même à la lui demander.

MARTON.
La démarche, monsieur, me paraît hasardée.
LÉANDRE.
Elle réussira, car j'en ai bonne idée.
MARTON.
Vous n'avancerez rien. Son caractère est tel :
Quand elle a prononcé, l'arrêt est sans appel.
LÉANDRE.
Non, Marton, à nos yeux tu la peins trop rigide :
Dans tout ce qu'elle fait la douceur est son guide.
MARTON.
Son penchant naturel la porte à dominer.
LÉANDRE.
Oui : mais le ciel l'a fait exprès pour gouverner :
On voit qu'à vingt-six ans, au fort de sa jeunesse,
Elle fait éclater en tout une sagesse
Que les autres n'ont pas dans un âge avancé.
Air, conduite, discours, tout en elle est sensé.
La raison est toujours l'ascendant qui l'inspire ;
Et le ton qu'elle prend fait aimer son empire.
A vivre sous ses lois on trouve des appas.
Lucinde, j'en suis sûr, ne m'en dédira pas.
LUCINDE.
Des tantes il est vrai qu'elle est la plus aimable.
LÉANDRE.
La plus digne d'estime et la plus adorable.
MARTON, à Léandre.
Vous faites son éloge avec beaucoup d'ardeur.
LÉANDRE.
Je ne fais en cela que consulter mon cœur.
MARTON.
Elle aura dans monsieur un neveu plein de zèle.
LÉANDRE.
Je bénis le lien qui doit m'approcher d'elle.
MARTON.
Vous devez en ce cas presser votre union.
LÉANDRE.
La chose à cet égard mérite attention.

LUCINDE.

Oui, je suis, avec vous, d'accord sur ce chapitre :
Monsieur, je vous en laisse absolument l'arbitre.
Adieu. N'oubliez rien pour suspendre ces nœuds,
Et parlez à ma tante au nom de tous les deux.

LÉANDRE.

Sur moi d'un pareil soin vous pouvez vous remettre ;
Je dirai ce qu'il faut ; j'ose vous le promettre.

SCÈNE III

LÉANDRE.

Quel bonheur qu'elle soit dans de tels sentiments !
C'est avoir réussi que d'obtenir du temps.
Loin de nuire à mes vœux, elle leur est propice.
Je dois voir maintenant son aimable tutrice.
Mon destin dépend d'elle ; il faut franchir ce pas.
Il est des plus glissants et des plus délicats.
D'une noble assurance, allons, armons mon âme.
Je la vois qui paraît. C'est la première femme
Dont l'air m'ait inspiré la crainte et le respect.
Tout hardi que je suis, je tremble à son aspect.

SCÈNE IV

LÉANDRE, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Je vous trouve à propos, et je dois vous apprendre
Que votre père ici n'est pas sûr de se rendre ;
Sa mauvaise santé l'arrête malgré lui.

LÉANDRE.

L'hymen ne peut donc pas s'accomplir aujourd'hui ?

ÉLIANTE.

Pardonnez-moi, monsieur ; car il me prie en grâce
Que votre mariage incessamment se fasse.

LÉANDRE.

Sans lui ?

ÉLIANTE.

Je me conforme à son désir pressant.

LÉANDRE.

Le mien en est flatté. Mais sera-t-il décent
Que, tandis que mon père est aux douleurs en proie,
Je célèbre une noce et me livre à la joie?
Les danses et les jeux seront-ils de saison?
L'amour ne doit-il pas céder à la raison?

ÉLIANTE.

Comment donc! vous sortez de votre caractère.
Vous paraissez prudent, contre votre ordinaire.

LÉANDRE.

Je le suis en effet sous un air des plus foux:
Mais, madame, ai-je tort? je m'en rapporte à vous;
A vous, dont la conduite est toujours circonspecte,
A vous, que j'aime à suivre, et qu'en tout je respecte.

ÉLIANTE.

Pnisque vous voulez bien me faire cet honneur,
Votre père vous doit causer moins de frayeur.
Sans blesser le devoir, ni choquer la décence,
Vous pouvez épouser Lucinde en son absence.
Le mal qui le retient est un mal douloureux;
Mais je sais, par bonheur, qu'il n'est pas dangereux:
Et, pour mieux ménager votre délicatesse,
J'aurai soin que sans bruit votre contrat se dresse.
Cette campagne est propre à servir mon dessein.
Votre hymen se fera ce soir même; et demain
Nous irons à Paris, sans crainte d'aucun blâme,
A ce père si cher présenter votre femme.

LÉANDRE.

Il serait beaucoup mieux qu'il en fût le témoin.

ÉLIANTE.

Monsieur, à dire vrai, j'admire un pareil soin:
Il me surprend en vous; j'en suis même blessée.
J'aurais cru que votre âme était plus empressée
Et que vous soupiriez après ce nœud flatteur.
Quelle raison en vous a ralenti l'ardeur
D'entrer dans ma famille?

LÉANDRE.

Elle est toujours la même.

ÉLIANTE.

Si ma nièce, dont l'âme est sensible à l'extrême,
Savait que vous montrez si peu d'empressement,
Elle en témoignerait un vrai ressentiment.

LÉANDRE.

Je n'ai pas cette crainte ; et, pour ne vous rien taire,
Elle souhaite fort que ce nœud se diffère.

ÉLIANTE.

Vous m'étonnez, monsieur ! son cœur est donc changé?

LÉANDRE.

Je dois vous dire plus ; c'est qu'elle m'a chargé
De vous le demander comme un bienfait pour elle.
Avant de se lier d'une chaîne éternelle,
Madame, elle vous prie instamment, par ma voix,
D'accorder à ses vœux au moins deux ou trois mois,
Pour former sa raison au point qu'elle doit l'être,
Et pour avoir le temps tous deux de nous connaître.

ÉLIANTE.

Deux ou trois mois, monsieur, pour former sa raison!

LÉANDRE.

Ce temps fera beaucoup, et j'en suis caution.

ÉLIANTE.

Oui, je conçois qu'un terme aussi considérable
Doit faire un changement en elle remarquable ;
Et rien n'est mieux conçu. Je vois qu'avec bonté,
Monsieur, à son projet vous vous êtes prêté ;
Et, pour rendre la chose encore plus parfaite,
Vous voulez bien vous-même être son interprète.

LÉANDRE.

Je n'ai pu résister à de si justes vœux.
Nous sommes, pour attendre, assez jeunes, tous deux.

ÉLIANTE.

Vous me le déclarez un peu tard l'un et l'autre.
Lorsque j'ai consulté son cœur avec le vôtre,
Que ne me faisiez-vous cet aveu singulier?
Votre ravissement a paru le premier ;
Et ma nièce, après vous, n'a pu cacher sa joie.

D'un changement si prompt que faut-il que je croie ?
En si peu de moments qui peut l'avoir produit ?

LÉANDRE.

De la réflexion, madame, il est le fruit.

ÉLIANTE.

En êtes-vous capable ?

LÉANDRE.

Oui, j'en fais d'excellentes.

ÉLIANTE.

Il faut que vous ayez des raisons bien puissantes.
Parlez... Vous vous troublez ! Vous n'osez répartir?

LÉANDRE.

Je n'ai pas devant vous la force de mentir.

ÉLIANTE.

Quelles sont ces raisons ? daignez donc me les dire.

LÉANDRE.

Puisque vous l'ordonnez, je vais vous en instruire.

SCÈNE V

LÉANDRE, ÉLIANTE, MARTON.

MARTON.

Madame la comtesse arrive pour vous voir,
Madame.

ÉLIANTE, à Léandre.

Je vous quitte, et vais la recevoir.
Sa visite, qui n'est que de cérémonie,
Au gré de toutes deux sera bientôt finie.
Ne vous éloignez point, monsieur ; et songez bien
Que je veux au plus tôt finir notre entretien.

SCÈNE VI

LÉANDRE, MARTON.

MARTON.

Madame n'est donc pas pleinement informée ?

LÉANDRE.
Non : l'affaire, Marton, n'est encor qu'entamée :
Tu m'as interrompu ; mais elle est en bon train.

MARTON.
Son discours n'en est pas un garant bien certain.

LÉANDRE.
Tu t'abuses.

MARTON.
Monsieur est riche en confiance.

LÉANDRE.
Il le faut ; le succès est fils de l'assurance.
Quelqu'un vient.

MARTON.
C'est Frontin.

SCÈNE VII

LÉANDRE, FRONTIN, MARTON.

LÉANDRE.
Qui t'amène en ces lieux ?

FRONTIN.
Puisque d'un tel secret vous êtes curieux,
Je viens savoir, monsieur, si Marton, que j'honore,
Et que, si je l'osais, je dirais que j'adore,
N'a rien en ce moment à mander à Paris.
J'y vais avec Eraste.

LÉANDRE.
Il part ! j'en suis surpris.

FRONTIN.
Oui, dans ce même instant.

LÉANDRE.
Comment ! sans me rien dire ?
A la ville sais-tu quelle raison l'attire ?

FRONTIN.
Mais, quoiqu'il soit rempli d'attention pour moi,
Il ne m'en a rien dit, je suis de bonne foi.

LÉANDRE.
A ce brusque départ il faut que je m'oppose,

Et je vais de ce pas en apprendre la cause.
Je ne permettrai point qu'il me quitte aujourd'hui,
Quand j'ai précisément le plus besoin de lui.

SCÈNE VIII

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

Ton maître part le jour que la noce s'apprête ;
Quand il en est prié, rien n'est plus mal honnête
Mais je ne conçois rien à ce procédé-là :
Je voudrais bien savoir qui le porte à cela.

FRONTIN.

Mais il a ses raisons.

MARTON.

Il n'en a que de fausses.

FRONTIN.

Faut-il te parler franc ? nous n'aimons pas les noces ;
Nous trouvons ces plaisirs si fades, si bourgeois,
Que, pour les éviter, nous fuirions dans les bois.
Toute la parenté qui se trouve priée,
Et vient complimenter la jeune mariée ;
Les mauvais mots du jour et ceux du lendemain :
Ah ! le joli régal !

MARTON.

Il est fort de mon goût.

FRONTIN.

Je te crois trop d'esprit pour penser...

MARTON.

Point du tout ;
J'eus toujours pour la noce un penchant invincible ;
Pour tout autre plaisir mon cœur est insensible ;
Un amant ne saurait me plaire qu'à ce prix.

FRONTIN.

Serviteur ; le temps presse, et je pars pour Paris.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LÉANDRE, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

J'ai saisi ce moment exprès pour vous entendre :
Dites-moi vos raisons, qu'il me tarde d'apprendre

LÉANDRE.

Vous l'exigez de moi, madame, absolument?

ÉLIANTE.

Oui, j'attends votre aveu très-impatiemment.
Parlez, nous voilà seuls.

LÉANDRE.

Je vais parler, madame.
Madame...

ÉLIANTE.

Eh bien! monsieur?

LÉANDRE.

Excusez ; mais mon âme
Sent un effroi...

ÉLIANTE.

D'où vient?...

LÉANDRE.

Ma foi, les plus hardis
Trembleraient comme moi dans le cas où je suis.

ÉLIANTE.

Rassurez votre esprit; dites, qui vous engage
A reculer l'instant de votre mariage?
Auriez-vous de ma nièce à vous plaindre, entre nous?

LÉANDRE.

Non ; mon cœur ne peut plus déguiser avec vous :
Pour une autre en secret, madame, je soupire.

ÉLIANTE.

Comment! vous en aimez une autre; et pour le dire,
De votre hymen, monsieur, vous attendez le jour?

LÉANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon amour;
Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile peine :
Rien n'en peut triompher, ma résistance est vaine
Et je sens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ÉLIANTE.

Mais quel est donc l'objet de votre attachement ?
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un sujet pareil.

LÉANDRE.

Son nom fait son éloge.

ÉLIANTE.

Ce discours ne dit rien. Cet objet si vanté
Surpasse-t-il Lucinde en esprit, en beauté ?
Sa personne en vertus est-elle plus brillante ?

LÉANDRE.

Oui, cent fois.

ÉLIANTE.

Nommez-la.

LÉANDRE.

C'est...

ÉLIANTE.

Eh bien ! c'est...?

LÉANDRE.

Sa tante.

ÉLIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit?

LÉANDRE.

C'est vous que j'aime.

ÉLIANTE.

Moi?

LÉANDRE.

Vous-même.

ÉLIANTE.

Votre esprit
S'égare...

LÉANDRE.

Non ; faut-il vous le redire encore ?
C'est, madame, c'est vous, vous seule que j'adore.

ÉLIANTE.

Pour rompre, allez, monsieur, cessez de vous servir
D'un prétexte offensant dont vous devez rougir.
Votre manque de foi vous rend assez coupable,
Sans le couvrir encor d'un voile si blâmable :
Je me sens par ce trait doublement offenser.

LÉANDRE.

Madame, un seul instant pouvez-vous le penser?
Si je ne vous aimais, mais avec violence,
Ferais-je un tel aveu dans cette circonstance?
De ma sincère ardeur tout doit vous assurer.

ÉLIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

LÉANDRE.

Madame, sur ce point mon cœur n'est plus son maître.
Après les sentiments qu'il vous a fait connaître,
Fâchez-vous : éclatez autant qu'il vous plaira;
Il vous dira toujours, et vous répétera,
Que son amour pour vous est fondé sur l'estime;
Que la raison l'éclaire et la vertu l'anime ;
Qu'elles l'ont affermi dans son culte secret,
Et qu'il adore en vous un mérite parfait;
Qu'il l'avoûra tout haut, qu'il s'en fait une gloire;
Qu'il fuit tout autre nœud, que vous devez l'en croire;
Qu'il met à vous fléchir son bonheur le plus doux,
Et qu'il sera constant, fût-il haï de vous.

ÉLIANTE.

Monsieur...

LÉANDRE.

J'entends d'ici votre austère langage;
Vous allez commencer par m'opposer votre âge.
Je vous arrête là : vous avez vingt-six ans;
C'est l'été de vos jours; par conséquent le temps
D'inspirer, d'éprouver une flamme constante :
Car l'âge de penser d'une façon prudente,
De sentir fortement est aussi la saison.
Il faut, pour bien aimer, il faut de la raison.

ÉLIANTE.

D'aimer, en ce cas-là, vous êtes peu capable.

LÉANDRE.

Mais je suis assez vieux pour être raisonnable :
Notre âge est assorti mieux que vous ne pensez.
Madame, savez-vous que j'ai vingt ans passés ?
Il suffit de mon choix pour prouver ma sagesse;
Mes feux sont raisonnés; je veux une maîtresse
Qui m'aide à me conduire, et non à m'égarer ;
Dont l'utile amitié, faite pour m'éclairer,
Doucement vers le bien me tourne avec adresse ;
Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendresse;
De pareils sentiments sont-ils d'un étourdi ?
Et quand je me dis sage, hem ! vous ai-je menti ?
Rendez-moi donc justice, et convenez vous-même
Que ma flamme est sensée autant qu'elle est extrême;
Que la prudence seule a décidé mon choix,
Et que votre raison doit lui donner sa voix.
Quoi! madame, une ardeur si parfaite et si tendre
Ne vous inspire rien?

ÉLIANTE, d'un ton ironique.

Pardonnez-moi, Léandre;
Je sens qu'elle m'inspire une juste pitié.

LÉANDRE.

Dites, dites plutôt une tendre amitié,
Telle que mon amour la mérite et l'espère.

ÉLIANTE.

Oui, comme mon neveu, vous l'aurez tout entière;
Je l'attache à ce titre.

LÉANDRE.

Il est des noms plus doux :
La qualité d'amant et le titre d'époux.

ÉLIANTE.

Y songez-vous, monsieur? vous êtes ridicule !

LÉANDRE.

Madame, c'est en vain que votre âme recule;
Je vous conduirai là; dans peu vous y viendrez.

ÉLIANTE.

En vérité ?

LÉANDRE.

D'honneur.

ÉLIANTE.

Mais...

LÉANDRE.

Mais vous m'aimerez.
Je ne badine pas, la chose est très-réelle.

ÉLIANTE.

Je vous aimerai, moi? La menace est nouvelle.

LÉANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je; oui, malgré vos refus.
Il le faut; je me suis arrangé là-dessus.

ÉLIANTE.

A moins que comme à vous la tête ne me tourne,
Je ne souffrirai pas que l'amour y séjourne;
Je la crois assez forte.

LÉANDRE.

Elle vous tournera.

ÉLIANTE.

Votre petit orgueil s'égare jusque-là?

LÉANDRE.

Sur un meilleur appui j'ai mis mon espérance;
Mon amour fait lui seul toute ma confiance.
Il est tout à la fois si pur, si véhément,
Qu'il doit vous attendrir indubitablement.

ÉLIANTE.

Quoi! vous vous flattez...

LÉANDRE.

Oui, vous serez favorable.

ÉLIANTE.

Vous êtes, je le sais, fort joli, fort aimable;
Mais tous vos agréments, tous vos propos gentils,
Echoueront près de moi, je vous en avertis.

LÉANDRE.

La chose...

ÉLIANTE.

Dure trop, il est temps qu'elle cesse.
Pour trancher en deux mots, je veux pourvoir ma nièce;
Son établissement devient mon premier soin.

LÉANDRE.

J'ai prévu cet obstacle.

ÉLIANTE.

Oh ! c'est prévoir de loin.
Tant de ressource en vous, tant de conduite brille,
Que je veux vous prier d'établir ma famille.
Auriez vous pour Lucinde un autre époux en main ?

LÉANDRE.

Oui, vraiment : c'est à quoi j'ai pourvu ce matin.
Je lui donne à ma place un homme de mérite,
Et qui, plus mûr que moi, guidera sa conduite.

ÉLIANTE.

Peut-on savoir son nom ?

LÉANDRE.

Eraste est le mari
Qui doit me remplacer.

ÉLIANTE.

L'époux est bien choisi :
D'un discernement sûr vous donnez une preuve ;
Ma nièce de longtemps, monsieur, ne sera veuve.

LÉANDRE.

Il l'estime, et je veux n'être qu'un étourdi
Si je ne vous l'amène.

ÉLIANTE.

En me parlant ainsi,
Vous ne courez jamais le risque d'un parjure.
Allez prendre un peu l'air, monsieur ; et pour conclure
Un nœud qui ne peut être éloigné ni rompu,
Tâchez de retrouver votre bon sens perdu.

SCÈNE II

LÉANDRE.

Faisons, de quelque appui dont elle se soutienne,
Que sa raison plutôt s'égare avec la mienne.
Le grand coup est frappé, j'ai déclaré mon feu,
Et l'amour ose tout quand il a fait l'aveu.

SCÈNE III

ÉRASTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

On dit que tu pars?

ÉRASTE.

Oui.

LÉANDRE.

C'est à quoi je m'oppose.
Songes-tu qu'aujourd'hui mon hymen se dispose?
Tu conduiras la fête, et je compte sur toi.

ÉRASTE.

Tu me dispenseras de remplir cet emploi;
J'y suis gauche, mon cher, on ne peut davantage,
Et mon beau jour n'est pas le jour d'un mariage.
Adieu, je perds ici trop de temps à causer;
Vois ces dames pour moi, tâche de m'excuser.

LÉANDRE.

Viens leur parler toi-même; oui, ton devoir t'y porte,
Et l'on ne s'est jamais comporté de la sorte.
Eliante, à coup sûr, s'en formaliserait;
Et sa nièce jamais ne te pardonnerait:
Tu sais qu'elle t'estime, et cette préférence...

ÉRASTE.

C'est elle dont je veux éviter la présence.

LÉANDRE.

Pourquoi donc l'éviter?

ÉRASTE.

Pour un juste sujet.

LÉANDRE.

Peut-on le savoir?

ÉRASTE.

Non.

LÉANDRE.

Tu m'en fais un secret?

ÉRASTE.

Oui, n'en demande pas là-dessus davantage.

LÉANDRE.
Mon désir curieux s'accroît par ce langage.
ÉRASTE.
Laisse-moi donc partir.
LÉANDRE.
Non, j'arrête tes pas :
Tu ne partiras point, ou tu m'éclairciras.
ÉRASTE.
Je l'aurais déjà fait si je pouvais t'instruire.
LÉANDRE.
Je pénètre pourquoi tu crains de me le dire.
Pour fuir ainsi Lucinde, il faut absolument
Que tu sentes pour elle un fort éloignement,
Et je serai contraint de le lui faire entendre
Malgré...
ÉRASTE.
Garde-t'en bien; tu mentirais, Léandre.
LÉANDRE.
Tu ne la hais donc pas comme je l'ai pensé?
ÉRASTE.
Non, puisqu'à l'avouer par toi je suis forcé,
A sa vue aujourd'hui je prétends me soustraire
Parce qu'elle m'inspire un sentiment contraire.
LÉANDRE.
Quoi ! tu l'aimes ?
ÉRASTE.
Non; mais... si je tarde à partir,
La chose arrivera, je dois t'en avertir.
LÉANDRE.
Demeure, en ce cas-là, demeure, je t'en prie.
ÉRASTE.
Ce transport me surprend.
LÉANDRE.
C'est moi qui t'en supplie.
ÉRASTE.
Mais je t'ai déjà dit, moi, que je l'aimerai.
LÉANDRE.
Va, tu m'obligeras, je t'en remercîrai.

ÉRASTE.

Je te ferai plaisir de brûler pour ta femme?

LÉANDRE.

Oui, j'en serai charmé jusques au fond de l'âme :
Je te fais un aveu de mes vrais sentiments.

ÉRASTE.

Je n'ai rien à répondre à ces mots obligeants.

LÉANDRE.

Eraste, c'est assez jouir de ta surprise.
D'un secret, à mon tour, il faut que je t'instruise ·
Une autre que Lucinde enchante tous mes sens ;
Rompre mon mariage est le but où je tends.

ÉRASTE.

Tu n'aimes pas Lucinde? ô ciel! qu'oses-tu dire?
Un objet si charmant!

LÉANDRE.

Apprends que je soupire
Pour un qui la surpasse, et qui, sans contredit,
Fait voir plus de mérite et montre plus d'esprit.

ÉRASTE.

Cela ne se peut pas ; Lucinde est adorable.

LÉANDRE.

Ce qu'on aime toujours nous paraît préférable :
Pour t'en convaincre ici je n'ai qu'à la nommer.

ÉRASTE.

Quel est donc cet objet si digne de charmer?

LÉANDRE.

C'est Éliante.

ÉRASTE.

Éliante?

LÉANDRE.

Oui, c'est elle que j'aime.

ÉRASTE.

Bon! tu ris!

LÉANDRE.

Je dis vrai.

ÉRASTE.

Ma surprise est extrême.
Je frissonne pour toi quand je viens à penser

Quelle est la femme à qui tu t'oses adresser :
Dans quelle conjoncture ! et puisque tu m'obliges...

LÉANDRE.

Ne crains rien ; je suis né pour faire des prodiges.

ÉRASTE.

Ton mariage...

LÉANDRE.

Eh bien?

ÉRASTE.

Doit se faire ce soir,
Et tu veux le rompre ?

LÉANDRE.

Oui.

ÉRASTE.

Comment? sur quel espoir ?

LÉANDRE.

C'est toi... c'est ton amour qui fait mon espérance :
Je te veux par mon art, aidé de ma prudence,
Faire épouser pour moi Lucinde qui t'a plu :
Il faut que cela soit, car je l'ai résolu.

ÉRASTE.

Léandre, absolument, ton esprit extravague.

LÉANDRE.

C'est un dessein formé, ce n'est pas un plan vague.
Quand je te parle ainsi je suis sûr du succès.

ÉRASTE.

Tu ne raisonnes pas les projets que tu fais.

LÉANDRE.

Je les fais réussir ; et toi, tu les raisonnes.

ÉRASTE.

Mais la chose avec toi dépend de trois personnes :
D'Éliante d'abord il te faut l'agrément;
Puis, l'aveu de la nièce, et mon consentement :
C'est une bagatelle ?

LÉANDRE.

Oui, bagatelle pure :
Et je les obtiendrai, c'est moi qui te l'assure ;
Je réponds de Lucinde, et son cœur m'est connu :
Elle veut comme moi voir notre hymen rompu.

A l'égard de sa tante elle est trop équitable
Pour ne pas approuver un accord raisonnable.
Pour toi, tu m'as instruit des secrets de ton cœur,
Et tu ne voudras pas refuser ton bonheur.

ÉRASTE.

Ton esprit confiant parle, tranche en oracle ;
Et sans voir les écueils, aplanit chaque obstacle ;
A son rapide essor il se laisse entraîner :
La tante, en premier lieu, t'enverra promener.

LÉANDRE.

Elle l'a déjà fait, mais par pure grimace.
Je viens de déclarer ma flamme.

ÉRASTE.

Ah! quelle audace !

LÉANDRE.

Je suis allé plus loin; je t'ai proposé, toi,
Pour épouser sa nièce et dégager ma foi.

ÉRASTE.

De quel front, à quel titre, as-tu fait ces avances?

LÉANDRE.

Mais à titre d'ami.

ÉRASTE.

C'est trop d'extravagance

LÉANDRE.

Mais tu dois...

ÉRASTE.

Je ne dois ni ne veux me lier.

LÉANDRE.

Et moi, moi, pour ton bien, je veux te marier.
A prendre ce parti c'est l'honneur qui t'invite :
Malgré toi, je veux faire éclater ton mérite.
Avec de la naissance, à l'âge où tu te vois,
Propre et fait pour remplir les plus brillants emplois.
Dis, ne rougis-tu point d'être un grand inutile,
Et de grossir l'essaim des oisifs de la ville ?
Du destin qui t'attend il faut remplir l'éclat:
Il faut prendre une femme, il faut prendre un état;
C'est là le seul parti qu'il te convient de suivre.
Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre :

Tu dois à tes amis, tu dois à tes parents,
A ton pays, à toi, compte de tes moments ;
Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

ÉRASTE.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
Que mes instants pour eux soient d'un aussi grand prix,
Et je puis les couler dans un repos permis ;
Trop d'ennui, trop de soins suivent le mariage.

LÉANDRE.

L'ennui de l'indolence est plutôt le partage ;
C'est un vide du cœur, né de l'inaction ;
Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des charges, des emplois qui remplissent ce vide ;
Des devoirs dont la voix nous excite et nous guide.
A s'en bien acquitter on trouve un bien plus sûr.
Et pour un cœur bien fait le plaisir le plus pur,
Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

ÉRASTE.

Le but de ce discours est d'engager mon cœur
A se sacrifier pour faire ton bonheur.
Beaucoup plus que le mien ton intérêt t'anime,
Et je fuis pour ne pas en être la victime.

LÉANDRE.

Non, à la fuite en vain tu veux avoir recours.

SCÈNE IV

LUCINDE, LÉANDRE, ÉRASTE.

LÉANDRE.

Lucinde, promptement venez à mon secours ;
Ce captif révolté refuse de vous suivre.
Rangez-le à son devoir : tenez, je vous le livre.
Vengez-vous, punissez son crime avec éclat ;
C'est l'obliger lui-même, et c'est servir l'État ;
Il a plus d'un secret important à vous dire :
Forcez-le de parler et de vous en instruire ;
Mon aspect devant vous pourrait l'embarrasser :

Il est un peu timide, et je vais vous laisser.

SCÈNE V

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

Cette fuite soudaine a lieu de me surprendre :
Pour l'empêcher, monsieur, je me joins à Léandre.
Quitter ainsi les gens, c'est vraiment déserter,
Et comme un fugitif, nous devons vous traiter.

ÉRASTE.

Pardon ; je voulais mettre à couvert ma personne,
Et je suis un poltron que le danger étonne.

LUCINDE.

Quel péril avec nous courez-vous donc, monsieur?

ÉRASTE.

J'en cours un si pressant qu'il fait trembler mon cœur.

LUCINDE.

Votre cœur est, Éraste, à l'abri des atteintes ;
Et je m'étonne fort que vous ayez ces craintes.

ÉRASTE.

Cette frayeur pourtant, à ne vous point mentir,
Est l'unique motif qui m'oblige à partir.

LUCINDE.

Quelle est donc cette peur que je ne puis comprendre?

ÉRASTE.

Vous voulez le savoir? il faut donc vous l'apprendre.
Je le dois d'autant plus, que cet aveu sans fard
Va vous faire approuver et presser mon départ.
Je crains...

LUCINDE.

Que craignez-vous? achevez de m'instruire.

ÉRASTE.

Je crains de vous aimer, puisqu'il faut vous le dire.

LUCINDE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'aveu :
Cette crainte est nouvelle, et c'est sans doute un jeu.

ÉRASTE.

Non, Lucinde, elle est vraie, et dans mon caractère :
Vous savez à quel point ma liberté m'est chère ;
Je risque de la perdre en restant près de vous :
Vos yeux ont sur mon âme un ascendant si doux,
Que je ne puis vous voir sans en sentir du trouble :
Plus je le vois, et plus je le sens qui redouble.

LUCINDE.

Comment donc ? vous jouez la passion au mieux !

ÉRASTE.

Cessez de plaisanter ; rien n'est plus sérieux,
Plus réel que l'aveu que je viens de vous faire.
Je mérite, en effet, toute votre colère :
Vous devez sans retour me bannir de vos yeux :
Moi-même je voudrais m'arracher de ces lieux ;
Mais je sens, pour vous fuir, que j'ai trop de faiblesse.

LUCINDE.

Et moi, pour vous chasser, j'ai trop de politesse.

ÉRASTE.

Vous riez de me voir dans le piége arrêté.

LUCINDE.

Ce n'est là qu'une idée.

ÉRASTE.

Oh ! c'est la vérité.

LUCINDE.

Cela n'est pas, vous dis-je, et ne peut jamais être.

ÉRASTE.

Mais mon cœur...

LUCINDE.

Non, j'ai trop l'honneur de vous connaître ;
Vous pouvez demeurer sans nul risque avec moi.
Pour mieux vous rassurer, et vaincre votre effroi,
Sachez que pour l'hymen j'ai votre antipathie ;
Je le crains.

ÉRASTE.

Cependant ce soir on vous marie ;
Vous me dispenserez d'en être le témoin.

LUCINDE.

Demeurez hardiment ; l'instant est encor loin.

Léandre et moi, monsieur, je veux bien vous l'ap-
[prendre,
Nous sommes tous les deux d'accord pour le sus-
[pendre.

ÉRASTE.

Votre tante...

LUCINDE.

A coup sûr m'accordera du temps :
Je suis jeune, et je puis attendre au moins deux ans.
Ecoutez, il me vient une idée excellente.
Je me fais de ce plan une image charmante ;
Vous l'allez approuver, monsieur, sans contredit ;
Pendant ces deux ans-là, pour les mettre à profit,
Je veux faire avec vous mon cours d'indépendance.
Du véritable bien comme elle est la science,
Vous viendrez chaque jour m'en donner des leçons;
Et je veux par vous-même en être instruite à fond.

ÉRASTE.

C'est un piége nouveau que vous voulez me tendre.
Au premier entretien, mon cœur penche à se rendre.
Vous parlant tous les jours, pourra-t-il résister ?

LUCINDE.

Je vous jure, sur lui, de ne point attenter.
Par la liberté...

ÉRASTE.

Non : je le perdrais moi-même,
En voulant près de vous établir son système.

LUCINDE.

Ne craignez rien.

ÉRASTE.

Je sens, et je vois le danger.

LUCINDE.

Ce péril prétendu, je dois le partager.
Si pour la liberté vous craignez, moi je tremble.
Pour soutenir ses droits unissons-nous ensemble.
Déridez votre front ; un peu plus de gaîté.
Sur ce pied voulez-vous accepter le traité ?

ÉRASTE.

Tout le risque est pour moi dans l'accord que vous
[faites.

Vous ne hasardez rien, de l'humeur dont vous êtes.

LUCINDE.

Vous-même du danger vous êtes à l'abri,
Grâce à l'éloignement dont vous êtes rempli.
Ne me refusez pas un bien que je souhaite,
Et pour la liberté formez une sujette
Qui ne vous fera pas sûrement déshonneur.

ÉRASTE.

Malgré moi je me rends à votre vive ardeur :
Mais à condition, pour calmer mes alarmes,
Que vous tempérerez le brillant de vos charmes
Dans les instructions que je vous donnerai.

LUCINDE.

Ce n'est qu'en négligé que je vous recevrai.

ÉRASTE.

Ma liberté redoute, en cette conjoncture,
L'éclat de la personne, et non de la parure.
Vous ornez l'art vous-même. Ainsi mettez vos soins
A prendre un air surtout qui m'intéresse moins.

LUCINDE.

Oui, je vous le promets.

ÉRASTE.

Pour raisons plus pressantes,
Je rendrai mes leçons courtes et peu fréquentes.

LUCINDE.

Commençons. Donnez-moi la première à présent.
Quel est le vrai devoir d'un cœur indépendant ?

ÉRASTE.

De fuir ce qui le gêne, et tout ce qui l'ennuie.

LUCINDE.

Sa règle ?

ÉRASTE.

Son repos.

LUCINDE.

Sa loi ?

ÉRASTE.

Sa fantaisie.

LUCINDE

Oh ! le mien, pour le coup, est dans son élément.

ÉRASTE.

On doit suivre son goût comme un amusement.
Mais dès qu'il prend racine, et sitôt qu'il attache,
Comme un poison du cœur il faut qu'on l'en arrache.
Il faut...

LUCINDE.

Continuez, j'écoute avidement.

ÉRASTE.

Oui, mais vous regardez un peu trop fixement.

LUCINDE.

L'attention le veut, et le désir d'apprendre...

ÉRASTE.

Vos yeux sont si brillants, leur regard est si tendre,
Qu'en les fixant sur moi, les miens sont éblouis,
Et que je ne sais plus enfin ce que je dis.
A vos conditions c'est porter une atteinte.

LUCINDE.

Pour que vous n'ayez plus à me faire de plainte,
Eh bien ! je vais baisser les yeux modestement,
Quand vous me parlerez. Suis-je bien maintenant ?

ÉRASTE.

Un souris fin échappe encore à votre bouche,
Qui, contraire à l'accord, trop vivement me touche.

LUCINDE.

Oh ! mon maître devient trop sévère aujourd'hui.
On ne peut regarder ni sourire avec lui.
Rendez-vous, je vous prie, un peu plus doux à vivre.

ÉRASTE.

Pardon ; mais je me sens hors d'état de poursuivre.
Je ne sais plus de quoi nous venons de parler.

LUCINDE.

Attendez, mon esprit va vous le rappeler.
Vous me parliez, je crois, du goût qui nous attache.

ÉRASTE.

Voilà ce que je crains, et cette peur m'arrache
D'auprès de vous.

LUCINDE.

Restez.

ÉRASTE.

Non : je vous dis adieu.

LUCINDE.

Encore un mot avant de sortir de ce lieu.

ÉRASTE, reculant toujours.

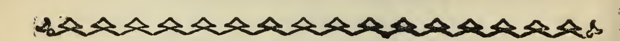
Doucement. Vous allez contre notre système.
Se parler quand on veut, et se quitter de même,
Est la première loi qu'enjoint la liberté.
Si vous me retenez, vous rompez le traité ;
Et vous tyrannisez vous-même votre maître.

LUCINDE.

Soit. Je vous laisse aller. Mais vous fuirez peut-être.
Promettez de rester, et point de trahison.

ÉRASTE, en fuyant.

Je reviendrai, d'honneur, finir notre leçon.



ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ORONTE, LÉANDRE.

ORONTE.

Oui, j'ai fait un effort sur ta lettre pressante :
J'arrive ici malgré ma santé languissante.

LÉANDRE.

Cet excès de bonté me rend presque confus ;
Mon père...

ORONTE.

Laissons là les discours superflus.
Quel sujet en ces lieux demande ma présence ?
Dis, parle ; il faut qu'il soit d'une grande importance,
Pour m'écrire en ce jour comme tu m'as écrit ;
Et des termes si forts...

LÉANDRE.

Il l'est, sans contredit,
Puisqu'il doit décider du bonheur de ma vie.

ORONTE.

Mon fils, par ce discours, tu redoubles l'envie
Que j'ai de le savoir.

LÉANDRE.

Je ne puis m'expliquer
Que devant Éliante.

ORONTE.

Eh ! bon, c'est se moquer.

LÉANDRE.

Excusez; mais elle est un témoin nécessaire ;
Et je vais là-dessus la prévenir, mon père,

ORONTE.

N'est-ce pas quelque trait d'extravagance?

LÉANDRE.

Non :
C'est plutôt, je vous jure, un effort de raison.

ORONTE.

De raison! de ta part?

LÉANDRE.

Oui, je veux vous surprendre.
Dans votre appartement, où j'irai vous reprendre,
Allez vous reposer.

ORONTE.

Soit. Ne me trompe pas ;
Ou crains de payer cher mon voyage et mes pas.

SCÈNE II

LÉANDRE.

La tante s'arme en vain d'un scrupule sévère;
Je compte en triompher par l'effort de mon père.
Voyons d'abord la nièce, et sachons le progrès
Qu'elle a fait sur Eraste. Il est pris, ou bien près.
Mais, avant de porter le coup que je projette,
Je veux voir de mes yeux son entière défaite.

SCÈNE III

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que fait ton maître? dis.

FRONTIN.

Lui-même n'en sait rien.
Mais vous le trahissez, et cela n'est pas bien.

LÉANDRE.

Je le sers bien plutôt de toute ma puissance.

FRONTIN.

Non; vous êtes jaloux de son indifférence :
Vous voulez la détruire.

LÉANDRE.

On t'a payé, maraud,
Pour parler aussi mal.

FRONTIN.

On me pendrait plutôt;
Je suis trop partisan de la douce paresse.

LÉANDRE.

Va, coquin, c'est le lot des gens de ton espèce.

FRONTIN.

Elle est aussi celui des plus honnêtes gens.

LÉANDRE.

On y laisse ramper des faquins sans talents,
Sans esprit comme toi, nés pour la nuit profonde.
Mais pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
C'est un meurtre; et je dois par raison arracher
Son mérite au repos qui semble le cacher.
On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grâce.
C'est créer les talents que de les mettre en place.

SCÈNE IV

FRONTIN.

Ce discours-là me pique. Oh ! parbleu, l'on verra
Qui sera le plus fin, et qui l'emportera.

SCÈNE V

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Votre chaise, monsieur, attend depuis une heure.

ÉRASTE.

J'ai changé de dessein, Frontin, et je demeure.

FRONTIN.

Ah! gardez-vous-en bien. Je dois vous avertir
Que de ces lieux, pour cause, il est bon de partir.

ÉRASTE.

Apprends-m'en la raison.

FRONTIN.

Puisqu'il faut vous la dire
Contre votre repos tout le monde y conspire.
D'une chaîne éternelle on prétend vous lier.
Lucinde veut avoir cet honneur singulier.

ÉRASTE.

Non : Lucinde plutôt fuit l'hymen elle-même.
Je sais ses sentiments : elle suit mon système;
Et dans la liberté, pour affermir son cœur,
Moi-même je l'instruis, et suis son précepteur.

FRONTIN.

Son écolier plutôt; vous en êtes la dupe.
On vous trompe. Je plains l'erreur qui vous occupe
Tous pour vous marier se sont donné le mot.
On voulait, qui plus est, me mettre du complot.

ÉRASTE.

Qui? toi!

FRONTIN.

Moi. Ce n'est pas un conte que je forge.
Marton, monsieur, Marton, la bourse sur la gorge,
A voulu me séduire, et surprendre ma foi.
Elle aurait triomphé d'un autre que de moi :
Mais vous me connaissez, je suis incorruptible.

ÉRASTE.

Ta main a refusé l'argent? est-il possible?

FRONTIN.

Non : je l'ai pris, monsieur ; mais protestant tout haut
Que je vous presserais de partir au plus tôt.
A tenir mon serment je suis garçon fidèle ;
J'en crois mon intérêt, mais sans trahir mon zèle.

ÉRASTE.

Lucinde ne doit pas sitôt prendre un mari.
La noce est différée.

FRONTIN.

On la fait aujourd'hui.
Je ne débite pas une fausse nouvelle.
On y travaille à force ; et des filles comme elle
On ne prépare pas l'hymen impunément.
Il lui faut un époux ce soir absolument.
Léandre, qui veut fuir ce nœud qui le menace,
Tâche secrètement de vous mettre à sa place.
Si vous n'y prenez garde, il y réussira :
Lucinde le seconde, et s'en flatte déjà.

ÉRASTE.

Lucinde?

FRONTIN.

Oui, j'en suis sûr : c'est un tour effroyable.
Une jeune héritière, et riche autant qu'aimable,
Veut que de tant de bien vous soyez possesseur,
Et cette même nuit! Quel chagrin! quelle horreur!

ÉRASTE.

Tu peins cette disgrâce et cette perfidie
Avec des traits, Frontin, qui m'en donnent envie.

FRONTIN.

Je suis bien maladroit. Ce n'est pas mon désir.

ÉRASTE.

En formant ce lien, ce qui me fait frémir,
C'est qu'il faut avec lui subir vingt autres chaînes.
Des amis importuns viendront combler mes peines.
D'une charge leur main voudra me décorer ;
En me désespérant, ils croiront m'honorer,
Disant qu'il faut un rang, que c'est par là qu'on brille.

FRONTIN.

Ajoutez à cela des procès de famille,

C'est un tissu de soins qui ne finiront pas.

ÉRASTE.

Je ne balance plus : viens; partons de ce pas.
Je n'ai que cet instant pour éviter l'orage.
Sauvons ma liberté prête à faire naufrage.

FRONTIN.

Oui, Frontin, comme vous, est pour le célibat.
Vive, pour être heureux, un homme sans état,
Qui, toujours satisfait, sans procès, sans tendresse,
Sans femme, sans emploi, sans maître ni maîtresse,
Exempt de créanciers, de soin et de devoir,
Se lève le matin pour se coucher le soir.

ÉRASTE.

Je ne veux pas ici m'arrêter davantage.
De Lucinde surtout je dois fuir le visage :
Contre lui ma raison est un faible soutien ;
Et si je la revois, je ne réponds de rien.

FRONTIN.

On vient : fuyons; c'est elle.

ÉRASTE.

Ah ! Frontin, je l'ai vue :
Il n'est plus temps.

FRONTIN.

J'enrage, et ma peine est perdue.

SCÈNE VI

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

Éraste, je vous cherche.

ÉRASTE.

Et je ne vous fuis pas,
Malgré tout le danger de revoir vos appas.

LUCINDE.

Marton vient de m'appendre un secret qui m'enchante ;
Léandre est amoureux.

ÉRASTE.

De vous ?

LUCINDE.

Non, de ma tante.
Il aspire à sa main : puisse-t-il l'épouser !
Mon transport...

ÉRASTE.

Le dépit pourrait bien le causer.

LUCINDE.

Non, ma joie est sincère, et doit faire la vôtre :
Nous en serons, monsieur, plus libres l'un et l'autre.

ÉRASTE.

Moi, je le serai moins ; rien ne me retenant,
Il faut que je vous aime indispensablement.

LUCINDE.

Je vous l'ai déjà dit, je crains peu la menace :
Votre cœur n'oserait...

ÉRASTE.

Il aura cette audace :
Le moindre mot flatteur lui fait franchir le pas,
Je vous en avertis, ne vous y jouez pas.

LUCINDE.

Mais le respect suivra votre flamme naissante.

ÉRASTE.

Oui.

LUCINDE.

S'il est vrai, ce pas n'a rien qui m'épouvante.
Eraste, vous pouvez le franchir hardiment ;
Et c'est sans badiner que je parle à présent.
L'amour respectueux flatte plus qu'il n'irrite,
Et peut tout espérer, aidé d'un vrai mérite.

ÉRASTE.

Vous changeriez de ton, si vous me connaissiez ;
Loin d'écouter mes vœux, vous les rejetteriez.
Sachez que mon amour sera d'un caractère
Qui va vous effrayer ; je dois être sincère :
Ce feu, né malgré moi, va vous désespérer :
Je vais dans mes transports, je vais... vous adorer.

LUCINDE.

Adorez : en amour l'excès jamais n'offense.

ÉRASTE.
Ma flamme ira pour vous jusqu'à l'extravagance.
LUCINDE.
Ah ! vous flattez mon cœur par l'endroit le plus doux.
ÉRASTE.
Attendez-vous sans cesse aux accès les plus fous.
LUCINDE.
Bon ! je suis pour l'amour qui tient de la manie :
Quand on m'aime, je veux qu'on m'aime à la folie,
Et que l'on extravague.
ÉRASTE.
Eh bien ! en ce cas-là,
Vos vœux seront remplis. J'extravague déjà ;
Je vais être constant au point d'être incommode.
LUCINDE.
Quoi ! vous serez fidèle en dépit de la mode ?
Que vous redoublerez mon estime pour vous !
ÉRASTE.
Pour comble de tourment, mon cœur sera jaloux.
LUCINDE.
Jaloux ?
ÉRASTE.
A la fureur.
LUCINDE.
Ma joie est incroyable,
Et ce trait à mes yeux va vous rendre adorable.
La jalousie, Eraste, est le sel de l'amour ;
Il est fade sans elle, et n'a qu'un froid retour.
Elle en est, qui plus est, la preuve convaincante.
Il faut qu'elle soit même injuste, extravagante :
Celle qui ne l'est pas est digne de mépris.
Plus elle est mal fondée, et plus elle a de prix.

SCÈNE VII

ÉRASTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

MARTON, à Lucinde.
Tout est perdu ; je viens, la tristesse dans l'âme,

Je viens pour vous chercher de la part de madame.

LUCINDE.

Paurquoi ?

MARTON.

Mademoiselle, on n'attend plus que vous;
Léandre, sans délai, va se voir votre époux.
Son père est arrivé tout exprès pour conclure ;
Madame du contrat presse la signature.

ÉRASTE.

Quelle nouvelle ! ô ciel ! elle glace mes sens.

LUCINDE.

Toute ma joie expire à ces mots foudroyants.
Quelle noce fatale !

ÉRASTE.

Ah ! votre effroi me charme.
Léandre vous déplaît, puisqu'elle vous alarme :
Voilà ce qu'en secret je brûlais de savoir.

LUCINDE.

Et voilà ce qui fait mon juste désespoir.

ÉRASTE.

Pour rompre ce lien que votre âme redoute,
Parlez, j'oserai tout, quelque effort qu'il m'en coûte.

LUCINDE.

Ce serait m'affranchir d'un supplice cruel.

ÉRASTE.

Quel moyen employer ?

MARTON.

Mais un très-naturel.
Vous avez pour Lucinde une estime très-grande ;
A sa tante, monsieur, faites-en la demande ;
A votre empressement on pourra l'accorder,
Si Léandre surtout daigne vous seconder.

FRONTIN, *bas à Éraste.*

Fuyez plutôt ; prenez vers Paris votre course,
Ou vous êtes perdu sans espoir de ressource.

MARTON.

Le mariage au fond est ce qu'on veut qu'il soit.
Dans le monde, monsieur, tous les jours on le voit,
Son joug est si léger qu'on le porte sans peine ;

Il autorise même une liberté pleine ;
Et du ton, en un mot, dont on vit à présent,
C'est de tous les états le plus indépendant.

LUCINDE.

Je me consolerais si j'allais être unie
Au destin d'un époux dont je serais chérie.

ÉRASTE.

Si l'ardeur d'un amant qui n'adore que vous
Peut avoir cette gloire, il est à vos genoux.

MARTON.

Pour le coup l'y voilà.

FRONTIN, à Éraste.

Quel est votre délire !
Que faites-vous, monsieur ?

ÉRASTE.

Ce que l'amour m'inspire.

LUCINDE.

Quoi ! l'hymen n'a plus rien d'effrayant à vos yeux?

ÉRASTE.

Non ; j'attends de lui seul mon bonheur précieux :
Votre frayeur pour lui...

LUCINDE.

Diminue : et sa chaîne,
Partagée avec vous, me fera moins de peine.

ÉRASTE.

Ces mots comblent mes vœux et passent mon espoir.

MARTON.

Je suis charmée.

FRONTIN.

Et moi, je suis au désespoir.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, ÉRASTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que vois-je ! quel coup d'œil ! l'attitude est charmante !

(A Éraste.)
Non ; demeure à ses pieds ; ce spectacle m'enchante ;
C'est où je te voulais pour ta gloire et mon bien.

ÉRASTE.

S'il tient à ma défaite, il n'y manque plus rien.

LÉANDRE.

Hem ! tu ne pars donc plus ?

ÉRASTE.

Non ; je t'en remercie ;
Je te dois et ma joie et mon être et ma vie.

LÉANDRE.

Ta fière indépendance avec ta liberté
N'est donc plus un trésor par toi si regretté ?

ÉRASTE.

Non. J'étais insensé ; quelle folie extrême
De mettre son bonheur dans un si faux système !
Eh ! peut-on être heureux quand l'âme ne sent rien ?
C'est dans le sentiment qu'est le souverain bien.
Oui, c'est lui seul qui touche, intéresse, remue,
Qui fait passer du cœur son charme dans la vue ;
L'amour en est le père, il peut seul l'animer ;
Et pour savoir sentir il faut savoir aimer.

LÉANDRE.

Je suis...

MARTON.

Vous oubliez que le péril vous presse,
Et que, pour vous unir, madame attend sa nièce.

ÉRASTE.

Une juste frayeur succède à mon transport !
Eliante et ton père...

LÉANDRE.

A présent je suis fort.
N'appréhende plus rien ni de l'un ni de l'autre.

ÉRASTE.

Ton hymen...

LÉANDRE.

Je le romps pour conclure le vôtre.
Du succès, mes amis, je ne dois plus douter,
Eliante... Elle vient.

ÉRASTE.

Je vais me présenter.

LÉANDRE.

Modère un peu l'ardeur qui de ton cœur s'empare.
Il faut qu'à ton aveu mon esprit la prépare.
Eloignez-vous tous deux pendant quelques instants;
Et vous reparaîtrez quand il en sera temps.
A mon père, Marton, va, dis, sans plus attendre,
Qu'il est ici par moi supplié de se rendre.

SCÈNE IX

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ÉLIANTE.

Votre père, monsieur, qui vient de me parler,
M'a dit que votre cœur devait lui révéler
Un secret devant moi d'une importance extrême.
Quel est donc ce secret qui m'étonne moi-même,
Et suspend le contrat que mon ordre a pressée,
Quand on doit le signer et qu'il est tout dressé?

LÉANDRE.

J'ai pris ici tantôt soin de vous en instruire.

ÉLIANTE.

Il m'est donc échappé. Daignez me le redire.

LÉANDRE.

Volontiers. Je me plais à vous le répéter.
C'est mon ardeur pour vous, que rien ne peut dompter.

ÉLIANTE.

Rappelez-vous, monsieur, que je l'ai condamnée,
Que par bonté pour vous, je vous l'ai pardonnée,
Et qu'un pareil secret doit être enseveli.

LÉANDRE.

Non, mes feux sont trop beaux pour rester dans l'oubli.
Cet amour est ardent autant qu'il est sincère;
Et je veux qu'il éclate en présence d'un père.

ÉLIANTE.

Ah! je vous le défends.

LÉANDRE.

Je ne puis obéir.
Pour le lui déclarer, je l'ai fait avertir.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous à ce point porter l'extravagance!

LÉANDRE.

Je fais plutôt par là, je fais voir ma prudence;
Et mes désirs sont tels, qu'il les approuvera,
Et qu'à me rendre heureux il vous engagera.
Il s'avance. Et je vais...

ÉLIANTE.

Arrêtez; je vous prie :
A quoi m'expose ici sa folle étourderie!

SCÈNE X

ORONTE, LÉANDRE, ÉLIANTE.

LÉANDRE.

Mon père, soyez juge entre madame et moi.

ORONTE.

De quoi s'agit-il donc? Mon fils, explique-toi.

LÉANDRE.

Pour elle dans ce jour mon âme est pénétrée...

ÉLIANTE.

Non, ne le croyez pas. Sa raison égarée...

LÉANDRE.

Mon père, dans mes vœux vous devez m'approuver.
Ma raison est très-saine; et pour vous le prouver,
De la plus vive ardeur je brûle pour madame;
Et cette passion tient si fort à mon âme,
Qu'on ne peut l'en tirer sans m'arracher le jour.
Doit-elle s'offenser d'un si parfait amour?

ORONTE.

Je suis surpris! Comment! tu n'aimes pas sa nièce?

LÉANDRE.

Un autre la recherche, un autre a sa tendresse :
Et madame est plutôt le choix qui me convient.

ÉLIANTE, à Oronte.
N'écoutez pas, monsieur, les discours qu'il vous tient.

ORONTE.
Pardon, mais je fais plus, j'y donne mon suffrage.
Je n'aurais jamais cru que mon fils fût si sage.

ÉLIANTE.
Vous l'approuvez, monsieur?

ORONTE.
Madame, tout à fait.
Il ne pouvait jamais faire un choix si parfait.
Son amour trouve en vous esprit, beauté, sagesse;
Tout ce qui peut flatter et fixer sa jeunesse.

LÉANDRE.
Vous l'entendez, madame. Ah ! quel père charmant!
J'étais bien sûr d'avoir son applaudissement

ÉLIANTE.
A Léandre, monsieur, Lucinde est destinée.

LÉANDRE.
Éraste peut lui seul la rendre fortunée.

ORONTE.
Éraste est digne d'elle.

LÉANDRE.
Il l'aime.

ÉLIANTE.
Il n'en est rien.
Pour croire ce prodige, on le connaît trop bien.

LÉANDRE.
Posséder votre nièce est le bien qu'il désire.
Lui-même, qui paraît, peut mieux vous en instruire.

SCÈNE XI

ÉRASTE, ORONTE, LÉANDRE, ÉLIANTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

ÉRASTE.
Oui, mon bonheur dépend d'être votre neveu.
Jugez de mon amour, puisqu'il fait cet aveu.

ÉLIANTE.

Il m'étonne en effet! Que ma nièce prononce,
Mon sentiment sera conforme à sa réponse.

ORONTE.

Elle doit le choisir; mais à condition
Que pour mieux cimenter cette heureuse union,
Il va prendre une charge, et remplir son mérite.
L'Etat y doit gagner, et tout l'en sollicite.

ÉRASTE.

Pour obtenir sa main, à tout je me soumets.

LÉANDRE, à Lucinde.

La France vous sera redevable à jamais.

ÉLIANTE, à Lucinde.

Acceptez-vous monsieur? Rompez donc ce silence,
Répondez.

LUCINDE.

Ma tante... Oui, pour le bien de la France.

LÉANDRE, à Éliante.

Ce miracle, pourtant, c'est moi qui l'ai produit;
De cette tête folle il est le sage fruit.
J'attends de cet effort la juste récompense.
Elle est en votre main. Votre âme encor balance?
Mais vous ne pouvez plus reculer mon bonheur.
Mon père, mon amour, tout parle en ma faveur.

ORONTE, à Éliante.

Formez ce double nœud.

ÉLIANTE.

Le puis-je avec décence?
La raison...

LÉANDRE.

Est pour moi.

ÉLIANTE.

Le peu de convenance...

ORONTE.

La différence d'âge est faible entre vous deux.

ÉLIANTE.

Et d'un second hymen le ridicule affreux.

LÉANDRE.

D'une humeur trop sévère, oh ! vous donnez des preuves.

Je vous demande grâce, au nom de tant de veuves...

ORONTE.

Sans vous qui l'arrêtez, mon fils va se perdre.

LÉANDRE.

Oui.

ORONTE.

Je vous supplie en père, et vous presse en ami.

LÉANDRE.

Joignez-vous tous à moi.

LUCINDE.

Pour éviter ce blâme,

Ma tante, rendez-vous.

MARTON, ÉRASTE, FRONTIN.

Rendez-vous donc, madame.

ÉLIANTE.

Vous donnez tous l'alarme à mon cœur agité.

LÉANDRE.

Madame, épousez-moi par générosité.

ORONTE.

Rien ne peut le sauver que votre main offerte.

ÉLIANTE.

Je la lui donne donc, pour éviter sa perte.

LÉANDRE.

Vous y venez pourtant ! en vain vous résistiez.
Je vous l'avais bien dit que vous m'épouseriez.



L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ORVILLE, mari secret d'Émilie.
MILORD BELFORT, cru mari d'Émilie.
ÉMILIE.
CONSTANCE, cousine d'Émilie.
LA FLEUR, valet du marquis.

(La scène est en Angleterre, à la campagne, chez Belfort.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'ai tremblé pour vos jours ; et mon âme est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie :
Votre santé, monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien, depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui règne en Angleterre :
J'en ai senti l'atteinte en arrivant ici ;
Une de ces vapeurs ce matin m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance,
Les plus folles souvent font leur séjour en France ;
Et les sages en sont attaqués les premiers.
Mais changeons de sujet.

LA FLEUR.

Monsieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amène ?

LA FLEUR.

Un de grande importance,
Qui demande, monsieur, votre convalescence ;
Votre père, n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

LA FLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine est jeune, riche et belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant ?

LA FLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

On m'attendra longtemps. Quel contre-temps horrible !

LA FLEUR.

Cet hymen cependant...

LE MARQUIS.

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible, monsieur ! ce discours me surprend.
N'êtes-vous pas garçon ? libre, par conséquent ?

LE MARQUIS.

Non, je le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étais d'abord surpris ; je deviens effrayé.
Vous êtes donc...

LE MARQUIS.

Je suis secrètement lié.

LAFLEUR.

J'entends ; monsieur a fait le choix d'une compagne
Sans l'aveu de son père ?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et depuis quatre jours j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'appréhendais d'être trop curieux,
Je vous demanderais son nom.

LE MARQUIS.

C'est Émilie.

LA FLEUR.

L'épouse du milord ! C'est par plaisanterie.

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LA FLEUR.

Est-ce une vapeur, la, qui vous offusque ?

LE MARQUIS.

Non.
J'ai l'esprit sans nuage ; et, pour preuve sincère,
Je vais te dévoiler le fond de ce mystère.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun art ne pouvait connaître ni guérir,
L'amour en était seul l'origine secrète ;
Et de lui dépendait ma guérison parfaite.
Que dis-je ? Je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport.
S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.
Apprends que de mes jours il était seul l'arbitre ;
Ses soins pour les sauver ont tout sacrifié.
Si je respire encor, c'est grâce à l'amitié.

LA FLEUR.

Déjà, par ce début, mon âme est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchait Emilie,
Je la vis ; mais à peine un regard me frappa,
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.

Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte ; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami, désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre;
Me dit que si je meurs, il est prêt de me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,
Pénètrent que mon mal vient d'un feu clandestin,
Et sa vive amitié tourne si bien mon âme,
Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flamme.
« Vivez ! s'écria-t-il, vivez, mon cher marquis ;
« Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.
« L'amitié, sans effort, vous fait ce sacrifice.
« Emilie est aimable, et je lui rends justice ;
« Mais j'admire ses traits, sans en être touché. »
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, et presque insurmontable,
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mère d'Emilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir ;
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre ;
Mais le seul qui pouvait causer ma guérison.
Il gagne le notaire, et, sous mon propre nom,
Fait dresser le contrat, et, par ce stratagème,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal.
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir...

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La suite...

LA FLEUR.

Je crois la deviner ; et je vous félicite.
Ah! le joli roman! Pour le rendre parfait,
N'est il pas vrai? milord, en confident discret,
Se retire sans bruit, trompant le domestique,
Après s'être saisi de la lumière unique
Qu'il avait fait laisser dans son appartement.
Crac, vous prenez, monsieur, sa place doucement ;
Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette dame aimable?
Hem? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

LE MARQUIS.

Oui ; comme tu le dis la chose se passa.

LA FLEUR.

Mais, avec de l'esprit, on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne saurais croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment?

LA FLEUR.

Madame est du secret, monsieur, apparemment?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien ; je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR, *à part.*

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens!

LA FLEUR, *à part.*

Oh! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.
Par les discours qu'il tient, la chose est avérée,
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester.

LA FLEUR.

Tout vous fait un devoir, monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,

Il n'est point de parti, ni de moyen extrême,
Que mon cœur ne soit prêt d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LA FLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, et courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi ; tes seuls propos la font naître.

LA FLEUR.

Songez...

LE MARQUIS.

Songe, songe toi-même à respecter ma flamme.

LA FLEUR, à part.

Gardons de l'obstiner, j'irriterais son âme,
Et ne ferais qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre temps, que je parle à Belfort,
Que je règle avec lui... Je le vois qui s'avance,
Laisse-nous ; et surtout garde bien le silence.

LA FLEUR, à part, en s'en allant.

C'est de sa maladie un effet trop certain.
Quel assaut pour son père ! Il mourra de chagrin.

SCÈNE II

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Eh bien ! quelle nouvelle as-tu reçu de France?
Ton père...

LE MARQUIS.

M'assassine ; il veut qu'en diligence
Je parte pour aller épouser un parti
Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.
Juge de l'embarras où cet ordre me livre.
Comment parer ce coup? Quel chemin dois-je suivre ?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,

Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton pays, et laisse-moi ta femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton âme ;
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'époux, j'en remplirai l'emploi

LE MARQUIS.

Épargne ton ami ; laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà le parti que choisira mon cœur;
Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois de tous côtés une affreuse tempête.
De ma femme d'abord la famille m'arrête.
Ce nœud va lui paraître un outrage mortel :
Elle me poursuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable ; et sur moi tout l'orage...

LE MARQUIS.

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Emilie elle-même intimide mes sens;
Je la redoute, ami, plus que tous ses parents.
Si je fais cet aveu, je crains avec justice,
Je crains qu'il ne l'offense, et qu'elle ne rougisse
De me voir possesseur d'un bien que j'ai surpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
Que l'amour a causée, et que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard, dissipe ton effroi.
Si son cœur doit haïr quelqu'un, ce sera moi.
Choisi pour son époux, j'ai cédé sa personne,
Voilà ce que jamais le sexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager sa vertu, qu'offenser sa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais par délicatesse encore je balance ;

Et je voudrais, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrais par degré m'assurer de son cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT.

On est assez aimable
Pour lui plaire en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah! d'un plus juste soin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus, à son égard, ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu de moitié.
L'amour sera plus fort, aidé de l'amitié;
Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime! Et quel mari poltron!

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.
Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes :
D'Emilie, il est vrai, je possède les charmes ;
Je jouis, comme époux, du plus heureux succès ;
Mais, milord, comme amant, je n'ai fait nul progrès
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.
Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur,
Et je vais, de ce pas, lui découvrir mon cœur.
J'entends du bruit. C'est elle. Ah! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon! personne ne vient, tu te moques de moi.
Je suis embarrassé dans le fond plus que toi.
J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.
Comment? ton cœur soupire?
BELFORT.
Non; il brûle gaîment, quoiqu'il n'ose le dire.
LE MARQUIS.
Quel est l'objet caché...?
BELFORT.
La parente...
LE MARQUIS.
De qui?
BELFORT.
Ne devines-tu pas?
LE MARQUIS.
Est-ce d'Emilie?
BELFORT.
Oui.
Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.
Constance est enjouée, et j'ai l'humeur badine.
Nos deux cœurs sont unis déjà par la gaîté.
Mais, parle, si tu veux que je sois écouté.
Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.
J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.
LE MARQUIS.
Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t-en.
Ma femme, pour le coup, paraît... Demeure, attends...
Je tremble à son aspect.
BELFORT.
Adieu, je me retire.
(A part.)
Sa situation est neuve, et me fait rire.

SCÈNE III

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

ÉMILIE, à Belfort.
Quand j'entre, vous sortez?
BELFORT.
Je m'en vais revenir.

D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.
(Il sort en riant.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

A lui plaire j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, et ricane de même.
Je suis apparemment ridicule à ses yeux?
De quatre jours d'hymen c'est l'effet merveilleux.

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?
Je dois, pour mon ami...

ÉMILIE.

Monsieur, elle est fondée.
Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite; et je doi...

ÉMILIE.

S'il était vrai, monsieur, aurait-il ces manières?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulières.
Mais ce tort apparent est pardonnable au fonds;
Il est même appuyé sur de fortes raisons.

ÉMILIE.

Des raisons! faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez? Je vais... Je crains de vous les dire.

ÉMILIE.

Vous craignez?

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez,
Madame, j'ai besoin que vous m'encouragiez.
De grâce, accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel!

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire aussi, je devrais l'imiter.

LE MARQUIS.

Sans doute.

ÉMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

ÉMILIE.

L'ami de mon époux lui-même me conseille...

LE MARQUIS.

Souffrez...

ÉMILIE.

A vos discours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit partout mes yeux.
Mais je dois étouffer un soupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, insultée, ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.
Je le haïrais trop, et je dois, par honneur,
Ecarter ce qui peut le noircir dans mon cœur

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr ! Ah ! c'est l'aimer, madame.

ÉMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ÉMILIE.

Comment? monsieur me blâme
D'aimer mon mari ?

LE MARQUIS.

Non ; je le désire fort.

ÉMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

ÉMILIE.

Vous changez de langage.

LE MARQUIS.

Je voudrais, et ne puis en dire davantage.

ÉMILIE.

Vous pâlissez, marquis! Vous trouveriez-vous mal?

LE MARQUIS.

Mais je ne suis pas bien.

(A part.)

Voilà le trait fatal

Que j'ai craint.

ÉMILIE.

C'est encore un reste de faiblesse.

LE MARQUIS.

Votre cousine vient, madame, et je vous laisse.

SCÈNE V

CONSTANCE, ÉMILIE.

CONSTANCE.

Que vois-je ! Le marquis sort pâle et tout tremblant!
Vous-même, vous avez l'air triste et mécontent!

ÉMILIE.

La santé du marquis n'est pas bien rétablie :
Sa raison s'en ressent ; je la crois affaiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

ÉMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de milord le sont bien davantage.
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulais, qu'il me ferait la cour :
Il me suit à toute heure.

ÉMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paraît, il ne se contraint guère ;
Sa conduite avec vous est surtout cavalière :
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi !
C'est prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez sujet de paraître rêveuse.

ÉMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le marquis, à coup sûr, s'il était votre époux,
Serait plus empressé, plus attentif pour vous.
Il vous tient, milady, fidèle compagnie :
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

ÉMILIE.

Il est vrai qu'on dirait, à les voir tous les deux,
Qu'ils sont, pour m'offenser, d'intelligence entre eux :
Belfort est infidèle, et je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc ?

ÉMILIE.

Du marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice, et d'un air interdit,
Comme un homme égaré qui ne sait ce qu'il dit,
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
Au point qu'il était prêt à tomber en faiblesse,
Et qu'il m'a fait pitié, tant il était défait.

CONSTANCE.

Il avait à vous dire au fond plus d'un secret ;
Mais Belfort, qui vous trompe, est plus digne de blâme :
L'autre aspire du moins à consoler votre âme.
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé ;
Il est doux d'être plaint, quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort est fait pour plaire et pour surprendre un cœur.
Parlez : l'aimeriez-vous d'une sincère ardeur ?

ÉMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon âme avec franchise,
Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise ;
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquants,
Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon j'entends ; vous l'aimez par simple bienséance,
Et comme à la rigueur, dans cette circonstance,
Voilà ce qui pouvait vous arriver de mieux ;
Votre sort en ce cas est moins disgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point, par là, qu'on ne puisse changer.
Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable ;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Milady, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre époux comme s'il n'était plus,
Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode
Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode ;
Qui toujours du plaisir suit les impressions,
Mais qui défend son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pied léger, après les ris sans cesse,
Sans s'écarter jamais des lois de la sagesse.

EMILIE.

Je goûte ce conseil ; je peux suivre ce plan,
D'autant mieux que Belfort n'est jaloux, ni tyran.
Je paîrais son mépris et son peu de tendresse
D'un dédain décoré de froide politesse,
Telle que je l'aurais pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

ÉMILIE.

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage :
Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
Le voilà qui revient, et je l'entends monter :
Je veux le prévenir, et sors pour l'éviter.
De me fuir le premier il n'aura pas la gloire :
La retraite pour moi devient une victoire.

SCÈNE VI

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, à part.

La voilà, par bonheur, seule présentement.

(Haut.)

Parlons-lui. Ma cousine, arrêtez un moment;
J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Et de qui ? je vous prie.

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mère d'Emilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE.

C'est ma tante ? Ah ! donnez ce billet.
Milord me permet-il ?...

BELFORT.

Oui, milord vous permet.

(Constance lit bas.)

Comment donc ? en lisant la lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez ? La chose est donc plaisante ?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur-le-champ vous la communiquer.

(Elle donne la lettre à Belfort)

BELFORT lit.

« Il s'offre pour vous, ma nièce, un parti que je crois « très-convenable. Milord Fauster, qui vous a vue « chez moi, a pris pour vous une belle passion, et « vous demande en mariage. Il est riche ; il vous aime. « Voilà deux grandes qualité pour vous rendre heu- « reuse, vous qui n'avez que la beauté pour dot et la « jeunesse pour héritage. Milord, mon gendre, con- « naît particulièrement ce vieux seigneur : montrez- « lui ma lettre, et consultez le là-dessus. Je sais qu'il « s'intéresse à vous, et je crois qu'il sera de mon « avis. »

(A part.)
Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien ! sur cette affaire,
Que me conseillez-vous ? Parlez.

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paraît avantageux.

BELFORT.

Fauster a soixante ans ; de plus, il est goutteux,
Et ce serait un meurtre : ô ma belle cousine !

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline.
Et sans biens...

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos ; et des réflexions
Plus sage...

BELFORT.

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable en tout à votre vieux Fauster.
Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air :
Il est de mon humeur, au printemps de son âge ;
Il doit sur son rival avoir tout l'avantage ;
Il est plus généreux, et non moins opulent,
D'aussi bonne maison, et beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais, milord, Fauster m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore,
Je vous apprends pour lui ce secret qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'ose présenter,
Cousine, il m'a chargé de le représenter.
De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie.
Souffrez qu'à vos regards mon transport se déploie,
Et persuadez-vous, dans cet heureux moment,

Que je suis en effet moi-même votre amant.
En cette qualité j'ose, belle Constance,
Vous déclarer un feu si plein de violence,
Que les flots d'un torrent sont moins impétueux ;
Et ma rapide ardeur...

CONSTANCE.

Passe vite comme eux.

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractère ;
Elle sera durable, autant qu'elle est sincère ;
Et mon cœur...

CONSTANCE.

Votre cœur prend le ton langoureux.

BELFORT

Non ; de son naturel mon amour est joyeux.
Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie,
C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'Amour est un enfant qui veut être amusé :
Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable ;
Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
Tenons-le vous et moi toujours en belle humeur :
Il s'en portera mieux. Bon, ce souris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons à l'unisson tous deux ;
Par des transports de joie exprimons nos tendresses,
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

(Il lui baise la main.)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin ; vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici...

CONSTANCE.

Le cousin et l'amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est là qu'un prétexte...

BELFORT.

Ah ! désabusez-vous.
A cet époux enfin donnerez-vous la pomme ?
Répondez.

CONSTANCE.

Non, Milord.

BELFORT.

Pourquoi ?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais par cet avantage il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence mon cœur préfère le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, ô ciel! penser comme vous faites ?

CONSTANCE.

Oui, l'enjoûment chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces messieurs sont aimables;
Mais près des leurs, Milord, ils sont insupportables,
Méprisants, sans égards, infidèles, cruels.

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon ami...

CONSTANCE.

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligeante, et l'aveu des plus doux

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous,

Et l'air dont vous vivez ici près d'Émilie,
Depuis le peu de temps qu'un même sort vous lie,
Me fait avec raison craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage et suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espèce
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifiait mes torts,
L'amant en question vous plairait-il alors?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'amour peut bien souvent se repaître de fables;
Mais l'hymen est un dieu plein de solidité.
Il établit ses droits sur la réalité.
Milord Fauster est vieux, mais du moins il existe :
Et je vais à ma tante...

BELFORT.

Arrêtez-vous. J'insiste.
L'époux pour qui je parle est réel de tout point :
Il est des plus vivants, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il était vrai, monsieur, on le verrait paraître

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connaître,
Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux.
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous !

BELFORT.

Oui, c'est moi qui suis mon ami qui vous aime.

CONSTANCE.

Ah ! vous me convenez, monsieur, parfaitement!
Un homme marié, qui l'est nouvellement!

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,
Comme on croit de léger sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence.

CONSTANCE.

Il est vrai, je le croi,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

BELFORT.

Et je vous prouvais, moi, que je suis garçon?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, et le trait est fort bon.

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié dans le fond.

CONSTANCE.

Vains propos.

BELFORT.

Pour vous désabuser, apprenez en deux mots...

CONSTANCE.

Je ne veux rien apprendre; et rougissez dans l'âme.

BELFORT.

Sachez...

CONSTANCE.

Allez, monsieur, allez voir votre femme,
Vous jeter à ses pieds, lui demander pardon,
Et pour elle écoutant l'estime et la raison,
Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée.

Car vous le causez seul, j'en suis bien assurée.
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'esprit peut s'excuser, milord :
Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
Et plus que vos discours, vos procédés m'étonnent.
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.
(Elle sort.)

SCÈNE VII

BELFORT.

Vous êtes dans l'erreur. Mais elle a pris la fuite.
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCÈNE VIII

BELFORT, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Ah! monsieur...

BELFORT.

Qu'as-tu donc?

LA FLEUR.

La douleur la plus grande.
Mon maître... hélas!

BELFORT.

Eh bien! achève.

LA FLEUR.

J'appréhende
Qu'il n'ait perdu, monsieur, l'esprit entièrement.
J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal?

LA FLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent;
Et depuis qu'il a vu madame, elles augmentent.

Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT, à part.

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LA FLEUR.

Il se lève, il s'assied, il se calme, il s'agite;
Il se plaint, il se tait, il prie, il jure ensuite;
Se promène à grands pas; il devient furieux,
Et puis l'on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son père;
Il m'a, par un soufflet, supplié de me taire :
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LA FLEUR.

Oh! ma joue a trouvé cette épreuve trop forte.
Comme il voit cependant que je gagne la porte,
Très-sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée il me crie : « Où vas-tu?
« J'ai besoin de toi... Non... Sors... Un moment, [demeure.
« Va dire de ma part à milord, tout à l'heure,
« Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
« Et qu il monte au plus vite à mon appartement. »

BELFORT.

J'y cours.

LA FLEUR.

Auparavant, permettez que mon zèle
Vous prévienne, monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient, depuis tantôt, sur madame et sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si fous,
Que je n'ose les dire, et qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LA FLEUR.

Il dit, monsieur, il dit qu'il est secrètement
L'époux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit!

LA FLEUR.

Oui vraiment.

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée.

LA FLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah! comme de son bien il peut en disposer,
J'aurais tort là-dessus de lui rien refuser.

LA FLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plaindre!

BELFORT.

Va, ce mal, dans le fond, n'est pas beaucoup à craindre

LA FLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violents progrès,
Et j'appréhende tout de son dernier accès.
Sachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui?

LA FLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville à ce coup n'est pas sage.

LA FLEUR.

Votre épouse vous aime, il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT.

La chose est trop bouffonne, et permets-moi d'en rire.

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci?

LA FLEUR.

Je pense que monsieur a des vapeurs aussi?
Pardon, si ma franchise...

BELFORT.

Oh! loin que tu m'offenses,
Tout ce que tu me dis, et tout ce que tu penses,
Me divertit si fort, que j'éclate en vrai fou.

LA FLEUR.

Ne vous contraignez pas; riez tout votre sou.
Vos vapeurs sont du moins joyeuses, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos Français aimables.
Leur caractère plaît par un je ne sais quoi.
Ah ! leur force me gagne et s'empare de moi.
A présent, comme à vous, l'aventure me semble
Très-comique en effet, et rions-en ensemble.

(Il rit avec Belfort.)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître, et quand il l'appren-
[dra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous en rira.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ÉMILIE.

De mon doute à la fin je suis trop éclaircie.
Du marquis languissant la longue maladie
D'un violent amour était l'effet secret;
Et de ce feu fatal c'est moi qui suis l'objet !
Voilà ce que j'ai craint, et ce qui me déchire,
La Fleur vient d'engager Marton à me le dire,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit, mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter ni démêler mon trouble.
On vient... C'est le marquis. Son aspect le redouble.

SCÈNE II

LE MARQUIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS.

Madame, je ne puis me taire plus longtemps.

Je dois vous révéler des secrets importants.
J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter et me croire.

ÉMILIE.

Moi, pour votre avantage et pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, monsieur, de retourner en France.
Je sais qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit...?

ÉMILIE.

Un valet très-zélé.

LE MARQUIS.

Je demeure interdit.

(A part.)

Le maraud !

ÉMILIE.

Vous devez croire un avis sincère,
Et suivre sans délai les volontés d'un père.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime et la raison, l'honneur et la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

ÉMILIE.

Eh ! qu'allez-vous, marquis, vous mettre dans l'esprit?
Revenez à vous-même, et songez qu'il s'agit
D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune et belle,
Qui vous doit...

LE MARQUIS.

Je le sais, madame, et c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

ÉMILIE.

Eh ! partez donc, monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester,

Pour ne pas m'éloigner d'une épouse aussi chère.

ÉMILIE.

Mais vous n'y songez pas, votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même, en ce moment, vous êtes dans l'erreur;
Et pour la dissiper...

ÉMILIE.

Vous m'affligez, monsieur;
Votre état...

LE MARQUIS.

Justement est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher : apprenez que j'adore...

ÉMILIE.

Je vois que votre esprit s'égare tout à fait.

LE MARQUIS.

Non : daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

ÉMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS.

Je ne puis, madame; je vous aime.

ÉMILIE.

Monsieur !

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez en même temps que je dois vous aimer;
C'est un devoir chez moi dont rien ne me dispense.

ÉMILIE.

Ah ! c'est pousser, monsieur, trop loin l'extravagance;
Et je sors.

LE MARQUIS.

Arrêtez.

ÉMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté.
De grâce, accordez-moi le temps de vous instruire.
Il faut que je vous parle enfin, ou que j'expire.

ÉMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez?

LE MARQUIS.

Oui, madame; je meurs, si vous ne m'entendez.
Vous m'avez vu mourant, vous en étiez la cause;
Et, pour peu qu'à mes vœux votre âme encor s'oppose,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affaiblis sont prêts à succomber.

ÉMILIE.

(A part.) (Haut.)
Il m'alarme. Ah ! marquis, calmez la violence...

LE MARQUIS.

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux...

ÉMILIE, *l'arrêtant.*

Asseyez-vous plutôt.
Vous en avez besoin... Vous êtes...

LE MARQUIS.

Non : il faut...

ÉMILIE.

Vous n'êtes pas, marquis, en état de m'apprendre...

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi : sur vous j'ai le droit le plus tendre.
Sachez qu'un nœud secret, que j'avoue en tremblant...

ÉMILIE.

Il faut que, malgré moi, je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter. Ah ! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

ÉMILIE.

Non, marquis, je souhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc...

ÉMILIE, *troublée.*

On verra...
Quand vous serez plus calme, on vous écoutera...
Votre trouble est trop grand, et le mien est extrême.

(A part, en s'en allant.)
Adieu. Je ne sais plus ce que je dis moi-même.

SCÈNE III

LE MARQUIS.

J'étouffe! je me meurs ! je suis au désespoir !
Et mon état présent ne peut se concevoir.
J'ai frémi de parler, j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible, et que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur :
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est La Fleur aujourd'hui, ce brouillon, cet infâme,
Qui des ordres d'un père a seul instruit ma femme.
Il me tarde déjà qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
Dont je suis justement... Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.
Te voilà donc, maraud ! Je te tiens, double traître.
Ne crois pas m'échapper.

LA FLEUR.
D'où vient donc ce courroux?
Ah! monsieur, arrêtez. J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.
J'admire la demande!
Ce que tu m'as fait?

LA FLEUR.
Oui.

LE MARQUIS.
Ton impudence est grande;
Et je vais...

SCÈNE V

BELFORT, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR, à Belfort.

Ah! je touche à mes derniers instants!
Monsieur, vite au secours, ne perdez pas de temps;
Mon maître, pour le coup, est dans la frénésie :
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.

BELFORT, arrêtant le marquis.

Quel est donc ton dessein? Qui cause ces transports?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet. Laisse, au travers du corps,
Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LA FLEUR.

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,
Il est homme à le faire et sans ménager rien.

LE MARQUIS, à Belfort.

N'arrête plus mon bras.

LA FLEUR.

Monsieur, tenez-le bien

BELFORT.

Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni je t'apprendrai son crime.

LA FLEUR.

Ah ! c'est contre les lois.

BELFORT.

Il a raison, Marquis.
Informe-nous du moins de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux, ma femme vient d'apprendr[e]
Qu'on veut me marier; et sans vouloir entendre
Ce malheureux secret qui nous pèse à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LA FLEUR.

Monsieur, en conscience. Eh! pouvais-je le croire?
Ce que vous me contiez? Cette bizarre histoire.

J'ai pensé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle était le produit d'une sombre vapeur
Qui troublait votre esprit.

LE MARQUIS.

C'est un nouvel outrage.
Ah! je vais te prouver, maraud, que je suis sage.

BELFORT.

(A La Fleur.)

C'est le prouver fort mal. Sauve-toi.

LA FLEUR.

J'obéis.

SCÈNE VI

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Ne t'en prends qu'à toi seul, si ta femme, marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui declarer ma passion en face;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a, sur mes discours,
Elle a cru que j'avais la raison altérée;
Et plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas, elle le croit vraiment;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste...

BELFORT.

Console-toi, mon cher, du malheur qui t'attriste.
Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus est, un fort malhonnête homme.
Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'assomme;
Apprends un nouveau trait qui n'est pas moins fatal;
Ta femme, en te quittant, vient de se trouver mal,
Et de cet accident c'est moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis est-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui, Marton, tout en pleurs, m'a parlé de sa part;
« Milord, m'a-t-elle dit, accourez sans retard ;
« Tous nos secours sont vains auprès de votre femme
« Monsieur peut seul guérir les vapeurs de Madame.
Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non : je m'y suis mal pris.
J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,
Et par des procédés choquants, désagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton ; et près d'elle, à présent,
Je serai si poli, je serai si galant,
Et si rempli d'ardeur...

LE MARQUIS.

Souffre que je t'arrête,
Il ne faut pas outrer. Il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'est pas assez ; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin :
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre et de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et, pour te mieux servir, gagner sa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate, et mon esprit balance.

BELFORT.

Moi, je n'hésite plus ; et malgré tes efforts...

LE MARQUIS.

Mais ton devoir t'oblige...

BELFORT.

A réparer mes torts.
Contre moi tu le sais, toute la maison crie;
Tout le monde me blâme en plaignant Emilie.

LE MARQUIS.

Ah! ma femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors : je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, BELFORT, ÉMILIE.

BELFORT, courant au-devant d'Emilie.

Quoi! vous sortez, madame, en l'état où vous êtes?
Je suis confus des soins et des pas que vous faites.
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement?

ÉMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chère, et je ne puis trop prendre...

ÉMILIE

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendrs.
Mais je vous croyais seul?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici.

ÉMILIE.

Je vous ai cru parti, monsieur.

LE MARQUIS.

Moi? non, madame.

BELFORT.

Tous deux, vous le savez, nous ne formons qu'une âme.
Mon cœur peut devant lui s'épancher sans détour.
Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

ÉMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serais moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, et je ne le suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS.

Moi, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soins, d'égards, de politesse.
Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,
(Bas, au marquis.)
Ne vous quitter jamais... Fais-je bien ? Qu'en dis-tu ?

LE MARQUIS, bas.

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT, bas, au marquis.

Mais l'action l'exige.
(A Émilie, lui prenant la main.)
Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS, bas.

Plus froid, te dis-je.

ÉMILIE, à Belfort.

Tiendrez-vous parole ?

BELFORT, lui baisant la main.

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS, le tirant par la manche.

Doucement, vous passez votre commission ;
Et ce baiser, morbleu!...

BELFORT, bas, au marquis.

Mais il est nécessaire ;
(A Émilie, lui rebaisant la main.)
Je dois le répéter. Ce garant est sincère.

LE MARQUIS, bas, à Belfort.

Poursuis, bourreau ! tu ris, tu trouves très-plaisant
De m'avoir fait mari, pour être son amant !

BELFORT.

En ce moment je goûte une joie infinie.
Mais la partagez-vous ? parlez, belle Ér lie.

LE MARQUIS.

Pour le coup ton amour aurait tort d'en douter,
Dans les yeux de madame on le voit éclater.

ÉMILIE.

J'en fais gloire, monsieur, bien loin que je m'en cache.
J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux, et je ne conçois pas
Comment j'ai pu, deux jours, négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable?

ÉMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable.
Mais laissons le passé, ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS.

Madame, pour tous deux, ce présent est charmant.
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

ÉMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable :
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudrait déjà.

LE MARQUIS, d'un air piqué.

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là :
Je vous en remercie, et de toute mon âme.

BELFORT.

Ne parlons que de joie et de plaisir, madame.
Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi ! j'y danserai mal.

BELFORT.

Je prétends célébrer cette heureuse journée
Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.
J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant,
J'y veux, aux yeux de tous, rappeler l'enjoûment.
Mes torts ont éclaté, l'offense est solennelle :
La réparation le doit être comme elle.
Je vais tout ordonner. Souffrez auparavant
Que je vous reconduise à votre appartement.

ÉMILIE.

Oui, je veux en chemin vous prier d'une chose.

BELFORT, lui donnant la main.

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose.
Adieu. Prépare-toi, marquis, à bien sauter.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

La cruelle, en partant, ne daigne pas jeter
Un regard seulement sur ma triste personne.
Mais Belfort l'accompagne, et mon cœur en frissonne.
Va, La Fleur, suis leurs pas. Imagine un moyen
Pour ramener Belfort, et rompre l'entretien.

LA FLEUR.

J'y vole... Mais, monsieur, vous les quittez à peine;
Quel prétexte, avec eux, voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraud? Il en est cent pour un.
Pour me servir, le sot n'a pas le sens commun.
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire.
Joins Belfort au plus vite, et tout bas va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraud, et vole sur ses traces.

SCÈNE IX

LE MARQUIS.

J'ai toutes les rigueurs, il a toutes les grâces;
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit;
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit:
Et sitôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paraître,
Le mal s'évanouit, et l'on se sent renaître.
On n'a des sentiments et des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;

Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment.
Que dis-je ? En cet instant où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul et dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin !

SCÈNE X

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.
Belfort vient-il ? Réponds, tranquillise mon âme.

LA FLEUR.
Il ne peut pas, monsieur, quitter sitôt madame.
Ils sont (je les ai vus) ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS.
J'étouffe, je suffoque.

LA FLEUR.
Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient à son bras d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tissu de ses propres cheveux.
« Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
« Gardez bien ce doux gage, et soyez-moi fidèle. »
Tous deux en même temps viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.
Tais-toi. Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails, toujours désagréables.

LA FLEUR.
Est-ce ma faute à moi, s'ils ne sont pas aimables ?
Suis-je maître du sort et des événements ?
S'ils dépendaient de moi, je les rendrais charmants.
Un courrier cependant a suspendu leur joie :
Je crois que vers milord le parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.

Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS.

Je respire ; ces mots soulagent ma souffrance.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Ah ! marquis, quel retour ! quel changement heureux !
Ma cousine est enfin au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte ;
Et milord repentant... Vous le savez, sans doute ?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris, vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS, troublé.

Non... Si fait...

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre ;
Vous y devez, monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre,

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux.
Allons, que la gaîté paraisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie :
Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, CONSTANCE, BELFORT.

CONSTANCE, à Belfort.

Vous venez à propos, et je parlais de vous.

Eh bien, présentement vous vous faites connaître,
Et vous voilà, monsieur, tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux
C'est le seul, c'est l'unique où j'aspire entre nous.
Dans les empressements que j'ai pour Emilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment ! vous revenez encore à vos folies?

BELFORT.

Oh ! pour m'en corriger elles sont trop jolies.

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut...?

BELFORT.

Oui, d'Orville est discret,
Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, monsieur, qui s'est fait en vous-[même,
Ces soins pour votre femme, et ces transports subits,
N'étaient donc que joués, et n'étaient pas sentis ?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devais faire.
Ne m'estimez pas moins. C'est au fond un mystère
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir.
Pardon ; présentement je n'ai pas ce loisir.
Un affaire d'Etat demande ma présence ;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,
Sans avoir pris congé de vous et du marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars?

BELFORT.

Oui ; serviteur.

LE MARQUIS.

Arrète.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus longtemps, ni rester davantage.
Madame, en vous quittant, je vous parais volage,
Haïssable, bizarre, et même extravagant :
Mais quand je reviendrai vous me verrez charmant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes ;
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux.
(Au marquis.)
Je te laisse le soin de divertir ces dames.
Le talent d'un Français est d'amuser les femmes.

LE MARQUIS, retenant Belfort.

Émilie...

BELFORT, bas, au marquis.

Eh ! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS.

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y seras pas.
A mon état cruel tu dois être sensible.
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.
Je vais au parlement, où je suis appelé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment ! quand il est assemblé ?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami...

BELFORT.

Tes instances sont vaines.
Adieu. Je reviendrai, marquis, dans trois semaine

LE MARQUIS.

Trois semaines ! Milord. Ah ! c'est pour en mourir.

BELFORT.

Laisse-moi; car je crains de me voir retenir

Par un autre embarras, qui n'est pas moins étrange.
Emilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

BELFORT.

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,
Je sais qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS.

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT.

Elle vient. Je ne puis éviter la tempête.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, BELFORT, ÉMILIE, CONSTANCE, LA FLEUR.

ÉMILIE, à Belfort.

Monsieur, me voilà prête à marcher sur vos pas,
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte ;
Mais, madame, je pars pour affaire à la hâte ;
Et vous me jetteriez dans un dérangement...

ÉMILIE.

Je vous prouve par là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché d'une façon très-vive ;
Mais...

ÉMILIE.

Quoi que vous disiez, il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort. Je n'ose commander ;
Mais je vous prie en grâce, et daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif...

ÉMILIE.

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance, le marquis, tout le monde demeure.

ÉMILIE.

Excusez-moi, monsieur; nous allons tous partir.
Avec milord Fauster Constance va s'unir.
Et puisqu'au parlement vous allez prendre place,
Je dois suivre vos pas. J'aurais mauvaise grâce
De rester seule ici quand vous serez absent.
Pour monsieur, vous savez très-positivement
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne.

BELFORT.

Il le peut comme ami.

ÉMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne
Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard,

CONSTANCE.

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois...

ÉMILIE, montrant La Fleur.

Ce domestique,
Pour hâter son rappel, exprès est envoyé ;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LA FLEUR, à part.

J'ai tout gâté tantôt, et réparons la chose.

ÉMILIE.

N'est-il pas vrai, La Fleur, que son père l'attend
Pour former ce lien ?

LA FLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet et fait taire mon zèle.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

ÉMILIE.

Marié !

LA FLEUR.

Comme vous je me suis récrié.

ÉMILIE.

Son père blâmera peut-être sa conduite.
Pour moi j'en suis charmée,

(Avec une joie contrainte et mêlée d'un dépit caché.)

Et je l'en félicite.

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LA FLEUR, à Constance.

Vous étiez de la noce.

ÉMILIE.

A mon tour, ma surprise...

LA FLEUR.

Vous en étiez aussi, madame la marquise.

CONSTANCE.

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau.
C'est un mal général.

ÉMILIE, à La Fleur.

A qui dans ce château
A-t-il donc pu s'unir ?

LE MARQUIS, à part.

Je tremble.

BELFORT, à part.

Je frissonne.

LA FLEUR.

C'est, madame...

ÉMILIE.

A qui donc ?

LA FLEUR.

C'est à votre personne.

ÉMILIE.

A moi ? Quelle folie !

CONSTANCE, éclatant de rire.

Ah ! le trait est charmant.

(A Émilie.)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire :
Mais vous n'en savez rien, et c'est ce que j'admire.

LA FLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
Il est fait sous le nom de monsieur le marquis ;
Et milord est lui-même inventeur de la ruse.

ÉMILIE, à Belfort.

Vous ne démentez point La Fleur qui vous accuse?

BELFORT.

Il dit la vérité. D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT.

Je tombe à vos genoux.

LA FLEUR.

Je m'y prosterne aussi.

ÉMILIE.

Je doute si je veille ;
Je n'ose en croire ici ma vue et mon oreille

LE MARQUIS.

Faites grâce à l'amour.

BELFORT.

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS.

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE.

Mais leur ton me séduit ; je commence à les croire.

BELFORT.

Pour le bonheur commun...

LE MARQUIS.

Pour votre propre gloire....
Je meurs à vos genoux si je ne vous fléchis.

ÉMILIE.

Mes sens sont à la fois révoltés et ravis.
Je brûle de parler, et je ne puis rien dire.
Mon orgueil est blessé ; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurais-je le bonheur de n'être point haï ?
Ah ! ne rougissez pas d'aimer votre mari.

ÉMILIE.

Non, je n'en rougis plus ; tout haut je le publie.

Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

LE MARQUIS.

Tous mes vœux sont comblés par un aveu si doux.
De votre choix enfin je me vois votre époux ;
Et de ce seul instant, qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur, je possède vos charmes,

LA FLEUR.

La victoire est à nous, et je suis triomphant.

CONSTANCE, à Émilie.

Ah ! ma joie est égale à mon étonnement.

BELFORT, à Constance.

Eh bien! vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentais pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous?

BELFORT.

Oui, tout à fait.
Quand on est ami tendre, on est mari parfait.



TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Ah! riguingo! — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Ah! si j'étais p'tite alouette grise!	—	—
Ah! s'il est dans notre village un berger . . .	Chardini	Florian
Ah! tu sortiras, biquette, biquette	Anonyme	Anonyme
Ah! voilà la vie suivie que les moines font. .	—	—
Ah! vous dirai-je, maman?	Rameau	—
Aimable et belle, à ma voix, un cœur fidèle.	Dalayrac	*Adolp. Clara*
Aimez, vous avez quinze ans	Rousseau	Moncrif
A la fête du hameau.	Duminil	Duminil
Alexis, depuis deux ans adorait Glycère. . .	Rousseau	Delaborde
Allez-vous-en, gens de la noce, chacun chez vous.	Rameau	Anonyme
Allons danser sous les ormeaux.	Rousseau	*Devin*
Amant (l') discret. — Dans ma cabane obscure.	—	Latteignant
Amants qui vous plaignez des rigueurs, etc.	Grétry	*Midas*
Amaryllis. — Tu crois, ô beau soleil... (1620).	Louis XIII	Anonyme
Ami (l') du plaisir.—Je ne suis né roi ni prince.	Mouret	Haguenier
Ami, laisse la tendresse.	Monsigny	*Roi et Ferm.*
Amis, ne vous effrayez pas	Dalayrac	*Camille*
Amitié (l') vive et pure.	Grétry	*Colinette*
Amour (l') captif. — Sous un ormeau.	Philidor	Favart
Amour (l') charmait ma vie.	Albanèse	La Harpe
Amour (l') est un enfant trompeur	Martini	Boufflers
Amour (l') fuit les lambris dorés	Monsigny	*Aline*
Amour me tient en servage	Rousseau	De Leyre
Annette, à l'âge de quinze ans.	Martini	*Annette*
A Paris, loin de sa mère.	Gaveaux	*Traité nul*
A peine aux autels.	Salieri	*Danaïdes*
A quatorze ans qu'on est novice!	Anonyme	Gresset
Arbre charmant qui me rappelle	Devienne	Florian
Arlequin et Polichinelle. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
A Roncevaux.—Chœur, avec notice historique.	Grétry	*Guil. Tell*
A Toulouse il fut une belle. Clémence Isaure.	Devienne	Florian
A trompeur trompeur et demi.	Anonyme	Panard
Au bien suprême je touchais.	Grétry	*Lucile*
Au bord d'une fontaine.	Albanèse	Bertaut
Au cabaret. — A boire je passe ma vie. . . .	Ermel	Lucet
Au clair de la lune, mon ami Pierrot	Lulli	Lulli
Au joli mois de mai, vive la rose!	Anonyme	Anonyme
Au noir chagrin qui me dévore.	Piccinni	*Didon*
Auprès de Barcelone.—Un jour de cet automne	Dalayrac	*La Soirée*
Aussitôt que je t'aperçois mon cœur bat, etc.	—	*Azémia*
Aussitôt que la lumière a redoré nos coteaux.	Anonyme	M^tre Adam
Autant en emporte le vent.	Campra	Dorat
Auvergnats (les). — Au fond d'un bois. . . .	Grétry	*Le Rival*
Aux plaisirs! aux délices!	Guédron	Anonyme
Avant d'avoir vu ce mortel	Dalayrac	*Roméo*
Aventure (l') de Manon.	Duminil	Aude
Avoine (l'). — Ancienne ronde populaire. .	Anonyme	Anonyme
A voyager passant sa vie, un vieillard. . . .	Solié	Ségur
Avril, l'espoir des mois et des bois	Rousseau	Gal Bernard

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
B		
Babet, que t'es gentille!	PHILIDOR	SEDAINE
Bacchus chez Grégoire	RAMEAU	PANARD
Ballet (le) des Savoyards.	Anonyme	Anonyme
Barque (la) à Caron. — Ah! que l'amour... .	—	GOUFFÉ
Beau (le) laurier de France. Ronde enfantine.	—	Anonyme
Beau (le) Léandre.	—	—
Bégayeur (le). — Pour nous mettre en train.	Anonyme	PANARD
Bélisaire (la romance de)	GARAT	LEMERCIER
Belle Bourbonnaise (la).	Air italien	Anonyme
Belle (la) lavandière.	—	DE LOULAY
Belle rose que j'arrose.	FLOQUET	DE CHABANE
Béni soit Dieu : l'année est bonne! (16e siècle).	Anonyme	VOITURE
Berger (le) patient. — J'aime une ingrate. . .	LUSSE	FAVART
Berger (le) roi. — Sur un trône de fougère. .	Anonyme	Anonyme
Bizarreries (les).	ROUSSEAU	COLLÉ
Bois épais, redouble ton ombre.	LULLI	*Amadis*
Bois (le) joli, Mesdames. — Devinez!	Anonyme	Anonyme
Bonjour, mon ami Vincent, la tante, etc. . .	—	—
Bonne aventure (la), o gué!	CHARDINI	DANCOURT
Bonnet (le). — Air du Ballet des Pierrots. .	Anonyme	ARTIGNAC
Bon roi Dagobert (le). — Avec notice. . . .	—	Anonyme
Bonsoir, la Compagnie!	PHILIDOR	Latteignant
Bon (le) vieux temps. — Chacun, etc. (1482).	Anonyme	D'AUVERGNE
Bon (le) vin, la franche gaîté sont à table . .	—	Anonyme
Bossus. — Depuis longtemps je me suis aperçu.	—	SANTEUIL
Boudoir d'Aspasie (le).	CAMPRA	DUMINIL
Boulangère (la) a des ecus	Mondouville	GALLET
Bouquet (le) à ma mère	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Bouton de rose, tu seras plus heureux que	PRADHER	Mme BOURDIC
Brigitte la fleurie. — Ronde enfantine. . . .	Anonyme	Anonyme
Buveur (le) latiniste.	—	PANARD
Buvons! — Air: Ah! le bel oiseau, maman	—	MOREL
Buvons, mes chers amis, buvons!	LULLI	MOLIÈRE
C		
Cadet Rousselle est bon enfant.	Anonyme	Anonyme
Ça fait toujours plaisir.	PROPIAC	—
Canne (la) de st Pierre. — Légende populaire.	Anonyme	Anonyme
Ça n' se peut pas. — Un jour Lucas, etc. . .	DUMINIL	DUMINIL
Cécilia. — Mon père n'avait d'enfant que moi.	Anonyme	Anonyme
Ce mouchoir, belle Raimonde.	DUMINIL	—
C'en est fait : je succombe, ô fortune inhumaine.	ALBANÈSE	FLORIAN
Ce que je désire et ce que j'aime.	—	SÉGUR aîné
Ce qui plaît aux dames.	PHILIDOR	BOUFFLERS
Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit guère. . . .	Anonyme	PANARD
C'est bien à tort.	GRÉTRY	*Colinette*
C'est dans la ville de Bordeaux.	Anonyme	Anonyme
C'est ici que Rose respire.	MONSIGNY	*Rose et Colas*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
C'est la façon de faire qui fait tout.	Anonyme	Anonyme
C'est l'amour qui fait le monde à la ronde .	Constantin	D'Artois
C'est le bieau Thomas qu'est l'passeux. . . .	Propiac	*Cadichon*
C'est par la messagerie.—Air : Ronde de Metz.	Anonyme	Rabutin
C'est toujours la même chose.—Ballet Pierrots.	—	Antignac
C'est un enfant, c'est un enfant.	Rousseau	*Devin*
Cette fleur qui fut l'amante de l'Astre. . . .	Mouret	*Triomp. Sens*
Cet étang, qui s'étend. — Menuet d'Exaudet.	Philidor	Favart
Chacun avec moi l'avoûra.	Dalayrac	*Philippe*
Chacun le sien n'est pas de trop.	Anonyme	Panard
Chacun soupire.	Grétry	*Panurge*
Chaque chose a son temps.	Champein	Beaunoir
Chanson (la) de la mariée. — Ronde.	Anonyme	Anonyme
Chanson (la) des rues. — Tirlitaine !	—	Panard
Chansonniers, mes confrères.	Gillier	Anonyme
Chanson (la) des quenouilles.	Anonyme	—
Chanter, aimer et boire.	—	Gallet
Chantons deux époux.	Grétry	*Lucile*
Chantons Cœtamini.	Anonyme	Latteignant
Charbonnier est maître chez lui.	Monsigny	*Arsène*
Charmante Gabrielle, percé de mille dards .	Du Cauroy	Henri IV
Chevalier (le) du Guet. — *Qu'est-c' qui passe*	Anonyme	Anonyme
Chœurs { *d'Athalie.* / *d'Esther.* } Musique célèbre (1690).	Moreau	Racine
Chose (la) impossible.	Anonyme	Panard
Ciel (le), mes sœurs.	Devienne	Piis
Cigale (la) et la Fourmi.	Et. Ducret	Et. Ducret
Cinq (les) Sens. — *C'est par les yeux, etc.* .	Judin	Lefebvre
Cinquantaine (la).	DellaMaria	Gallet
Clarette. — *Sur Clarisse, notre amie.*	Anonyme	Anonyme
Cloches (les). — Alleluia.	—	Piis
Cloches (les) du monastère.	Gatayes	Anonyme
Cœurs (les). — *Voyez là-bas ces enfants, etc.*	Anonyme	Boufflers
Cœurs sensibles, cœurs fidèles.	Paisiello	*Le Barbier*
Colas, Colas, sois-moi fidèle.	Judin	Anonyme
Colinette au bois s'en alla, la tradéridéra. .	C. Jacques	C. Jacques
Colin voulut à Périnette.	Salieri	*Tarare*
Combien j'ai douce souvenance !	Anonyme	Chateaubriand
Combien vendez-vous vos oignons ? — Ronde.	—	Anonyme
Comédie (la) et la Parodie.	—	Panard
Commencement (le), le milieu, la fin	Salieri	*Tarare*
Comment Colin sait-il?	Anonyme	Marmontel
Comment goûter quelque repos ?	Dalayrac	*Renand d'Ast*
Comme un enfant.	Piccinni	*Le Dormeur*
Compagnons de la marjolaine. — Ronde flam.	Anonyme	Anonyme
Compère qu'as-tu vu? (Les Menteurs)—Ronde.	—	—
Complainte (la) de s[t] Louis. — *Un jour, etc.* .	—	—
Comte (le) Ory.	—	—
Confiteor (le).—Mon père, je viens devant vous.	Doche	*Belle Dorm.*
Conscrit (le) de Corbeil. — Chant populaire.	Anonyme	Anonyme

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Contrat (le).	MOURET	DUFRESNY
Conservez bien la paix du cœur.	GAVEAUX	*Le Bouffe*
Contentons-nous d'une simple bouteille. . . .	MOURET	Anonyme
Couci, couci.—Dans ce village un beau berger.	DUMINIL	DUMINIL
Courtisan (le) désabusé.	CAMPRA	PANARD
Croisée (la). — D'autre nuit je réfléchissais.	LE GAT	D'ARNAUD
Culture (la). — Que la terre d'une prude. . .	Anonyme	PANARD
Curé de Pomponne. — Il m'en souviendra, etc.	—	Anonyme
D		
Dame Jacinthe	Mme de Vismes	CAZOTTE
Dame Tartine. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Damon et Henriette, un dimanche matin. . . .	—	—
Dans ce château que Dieu confonde.	DALAYRAC	*Léon*
Dans ces doux asiles soyez couronnés.	RAMEAU	Gal BERNARD
Dans l'asile de l'innocence.	DEVIENNE	PICARD
Dans la vigne à Claudine	CAMPRA	DUFRESNY
Dans le bois l'amoureux Myrtil avait pris, etc.	ALBANÈSE	FLORIAN
Dans le printemps de mes années.	GARAT	Anonyme
Dans le sein d'un père.	GRÉTRY	*Sylvain*
Dans les gardes-françaises j'avais un amoureux	Anonyme	Anonyme
Dans ma cabane obscure.	ROUSSEAU	*Le Devin*
Dans quel canton est l'Huronie?	GRÉTRY	*Le Huron*
Dans de riches appartements	CHAMPEIN	BOUFFLERS
Dans un bois solitaire et sombre.	ALBANÈSE	LA MOTTE
Dans une forêt des Ardennes	DALAYRAC	*Léon*
Dans une tour obscure un roi puissant languit.	GRÉTRY	*Richard*
Dans un verger Colinette.	AUDINOT	*Le Tonnelier*
Dans vos mains qu'un verre a d'attraits! . .	Anonyme	PANARD
Daphnis et Chloé.—Dans les flots argentés, etc.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
De l'amour je reçus la loi.	HAYDN	Anonyme
De ma Céline amant modeste	LAMBERT	—
Dents (les)	JADIN	Charlemagne
Départ (le) du conscrit.	Anonyme	Anonyme
Dès que l'aurore	—	—
Descends des Cieux, dieu du verre	C. JACQUES	PANARD
Dessert (le). — On rit, on babille.	Anonyme	Anonyme
Dessur le pont de Nantes. — Vieille chanson.	—	—
Deux Bergères pour faire usage.	ROUSSEAU	—
Dieu d'amour, en ce jour. — Marche célèbre.	GRÉTRY	—
Dieu d'Israël.	GAVEAUX	*Enf. prodig.*
Digne objet de mes vœux	GARAT	COUPIGNY
Dîner de Madelon (le).	PORRO	Anonyme
Donne-le-moi pour nos adieux	GRÉTRY	*Céphale*
Doris au lever de l'aurore.	Anonyme	Anonyme
Dors, mon enfant, clos ta paupière.	GOSSEC	*Rosine*
Douce (la) clarté de l'aurore.	KREUTZER	*Lodoïska*
Doux charme de la vie.	GRÉTRY	*Midas*
Doux sentiment.	—	*2 Couvents*
Du calme de la nuit	STEIBELT	*Rom. Juliette*

sera suivi

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME DES-CHAMPS, 49


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066851889